TOME XVIII. N° 12 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 SEPT. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Valentine ou la Folie démocratique [1]

QUE devenait M. Mézamy? Il faisait aussi des réunions, avait abordé ses électeurs et commencé de leur parler. Je ne voulais pas pousser Valentine à l'aller voir : mais j'étais bien curieux de l'entendre. Je la devinais pleine d'appréhensions ; je n'en avais pas moins. Je me le figurais rondouillard et banal, orgue de Barbarie, servant des ritournelles au peuple. Le connaissais-je assez pour que cet avis fût justifié? Du tout. Mais nous voyons sous cet aspect tout homme qui a vingt ans de plus que nous. Nous l'excusons en disant : « Il est fatigué... » mais nous le reléguons, parce qu'il n'est plus au point. Ne sont au point que les hommes de notre génération. Et je jurerais bien que la secrète inquiétude de Valentine partait de la même idée simpliste. Elle s'en tenait seulement à l'inquiétude, en fille aimante et respectueuse, au lieu que, chez moi, qui, monstre de fourberie, soutenais pourtant le Bloc National, il y avait de l'ironie diabolique, le soir où je sortis pour aller entendre le bonhomme. Est-ce que Valentine le sentit? Je ne la croyais

(1) Voir *la Revue universelle* du 12 septembre 1924.

pas psychologue : c'est moi qui ne l'étais point. Car elle ne vint pas, comme si elle craignait que nous ne fûmes gênés l'un de l'autre. Malgré mon dépit de ne pas la voir, cette délicatesse accrut le prestige qu'elle avait sur moi ; et j'eus honte de mon plaisir, à m'installer dans l'ombre au fond de la salle. On est lâche quand on s'apprête à jouir en toute sécurité du spectacle d'un danger.

Mes calculs mauvais furent prompts à s'évanouir. En trois phrases, ce bourgeois sans allure, qui se présentait n'importe comment, et commença du ton le plus ordinaire, me remplit... d'admiration. J'ai vu dans ma vie bien des candidats, jamais aucun semblable. Oh ! il ne visa pas à l'éloquence, à la musique des grandes périodes. Il fut plus étonnant. Il se montra simple, modeste, et scrupuleusement vrai, oui, vrai, devant cette masse informe et hurlante qu'est une réunion d'électeurs. A ces visages qui grimacent d'envie, à ces yeux clignotants de défiance, à ces bouches injurieuses, il opposa la sérénité d'une conscience qui le forçait à dire certaines paroles et pas d'autres. Inébranlable, il écoutait un conseil intérieur. Questions, interruptions, violences, rien ne l'atteignit. Il avait toujours un geste de regret :

— Que voulez-vous?... Même pour vous faire plaisir, je ne puis pas penser autrement...

Comme il demandait leurs voix à ses électeurs, ce qui est le maximum et le minimum de la demande d'un candidat, l'un d'eux se mit à hurler :

— Ah ! Tu veux ta sinécure?

Il hocha la tête, et, sans violence :

— ...Pourquoi, mon ami, vous représenter tous les candidats comme des voraces?

Le ton était si placide et la question si simple, que les plus insolents restèrent cois. Quel homme ! Quelle méthode singulière pour faire une campagne !

Puis ils ricanèrent. Quelqu'un cria :

— Si tu crois être élu en prenant ce ton-là !

Ce qui voulait dire :

— Ici, mon vieux, nous n'aimons pas les saints !

Il comprit, et philosophe :

— Mais... messieurs, vous êtes tout à fait libres de ne pas voter pour moi. Je suis ce que je suis, et ne ferai aucune pression sur vous en me montrant tel que vous voulez que je sois... Il semble qu'en cette affaire électorale, vous n'ayez

en vue que vos intérêts particuliers ; vous m'attribuez alors votre état d'âme, ce qui déjà est faux, puis de ce fait, vous concevez de la haine pour moi : je proteste ; c'est excessif ! Vous m'interrogez comme on défierait un ennemi. Il faut que je vous réponde comme un prisonnier de guerre. Messieurs, tout à l'heure, avant que nous fassions connaissance, si, dans la rue, je vous avais demandé mon chemin, auriez-vous pris ce ton pour me l'indiquer? Restons pleins de courtoisie. Notre point de vue n'est pas le même. Eh ! mon Dieu, injuriez-vous un nègre parce qu'il ne réussit pas à avoir la même charmante couleur que vous? Ce n'est pas ma faute, si me présentant à la députation, je ne songe pas à moi-même. Vous ne le croyez pas? Vous êtes hypnotisés par les vingt-sept mille francs que je dois gagner? Je ne vous persuaderai point, mais j'affirme que c'est l'intérêt national qui m'attire, et lui seul.

Encore des ricanements. Il sourit :

— Votre doute est normal... Rien à faire... qu'à aller jusqu'au bout, puisque j'ai décidé de me présenter...

Et il alla. Il se défendit d'apporter un programme définitif.

— ...où on ne définit, remarquait-il, que les désirs des électeurs. Lesquels ne peuvent pas toujours devenir réalités. Il est donc dangereux de les préciser. La sagesse du candidat est de prouver simplement sa sincérité à étudier toutes les questions, selon le point de vue de son esprit et de son cœur, qui doit être le seul sujet de la réunion publique.

Là-dessus, en effet, il s'expliquait soi-même : il avait représenté la France à l'étranger, l'avait jugée du dehors : il pensait, grâce à cette expérience, posséder des notions qui n'étaient pas du commun.

Mais cette déclaration ne produisait que stupeur d'abord, lassitude bientôt. On criait :

— Et les loyers?... La vie chère?

Il réfléchissait :

— Décidément, l'intérêt national ne répond à aucun de vos soucis... Vous ne discernez pas qu'il est le soutien de vos vies quotidiennes...

Il avait un geste pour se retirer. Puis, un autre, sur un retour de sa pensée :

— Il doit pourtant, songeait-il, y avoir moyen de se faire entendre.

Et tout haut :

— Messieurs, je voudrais vous indiquer la situation nouvelle de la France en Europe...

Il n'en pouvait dire plus.

— Non ! Que comptez-vous faire pour les combattants?

Encore un sourire désabusé d'homme à qui on rebaisse la tête chaque fois qu'il veut la lever :

— C'est vrai... Sur cette question j'ai reçu un mandat impératif... m'enjoignant de signer certaines promesses... impossibles à tenir...

La salle s'agita.

— Les protestataires ne changeront pas ma conviction. Ce n'est pas dans le tumulte qu'on pense avec fruit. On veut que l'Etat, sous prétexte qu'il est démocratique, rembourse le prix de tous les paquets que les familles ont envoyés aux prisonniers.

— Parfaitement ! Ce n'est que justice ! On s'est pas fait crever la peau pour des prunes !

L'appel à la sensibilité. Il fut de marbre.

— Ne mêlons pas les questions... Nous parlons des dettes de l'État : raisonnons. Nous ne parlons pas des malheurs de l'époque... Les paquets, précisément, furent l'expression de la tendresse des familles : leur taille répondait à un degré de sensibilité que l'Etat n'a pas à chiffrer...

— Pourquoi? D'abord, l'État, c'est nous !... Jésuite, va ! Calotin !

En France, c'est l'injure finale. Ce mot signifie « clôture ». Calotin ! Donc, levons la séance !

Il la leva, tranquillement, sans rancune. Un gros s'égosillait :

— Et les députés ! La réduction du nombre des députés !

Il fit signe :

— Oui ! Très bien ! J'en suis partisan !

Puis, comme le brouhaha augmentait, il descendit de l'estrade, et s'en vint jusqu'à l'homme :

— Votre idée est parfaite. Il faut un projet de loi... Je serais capable de le déposer... Et... mieux... si je suis élu, je m'engage, au cours de la législature, à donner, s'il le faut, mon siège pour servir une telle cause.

C'est sur ces mots-là, je me rappelle, que je m'avançai et lui serrai la main, à la place du gros homme qui n'a peut-être pas encore compris. Il dit alors :

— Vous étiez là ! Dieu que j'ai été mauvais !

Je fis : « Allons donc ! » et le félicitai.

Il reprit :

— J'ai eu des phrases idiotes ! J'ai dit : « La guerre, messieurs, nous a apporté la paix... » Enfin... tout cela est triste. Valentine n'est pas venue? Elle a été inspirée. Sortons. L'air nous fera du bien.

Et, jusque chez lui, où je le ramenai, il fut aussi charmant de vérité que devant ses olibrius d'électeurs. Il me dit :

— Il faut commencer par le commencement : changer l'esprit des foules. Que je sois élu ou non, c'est secondaire. Il y a du travail avant. Si l'esprit démocratique est bas, c'est que jamais on ne l'élève : on cède toujours au peuple. Remarquez qu'en apparence je suis sans force devant sa haine, puisque aux injures je ne réplique pas par des injures plus grosses... donc, j'ai le dessous... Mais c'est provisoire. Rentrant chez eux, ces imbéciles repensent à moi, et, dans le silence de leur réflexion, où il leur est permis enfin d'être courageux impunément, ils sentent que j'ai dit vrai ; alors, si peu que ce soit, je contribue à transformer l'esprit public, qu'il faut décrasser des haines dont il est si malade.

Nous étions devant sa porte. Il dit :

— Montez. Valentine doit être à nous attendre.

Elle y était, un peu anxieuse.

— Eh bien? fit-elle.

— Eh bien, dis-je, monsieur Mézamy a été bien émouvant.

Et, en effet, j'étais ému, au moins de le dire. Et je racontai. Et elle fut charmante, comme une enfant, en embrassant son père. Les parents, quand nous savons les aimer tendrement, nous rajeunissent : elle avait vingt-cinq ans, ce soir-là, pour dire :

— Si on pouvait, tout de même, mettre un peu d'honnêteté dans la politique !

Son père sorti, elle ajouta :

— J'y prends goût, vous savez. D'abord, mon père a toujours été si bon pour moi ! Quel plaisir de me dépenser pour lui ! Je me rattrape. J'écris des lettres. Je cours ici ; je vois celui-là. Et puis... c'est passionnant. Je ne me doutais de rien. Je n'avais jamais mis les pieds dans une réunion publique. Je méprisais tout cela ! Les femmes sont encore

plus bêtes que les hommes. Rien ne les intéresse que leurs robes, leur popote, leur train-train, leurs potins. Croyez-moi, c'est une femme qui parle : je connais mon pauvre sexe... et ma pauvre vie... Et, pour une fois, tenez, que, grâce à mon père, je sors du néant, que je prends part à une vie active, presque nationale, tout de suite, comme les femmes qui jouent, je pense au résultat, et me voici qui voudrais gagner ! Je commence à ne plus dormir. Dans les réunions, quand l'adversaire est de mauvaise foi, je me retiens pour ne pas sauter sur l'estrade. Enfin... je serai malade si nous ne sommes pas élus. Et vous entendez, je dis nous... c'est la famille, pour moi, qui est engagée, nos idées, nos traditions, notre sincérité. Dites... croyez-vous que nous passions?

Je répondis en la regardant dans les yeux, ce qui était bien agréable, que j'en étais sûr, et je vis à son regard qui ne trompait pas, tout ce que cette réponse fit naître de tendresse... pour son père.

M. Mézamy la méritait : je ne regrettai pas mon mensonge, car c'en était un, et de taille ! Avec les qualités exceptionnelles de cet homme rare — je voyais bien maintenant qu'il l'était, — on ne devait raisonnablement s'attendre, par les votes de la démocratie, qu'à un bel échec personnel. Grâce à Dieu, la raison ne crée que des hypothèses : la vie ne s'y conforme pas. La vie produit des êtres inattendus comme Mandel, où il y a de l'horrible et du merveilleux : c'est Mandel, qui, contre toute attente, devait porter M. Mézamy et ses conceptions étranges jusqu'au Palais-Bourbon !

Comment? Je l'ai dit tout à l'heure. Par Clemenceau et par Millerand. Admirable attelage que celui de ces deux hommes, qui se mirent ensemble à tirer la vieille voiture embourbée du suffrage universel, et entraînèrent du coup tous ceux qui, secrètement, pensaient comme eux, mais n'avaient pas les moyens de s'imposer au peuple des faubourgs, des places et des foires.

Clemenceau était à Paris ; Millerand gouvernait l'Alsace. Mandel sentit que c'était le contraire qu'il fallait pour une journée du moins, que Clemenceau, qui avait rendu l'Alsace aux Français, c'est-à-dire la liberté aux Alsaciens, devait aller dans leur capitale indiquer au pays le choix du bon bulletin de vote. Les dépêches seraient datées de Strasbourg ; quel titre ! Tous auraient l'illusion que le vieux lutteur avait parlé du haut de la cathédrale. Quant à Millerand,

c'était à Paris, parmi les affaires des hommes, qu'il devait, homme d'affaires, exposer son substantiel programme. Après quoi, le pays obéirait. Clemenceau, du lieu le plus émouvant, donnerait un formidable coup de trompette. Millerand, solide parmi les gens de négoce, frapperait en conclusion un puissant coup de cymbale. Et la majorité applaudirait.

Tout s'accomplit exactement.

Bien entendu, je voulus voir de près. Je sacrifiai Valentine deux jours, sachant, d'ailleurs, que l'absence fortifiait ce genre d'amitié, et je partis pour Strasbourg, dans le train même de Clemenceau. Train de journalistes. Le président emmenait avec lui ses meilleurs ennemis. Mais eux-mêmes étaient désarmés par une curiosité si attentive, qu'elle était déjà de l'émotion. Tout le monde pressentait un acte important. Je me rappelle, à la gare de l'Est, avec quelle gravité silencieuse Clemenceau fut salué, lorsqu'il monta dans son wagon. L'imagination était en branle, et l'imagination est pareille à un incendie la nuit. A sa lueur, tout se transforme, devient superbe ou terrifiant, et, comme quand une grange pleine brûle au fort du mois d'août, la vérité modeste, tels les pauvres seaux d'eau, ne change rien au foyer dévorant qu'allume notre illusion. Les historiens qui prétendent s'en tenir aux faits, ne se doutent pas que l'invention populaire précède les faits eux-mêmes, dès qu'ils ont de l'importance, et que la plupart naissent avec cette marraine-là.

Avant le départ, le voyage de Clemenceau devait être un triomphe : impossible, au retour, de nier qu'il en fût un. D'ailleurs, les hommes forcent les événements ; ils veulent ce qu'ils ont imaginé. Et c'est ainsi que ces journalistes avec qui je voyageais s'agitèrent, à peine eûmes-nous quitté Paris. Ils composaient déjà leurs articles, et disaient :

— Il faudrait, pour le début, que Clemenceau fît un mot !

Ils s'en allèrent trouver l'employé des wagons-lits :

— Quand vous coucherez le président, écoutez bien ce qu'il dit, et venez nous le rapporter.

Hélas ! Il se coucha, paraît-il, en silence. Le matin, ce fut l'asssaut des garçons du wagon-restaurant :

— Le président a déjeuné? Eh bien? Il n'a pas fait un mot?

Pas un. Malchance ! Ils trouvèrent un joint. Ils notèrent

que Clemenceau était tellement ému que, pour la première fois, il passait vingt-quatre heures sans rosserie ! L'imagination continuait.

Elle débarqua avec nous à Strasbourg, où quatre gendarmes et douze officiers sur des chevaux qui se cabraient en entendant de rudes Alsaciens crier : « Fife le Ticre ! » suffirent pour que l'on fabriquât le récit d'un accueil... inoubliable ! A Strasbourg aussi, les cervelles étaient échauffées, et, d'avance, là encore, elles créaient les faits. Les plus calmes qui, d'abord, ne s'étaient pas souciés d'avoir des cartes d'entrée, firent des bassesses pour en obtenir, dès qu'il n'y en eut plus. Devant le désespoir et les supplications, il fallut créer des laissez-passer. Le bruit courait qu'on allait s'écraser, que les gens se trouveraient mal, et les hommes seuls étant admis, ce furent les femmes, comme de juste, qui s'agitèrent.

— Ce sera son dernier discours, répétaient-elles. Ensuite, il s'enfermera dans sa retraite. Et il ne parlera plus jamais ! Ah ! je suis heureuse que mon mari voie cela ! Pensez ! le Tigre ! le Vieux ! le Protestataire de Bordeaux ! le Libérateur ! le Père la Victoire !

Et les maris vinrent avec un tel enivrement qu'après une heure dans une salle où ils étaient comme des harengs en caque, ils avaient tous une fatigue au cœur et se sentaient défaillir comme de belles amoureuses.

Le lieu pourtant n'était pas inspirant : dans une salle de concert, devant des orgues, une estrade sur laquelle on avait groupé des plantes vertes et des notabilités : préfets, abbés, généraux. On se les désignait. On disait en riant de l'abbé Wetterlé qu'il avait, de plus en plus, la tête du diable, et d'un fonctionnaire, près de lui, qu'il ne quittait jamais son capuchon, même au lit. La plupart étaient en redingote et cravate blanche, morne tenue officielle ; ils se savaient regardés ; ils étaient tristes ; ils avaient l'air de lampions éteints, le lendemain d'un 14 juillet. Je commençais d'être las et de me dire : « Ce n'est que cela ! » Tout à coup, sans que rien l'annonçât, entre deux plantes de charcutier, Clemenceau parut ! Lui ! Dieu ! Toutes les respirations s'arrêtèrent ! Et d'abord, on le regarda... Il n'était pas grand, mais gros, large, la tête dans les épaules, cette tête affreusement belle, où il y a tant de rudesse, de dédain, de sarcasmes et, dans les pommettes, cette admirable volonté. C'était

bien lui, tel qu'on le voulait, tel qu'on l'aimait ; et on se mit à crier : « Bravo !... Bravo ! » Puis : « Vive... Vive... » sans rien d'autre, comme si les cœurs battaient trop fort pour que les gorges pussent terminer une phrase.

Clemenceau s'était arrêté face à la salle : il ne bougeait plus, très pâle. Peut-être que l'exclamation de ces deux mille poitrines le suffoquait... Une minute, il regarda ces yeux brillants, ces bouches enthousiastes, ces bras qui se tendaient, et il eut un regard éperdu, où l'on vit comme il souffrait de bonheur. Quoi? l'Alsace s'offrait, voulait l'embrasser? Parce qu'il avait sauvé ces hommes, ils demandaient une accolade. Destin singulier que le sien, qui le fit une seconde s'attendrir sur soi-même, puis, songeant aux armées massacrées et qui gisaient sous terre, il ne put contenir ses larmes, et sa tête s'inclina. Faible, il tendit les mains d'un geste qui disait : « Je ne mérite pas... » Mais il se ressaisit. Il vivait en somme le merveilleux instant qu'il avait voulu depuis un demi-siècle. Toute cette population, il l'avait reprise à la brutale Allemagne. C'était un cri de délivrance que ces âmes poussaient ! Il se raidit et, content, il descendit trois marches avec fermeté.

L'ovation pourtant ne cessait pas. Immense clameur, plus pathétique que tous les mots, elle eut raison, pour la seconde fois, de sa rudesse et de son orgueil. Il était, pour eux, le salut. Ils furent, pour lui, la gratitude, si chaleureuse, que le cœur doit étouffer à son contact. Et le vainqueur fut vaincu. Il s'assit et ne regarda plus.

Devant cette faiblesse d'homme fort, quel ennemi n'aurait pas pardonné? Nous venions de toucher au sublime.

Et ce fut tout.

Quoi, diras-tu, le discours? Les journaux l'ont donné : il était d'un maître ! Je n'en sais rien. Clemenceau, là-bas, le lut, et mal, rapidement, sourdement, pauvrement.

Le naïf public perdit pied. Il fallut que deux ou trois fois, d'un coup d'épaule, le puissant vieillard le remît d'aplomb. On acclama des phrases comme :

— Nos fonctionnaires, mal payés et qui ne fonctionnent pas...

— L'ouvrier de la ville compte ses heures ; le paysan, ouvrier de la terre, ne compte pas les siennes.

Les Alsaciens mâchaient :

— Pien ! Très pien ! Ah ! très pien !

D'une voix coupante enfin, il dit le mot « bolchevistes », et la salle entière retint son souffle.

— Nous n'avons rien à leur dire, prononça-t-il. Entre eux et nous, c'est une question de force !

Clameur admirative. Mais ce fut la dernière. La fin fut triste : « Budget... Canaux... Tuberculose... Engrais... » On songeait avec mélancolie à la brève éloquence de Bonaparte aux Pyramides. Mais qu'importait cette impression? Elle devait être balayée par le nouvel enthousiasme qui dressa les assistants, lorsque le « Vieux Ticre » s'arrêta. Encore une fois, il était là : voilà qui passionnait. Et, de leurs voix rauques, où le patriotisme prend une sauvage beauté, ils lui chantèrent *la Marseillaise*, jusqu'à ce qu'il fît signe de nouveau qu'il n'en pouvait plus...

Je rentrai à Paris. Valentine avait lu les récits. Elle était exaltée. Elle demanda :

— Ce fut magnifique?

Je répondis :

— Oui. Grande scène d'histoire.

— Ah! reprit-elle, j'ai deviné tout très bien. Vieille salle dans vieille bâtisse du vieux quartier. Des bonhommes dans les costumes d'Erckmann-Chatrian. Clemenceau tel un bloc sur son estrade. Et la voix grondante, quand il dit des paroles qu'il faut que l'Allemagne comprenne, — est forte et claire, lorsqu'il s'adresse à sa patrie.

— Voilà ! lui dis-je avec élan, vous avez bien lu, et c'était un récit rapporté comme il faut.

La légende ! Elle compte seule, puisque l'histoire est ce que les hommes la font. Je me rappelle qu'en sortant de la séance, un Alsacien me conta que, durant la guerre, des camelots vendaient le portrait d'Hindenburg hideusement colorié, et ils indiquaient : « Comptez jusqu'à trente, sans le quitter des yeux. Regardez ensuite sur un mur blanc. Vous l'y verrez se mouvoir. » Et les vrais Boches voyaient.

— Monsieur, disait mon Alsacien, sans portrait, sans mur blanc, sans compter jusqu'à trente, moi, je verrai toute ma vie Clemenceau pleurant à Strasbourg !

Je pensais trop bien comme lui pour ne pas partager l'émotion de Valentine, qui inventait sans l'avoir vu ce que nous avions vu, puis inventé.

La grande trompette s'était fait entendre : on attendait le coup de cymbale pour conclure la partie orchestrée.

Aussi, Millerand, trois jours après, fit le voyage dans l'autre sens, et s'en vint expliquer à Paris quelle serait sa conduite dès qu'il aurait le pouvoir, car l'opinion, maîtresse en démocratie, le désignait déjà pour succéder à Clemenceau.

La drôlerie de l'histoire est qu'il ne trouva pour exposer un programme sans humour qu'une salle de music-hall, qui portait le nom folichon de *Ba-ta-clan*. On dit que Paris a le sens du ridicule — sauf quand on lui commande de ne plus l'avoir ! Paris fut grave. On jouait chaque soir, dans ce lieu que la politique allait illustrer, une revue intitulée : *T'es rien cochon*, ou quelque chose d'approchant. On en dissimula comme on put les décors et costumes, et on livra la scène aux candidats de la liste Millerand. Barrès était là tout étonné de soi-même. Un certain Ignace aussi, célèbre alors pour avoir fait arrêter Caillaux, et qui en était encore si ébaubi qu'en s'approchant de la table, il renversa un encrier dans un verre. Il y avait un petit homme qu'on disait amiral, qui s'appelait Bienaimé ; un autre, Puech, qui avait l'air d'un marchand de marrons ; puis une sorte d'épais capitaine d'habillement, du nom simple mais merveilleux de Paté. Et il y en avait d'autres. Il y avait enfin M. Mézamy.

J'avais cru pouvoir amener Valentine. Illusion ! Un contrôle à l'entrée des plus féroces. Seuls pénétraient les électeurs. J'allais laisser Millerand pour elle. Elle eut un regard presque sévère.

— Entrez ! Entrez ! Il faut !

J'entrai. Une dizaine de messieurs inspectèrent ma carte et ma figure. Je me laissai faire, et m'assis machinalement dans une salle presque pleine. Je pensais à celle que je venais de quitter, et qui, en quinze jours, était devenue impérative. Elle avait maintenant un port de tête plus haut. Coiffée n'importe comment d'un chapeau de feutre beige, seyant, d'ailleurs, à ses yeux bleus, tenant à la main une paire de gants qu'elle n'enfilait plus, elle allait par tous les temps sans parapluie, chaussée de forts souliers anglais, pressée, ardente et décisive. Je me demandai si elle me plaisait toujours autant, mais je n'eus pas le loisir de me faire une réponse sage. Le spectacle, sur la scène, commençait.

Dans un décor qui représentait une galerie vitrée, ouvrant sur une campagne agréable, des messieurs étaient en train de s'asseoir sur des fauteuils de distribution de prix, tour-

nant le dos avec sagesse à ce semblant de distraction naturelle. Ils me parurent pleins de solennité.

Mes voisins, dans la salle, ne l'étaient pas moins. Tous lourds et de visage prosaïque. Des hommes d'affaires. Un conseil d'administration. Nous allions certainement entendre des choses utiles. La salle était bondée, la scène aussi ; un homme sur la scène se leva, solide et massif : centurion dans un costume moderne. C'était Millerand. Tête carrée ; cheveux blancs, sourcils noirs. Le diable hérissé des boîtes-surprises. Il avait l'air de s'être détendu tout d'un coup, et il ne bougeait plus. Mais il parla :

— Messieurs...

Trois auditeurs l'arrêtèrent d'un signe. C'était des photographes pour journaux officiels. Alors la bouche de Millerand se referma sans qu'il fît aucun geste. Il s'était planté devant ses électeurs. Il restait tel quel, en homme qui n'aime pas l'agitation. Déjà, derrière lui, Ignace s'ébrouait. Le nommé Puech montrait sa grosse face d'Auvergnat... Magnésium... Éblouissement... « Merci », murmurèrent les photographes. La bouche de Millerand se rouvrit :

— Messieurs...

Et ce fut une lente succession de phrases volontaires, ordonnées, d'une éloquence administrative, qui marquait une méthode impeccable. Quoiqu'il employât des mots, il semblait, par moments, qu'on entendît des chiffres, car le chiffre a cette vertu, si l'entendement le supporte, qu'il absorbe l'auditeur dans son néant, et qu'il tue l'imagination. Les vocables de Millerand sont de cette nature spéciale. Jamais ils ne peignent — distraction superflue. Ils démontrent ; ils sont précis ; mots de la langue française, tous créés à midi, l'heure la moins fantaisiste. Pas un ne se trouve dans Musset.

Mais Musset... quelle aberration de songer à ce fin poète, à propos d'un programme qui était saisissant, par sa logique, ses divisions, ses déductions. Premier point ; deuxième point... Puis sur chaque point : *primo*, *secundo*... Quel rassurant travail, après l'affreux gâchis d'une guerre !

— Messieurs, énonçait donc Millerand, la France, hier, devait vaincre ou périr ; elle doit aujourd'hui *produire* ou disparaître.

Produire. Attention ! Il tient cette idée, la saisit à bras-le-corps, ne la lâchera plus avant de l'avoir épuisée comme un

lutteur. Premier point : Nous avons bien *produit* pendant la guerre ; donc nous devons mieux *produire* pendant la paix. Deuxième point : Gloire aux industriels qui *produisent*. Troisième point : Mais... ces industriels *produiront*-ils suffisamment? Quatrième point : Vivent nos colonies, où peut être assurée n'importe quelle *production!*

Ici, je note que des images simples défilent dans ma cervelle. Colonies !... Je vois des nègres, des éléphants... Mais lui ne connaît pas ces enfantillages. Il serre toujours son idée de *produire*, et de cette étreinte naît une seconde idée : *payer*. Car pourquoi produire, sinon pour payer? Payer qui? Encore plusieurs points : 1° les Alliés, dette sacrée ; 2° les régions dévastées, seconde dette sacrée ; 3° conclusion : un pays qui sacrifia tant de ses enfants n'hésitera pas à donner un peu d'or !

Tant de ses enfants !... A-t-il voulu que nos pensées s'égarassent vers des souvenirs de deuil? Du tout. Il s'est attelé maintenant à son idée « payer », il va de l'avant. Je m'étais attardé : je le rattrape.

— Pour payer, dit-il, quel est le meilleur moyen? Rester unis. *Primo :* au dehors. *Secundo :* au dedans.

Et il développe : toute division serait exploitée par l'Allemagne ; il faut donc nous aider fraternellement : 1° entre Alliés ; 2° entre Français.

Il poursuit, induit, déduit. Fortement, froidement, il indique la tâche à faire. On sent l'homme des dossiers et des classeurs. Il énonce d'abord des paragraphes qu'il groupe par accolades. Puis, quand tout est prévu, que le travail est clair, il met ses bottines à clous ; il va sur le chantier, et il agit. C'est un laborieux. Ce visage d'entrepreneur ne trompe pas. Tout y est net, dru, sans demi-teinte. Si Rembrandt avait dû le peindre, il serait d'abord demeuré effaré ; puis il l'aurait noyé dans l'ombre d'une cave.

Mais Rembrandt... suis-je fou de penser à Rembrandt? Il ne s'agit pas de peinture... ou, du moins, il ne s'agit que de repeindre la maison, et ce n'est pas le même genre d'art.

Art... il n'y a surtout pas à prononcer ce mot, quand on entend une prose... si peu poétique. Jamais de ma vie je n'en ai connu de pareille. Quelle qualité ! On la discerne d'ailleurs aux yeux contents des auditeurs, qui pourtant sont tous nés au pays de La Fontaine.

Le cher bonhomme, rien ne le rappelle ! Au-dessus de la

scène, court dans la frise du rideau une guirlande de fleurs, parmi lesquelles on voit voleter de petits amours ; mais je suis seul à prendre de l'intérêt à ce spectacle vain. Tous les visages sont tendus vers Millerand, à droite, à gauche... Non brusquement, j'aperçois quelqu'un qui n'écoute pas, oh ! pas du tout ! Barrès... Il n'écoute rien... au moins du dehors, car sa conscience, au dedans, lui distille de l'ennui, et il est triste. Il promène sur la salle un regard qui ne voit pas. On le sent solitaire et détaché.

Soudain, une voix traînarde, d'homme des faubourgs, qui faisait contraste avec le ton si ferme de l'orateur, du haut du poulailler, laisse tomber une réflexion sans rapport avec le sujet de ce captivant discours.

« Ferme ça ! » ou « Ta gueule ! »

Est-ce un poète, enfin?

Ah ! un électeur corpulent eut tôt fait de se dresser, et, au nom de tous, avec une dignité chaleureuse :

— Citoyen Millerand, continuez ! Nous attendons la suite impatiemment.

Millerand, à son habitude, n'avait pas bougé le petit doigt. Sa bouche simplement s'était fermée : elle se rouvrit ; et il continua d'asséner à l'auditoire de fortes vérités pesantes. Mais ce qui fut extraordinaire et consolant pour ma légèreté, c'est la stupeur de Barrès tiré de soi-même si brutalement. Il dressa la tête, mit sur son nez un grand lorgnon, et chercha dans la salle, avec une curiosité où déjà perçait l'admiration, l'auteur de telles paroles. Il le trouva et le contempla. Puis il recommença de rêver, mais, dès lors, il ne fut plus triste.

Cet illustre exemple me prouva comme il eût été superflu de déplorer chez Millerand l'absence de qualités brillantes, charmantes ou ailées. Tout le monde ne peut avoir l'enfance du petit garçon dans *l'Oiseau bleu* de Maeterlinck. Le jeune Millerand ne l'eut pas. Et puis, ce n'est pas avec de la fantaisie ni de la passion qu'on fera rouler des wagons sur des rails, ou qu'on obtiendra la baisse des cuirs et des farines. Or, c'est ce qu'après la guerre le pays attendait d'abord. Il était donc sage d'accorder pleine confiance à Millerand Alexandre. Et si on préférait aux intérêts sociaux ou professionnels la poésie, eh bien, on avait toujours le droit de relire *les Deux Pigeons*.

Puisque Valentine était devenue le principal attrait de ma vie et qu'elle semblait toute à la politique, il ne fallait

pas y songer pour moi. M. Mézamy, d'ailleurs, échauffé par ses réunions, déclarait volontiers comme elle qu'un « vent de patriotisme balayait maintenant tous les miasmes » et il paraissait plein de confiance en des réalités. Ce n'était pas le moment de relire des fables. Valentine parlait comme si elle-même eût fait partie de la liste Millerand.

— La France, disait-elle, ce pays de l'honnêteté, de la clarté, de la modération, comment ne se serait-elle pas ressaisie?

Ou encore :

— Il est étrange que ce soient les mêmes qui prêchent la paix avec l'Allemagne et la guerre entre les Français.

Et, ma foi, sa bouche ayant une grâce personnelle pour dire ces choses banales, je ne pouvais, chaque fois, m'empêcher d'approuver. Sans elle, j'aurais réfléchi. Avec elle, j'avais du plaisir : je me laissais vivre. Moi aussi, je commençais de croire à la victoire du Bloc National. Et j'y crus tout à fait, lorsque les typographes — idée de génie ! — se mirent en grève. Est-ce un coup de l'admirable Mandel? Est-ce de leur part le faux calcul, qu'à l'heure des élections on leur cèderait sur tout? Bref, ce fut pour nous la décision victorieuse. Les gros journaux qui nous soutenaient publièrent une feuille en commun, tandis que les petits canards qui faisaient de l'opposition se trouvèrent muets et sans recours. L'électeur arriva à la section de vote, ayant lu, huit jours durant : « Votez pour Mézamy : c'est le candidat rêvé ! » Et il vota pour ce rêve.

La veille des élections, le samedi, Valentine offrit un déjeuner à une douzaine d'amis chargés, en échange des plats soignés qu'on leur servait, de nous confirmer, avec cette joie que donne un bon repas, le succès total de la liste Millerand. Pleins d'entrain, ils burent sans y regarder, et ils furent persuasifs. M. Mézamy avoua ses scrupules, — les derniers, — il en avait encore :

— Vraiment, dit-il, si je suis nommé, — puisque tout le monde a la bonté de me voir nommé, — pourrai-je m'occuper de mes électeurs, de *tous* mes électeurs?

Des rires lui répondirent ; et un commandant de vaisseau, qui était à la droite de Valentine, et qui ressemblait à Henri IV, fut particulièrement brillant :

— Cher ami ! expliqua-t-il, en politique comme au long cours, il ne faut pas avoir peur de se laisser aller ; sans quoi,

on ne peut plus vivre. Moi, dans ce moment-ci, je ne vis plus, parce que je navigue sur cette saleté de mer Baltique, où il n'y a pas de place ! On ne peut pas se laisser aller, même un jour. Mais ailleurs... ici, tenez, je me laisse aller !

Et il riait, penché vers sa voisine, et guetté par un jeune aide de camp qu'il avait amené, et qui était de l'autre côté de la table, souple et malicieux comme une belette.

Un chef de bureau des Affaires étrangères, fluet, telle une promesse de diplomate, me confia à voix basse, — il était mon voisin, — qu'en politique malheureusement, il fallait au contraire prévoir et raisonner. Un brusque silence se fit tandis qu'il me parlait, en sorte que contre son attente, tout le monde l'entendit, le commandant le premier, et il resta court.

— Monsieur, voulez-vous me permettre, reprit alors cet homme de la mer, de vous poser une question : lors même qu'en politique vous pensez tout prévoir en raisonnant sur tout, ne croyez-vous pas possible une intervention providentielle, qui fiche par terre tous vos calculs?

Le chef de bureau balança la tête et aligna d'un doigt précieux quelques mies de pain sur la nappe.

— Mon Dieu...

Il retardait sa réponse. M. Mézamy dit à sa place :

— Moi, j'y crois fermement !

Valentine d'ajouter :

— Ah ! Moi aussi !

Je fis de même. Et le commandant :

— Bravo ! Allez, messieurs, dans notre pays surtout, il y a toujours le miracle de la Marne ! Et, après celui-là, un autre ! Et... chère madame, ce foie gras lui-même est miraculeux. Qu'est-ce que c'est que ce foie gras?

Ah ! les repas en commun ! avec amis, ennemis, indifférents ! Sans eux, la vie sociale serait d'une sécheresse abominable. Que de choses s'adoucissent et s'arrangent, quand on mange du même plat, en buvant du même vin ! On s'est habillé, on a mis du linge propre ; on a plus d'appétit que chez soi ; la vie est plus légère. Souvent je m'amuse, en ville, à dire exprès n'importe quoi. C'est fort bien pris, toujours bien vu. Il y a comme un ton de théâtre que chacun prend et qui n'étonne plus chez le voisin. Chacun échappe à ses idées, surtout quand elles sont noires ; on croit à ses désirs ; pendant une heure on se divertit.

J'étais un de ceux qui, à ce déjeuner, avaient conservé le plus de sang-froid, par habitude fréquente de me contrôler. J'entendis Valentine dire pas mal de sottises. Elle ne me déplut pas pour cela : le tout est dans le feu qu'on met. Elle fut même assez belle lorsqu'elle soutint le diplomate qui exprimait son aversion pour *l'Action française.*

— Que voulez-vous, disait cet homme maigre, moi, je suis pour la mesure. Ces gens sont des énergumènes !

— Pis que cela ! dit Valentine.

Elle avait non seulement des convictions, mais apportait des précisions. Elle connaissait toute une famille littéralement morte de misère morale, de consomption, à la suite de trois attaques de *l'Action française!* Elle ne pouvait pas nous donner le nom, mais nous montrait, à son visage plein d'inquiétude, qu'elle concevait plus d'effroi que de haine en face de ce parti, qui, disait-elle, nous ferait tous guillotiner sans merci, s'il arrivait au pouvoir !

— Tous guillotiner... je ne sais, reprit M. Mézamy, mais... un Daudet dictateur... (et remarquez, je lui reconnais du talent, un talent... d'écrivain), un Daudet dictateur supprimerait pas mal d'adversaires, anarchistes ou autres, qui, de ce fait, deviendraient des martyrs, et... il faut faire très attention, en politique, à ne pas rendre intéressant l'adversaire !

— Ah ! ah ! fit le diplomate.

Et il eut des gloussements de joie.

Là-dessus, on se leva de table. Je me retirai à l'anglaise, ainsi qu'on dit partout en France, ce qui n'est pas d'un indice spécialement heureux sur les mœurs britanniques, et au moment où je prenais mon manteau dans l'antichambre, une porte ouverte qui donnait sur l'office me permit d'entendre les domestiques discuter, eux aussi, des élections. L'un d'eux riait fort en disant sur un ton de charlatan :

— Etes-vous catholiques, messieurs? En ce cas, votez tous pour le Bloc National, où nous avons le bonheur de voir inscrit l'excellent calotin Marc Sangnier ! D'ailleurs, Mgr l'archevêque de Paris, qui, paraît-il, est bon chrétien, a formellement promis de voter pour lui. Etes-vous nationalistes? N'hésitez pas : votez pour le Bloc National, où nous avons l'avantage de vous offrir le surprenant Marcel Habert... qui est tout ce qui nous reste de Déroulède. Mais j'aperçois des libres penseurs ! Par ici, messieurs, c'est le Bloc National

qui vous convient. M. Puech est là pour un coup ! Comment dites-vous, messieurs? Vous seriez socialistes patriotes? Parfait ! Le Bloc National vous ira comme un gant, car Millerand y préside, dont le passé est garanti, et dont l'avenir le sera, dès qu'il deviendra passé. Messieurs, le Bloc National a été fait pour tous, comme la langouste, dont, hélas ! on ne nous a guère laissé, et le vin d'Anjou, dont j'ai réussi à chiper une bouteille !

Ce serviteur avait de la verve et du bon sens, mais il me gâtait l'excellente impression de mon déjeuner. Je me demandai dans l'escalier si l'agrément de Valentine ne m'aveuglait pas, si tout cela n'était pas farce. J'arrivai dehors. Un coup de vent me surprit. Je pensai : « Parbleu ! Ce n'est qu'une blague ! » Puis, boutonnant mon pardessus, je décidai tout de même de repasser avant le dîner, souhaiter le bonsoir à cette femme qui me plaisait.

Je la trouvai rangeant avec une femme de chambre des verres et des assiettes.

— La rançon des déjeuners politiques ! dit-elle en riant.

Elle m'entraîna au salon :

— Nous sommes sûrement élus ! Tous les présages me réussissent !

— Les présages?

— Avez-vous un sou dans votre poche? Montrez-le. Face, nous sommes élus... Voilà, c'est face !

Elle battit des mains.

— Je l'ai fait avec une médaille, des dés, les pages paires ou impaires d'un livre. Jamais rien n'a manqué : nous sommes élus !... Je crois qu'on a sonné.

C'était un ouvrier typographe : il avait été mobilisé avec M. Mézamy, — car M. Mézamy, malgré ses soixante ans en 1914, s'était fait mobiliser, — et il demandait à voir « monsieur, ou bien madame sa fille ».

Valentine le reçut devant moi. Je vis Gavroche à cinquante ans, écœuré de la pourriture de l'époque. Mais l'œil restait roublard et la bouche flegmatique pour servir, du ton le plus innocent, des vérités « énormes », comme il disait. Car, dans son amertume, il était décidé à tout dire sur la société en général et ses camarades en particulier, et puisqu'il chômait, forcé, contraint par une grève infecte, — il aurait voulu faire profiter de son expérience M. Mézamy, candidat aux suffrages populaires.

— Sans blague ! fit-il en passant les mains sur ses manches comme pour en faire tomber une dégoûtante poussière, il m'épate alors, monsieur Mézamy, s'il n'est pas revenu de tout ça ! C'est l'ignominie partout, la course à la galette ! On voit des pouilleux qui roulent auto. Dans nos métiers, un gosse en débutant demande qu'on le paye comme l'élite. Alors ! Il n'y a plus qu'à tout renverser et à reconstruire à côté !

— Vous ne pouvez pas penser ce que vous dites là, fit Valentine d'une voix maternelle, comme si elle parlait à son enfant.

Il aurait presque pu rire. Mais il était Parisien, aimait les femmes ; il fut touché. Il reprit encore par fanfaronnade :

— Je voterai pour des anarchistes !

Puis, ayant vu les yeux bleus de Valentine :

— Si, au moins, on était mené par des vrais intellectuels ! (*Il me regarda; je le remerciai d'un signe.*) Si on n'avait pas le crâne bourré par les journaux ! En voilà que j'ai dans le nez, les journalistes ! Pas un qu'ait fait son devoir, qu'était de nous décrasser la tête !... Enfin...

Il grommelait, et se leva :

— Ca fait du bien quand même, de venir causer chez des gens qui pensent et savent.

Il tendit la main à Valentine, et, dans un soupir :

— Quelle époque, madame !... Il faut être rudement honnête... pour le rester !

Nous le reconduisîmes en nous amusant, jusque sur le palier. Il avait déjà descendu un étage.

— Et, bien entendu, cria-t-il, vous direz à monsieur Mézamy qu'il a ma voix !

Ce dernier mot conquit Valentine.

— Encore un !

Elle sentait les effets de son action personnelle :

— Voyez-vous, me dit-elle, la lutte des classes n'existe pas ! Vous l'avez déjà vu entre infirmières et blessés. Ce sont des mots, dont la mauvaise humeur et l'envie font des réalités.

Mais... est-ce que l'envie et la mauvaise humeur ne sont pas des réalités?

Je me gardai de le dire, parce que je l'aimais optimiste. Cette candeur de sentiments lui faisait une virginité de l'âme ;

et j'avais presque pour elle le goût qu'on peut avoir pour une jeune fille.

Au surplus, mes doutes, amertumes, analyses, subtilités, quelle raison d'être effectivement avait tout cela, puisque le lendemain dimanche, le 16 novembre, la liste Millerand fut élue, et que par conséquent l'étrange M. Mézamy le fut aussi !

Après une journée et une nuit fiévreuses de marches et de contremarches, et de propos particulièrement inutiles, nous sûmes les résultats vers deux heures du matin. Je n'oublierai pas l'élan de Valentine pour embrasser son père, et comme elle pleura bien sur son épaule. C'était presque du Greuze. Brusquement j'eus envie de me mettre à genoux et de dire à ce vieil homme, en posant mon front sur sa main : « Donnez-moi celle de votre fille ! » Mais on ne voit cela que dans les tableaux ; ce sont de sublimes niaiseries qu'on ne fait pas dans la vie ; je n'ai plus, pour moi, l'âme assez innocente ; constamment le respect humain m'arrête ; je me moque, l'occasion est manquée, et, au lieu que ma vie soit comme ces beaux rapides qu'on voit courir dans les campagnes en jetant du feu tout le long des voies, elle n'est qu'un pauvre train omnibus qui passe son temps dans des gares mortes à faire des échanges compliqués de bagages.

C'est bien ce qui m'arriva le lendemain lundi. Je n'avais pas dormi. J'étais entre le monde des rêves et celui des vivants, quand je me trouvai devant Valentine qui se reposait sur une chaise longue. J'évoquai Chateaubriand et Mme Récamier. C'était une image connue. Elle me permit du moins de parler vaguement d'amour. Je ne sais pas au juste ce que je dis, ni ce qu'elle entendit, qui ne fut pas exactement même chose. Je sais seulement que, comme je lui parlais de refaire sa vie, elle me répondit, cette jeune veuve, que, grâce à son père et à la politique, elle venait, en trois semaines, de la refaire, en effet. Et il se trouva qu'à cette minute où je l'aurais voulue si près de moi, elle en était si loin, que j'eus d'abord comme un secret désespoir qui m'étourdit, car, en une minute, je crus mon existence sans but. Puis, comme toujours, l'ironie reprit le dessus, en l'entendant dire presque avec passion qu'elle devenait le secrétaire de son père pour l'aider en tous ses travaux !... Je l'admirai même de n'avoir encore rien compris à mon sentiment. Pourquoi l'avais-je crue sensible à l'amour? On dit que c'est l'instinct de toutes

les femmes? Allons ! Certaines n'y pensent qu'une semaine, dans leur vie. Ce que veut presque toute créature humaine et surtout le sexe faible, car il a moins d'indépendance, c'est que le temps soit rempli par une activité qui n'est peut-être que de l'agitation, mais l'heure passe ; on va, on vient, on se métamorphose ; c'est le bonheur...

Valentine était charmante. Son visage, même en cet instant, plut à mon cœur, qui ignore, je crois, la rancune. Je n'avais donc qu'à m'en tenir à ce jugement précis et à ne pas en déduire des possibilités d'actions impossibles. Je ne suis pas homme d'action : je n'ai qu'à demeurer ce que je suis. L'amour n'est pas fait pour moi : pourquoi m'en mêler?... Je me levai. Je cherchais un au revoir qui fût jovial, indifférent, normalement stupide. On sonna. Surprise ! C'était son fils !... qui venait en permission, le grand fils de cette jeune femme. Je ne l'avais jamais vu : il me plut tout de suite, par sa froideur même, où il y avait une si franche défiance à se confier devant un étranger. Je me retirai, et je dis à sa mère, dans l'entrée :

— Je vous laisse... pour qu'il vous dise sa joie.

— Sa joie ! soupira Valentine. Le pauvre enfant ! Il est comme son père, il ne comprend rien à la politique !

C'est sur ce mot que je la quittai et que je tiens à terminer pour toi la première partie de ce récit mémorable.

Ayant ainsi parlé, Petit-Dutaillis se leva. Il me parut plein de sérénité. Il regarda les Champs-Elysées bleus de la buée des autos entre les marronniers, qui étaient d'un vert foncé, pareils aux verdures les plus nobles de Poussin, et il dit :

— Allons-nous-en ! Pour la seconde partie, changeons de décor.

Nous descendîmes de la terrasse des Tuileries, et nous montâmes dans une auto.

Il commanda :

— Avenue de l'Observatoire.

Il ajouta pour moi :

— Second chapitre. Second frontispice. Nous serons bien, là-bas dans un des paysages de Paris qui contient le plus de spiritualité, pour regarder ensemble avec sympathie un second visage de Valentine.

SECONDE PARTIE

Il semble, dès qu'on arrive avenue de l'Observatoire, que la discipline, qui préside à tout dans ce lieu d'exception, s'impose aussitôt à l'esprit. Les idées s'émondent à la manière des arbres, s'alignent comme les colonnes et les statues des parterres ; on s'en voudrait d'une fausse note parmi tant de noblesse ; et la conversation, le plus aisément, prend un tour où prévaut le respect de l'intelligence.

Il y avait quelque malice chez Petit-Dutaillis à venir me conter dans cette allée pleine d'ordonnance le délire politique de nos contemporains : mais c'était aussi pour qu'il m'apparût mieux.

Nous nous assîmes. Il m'invita du regard à goûter tant d'agréments de l'esprit. Je me taisais, appréciant cette harmonie si juste ; et brusquement, il reprit la parole, en ces termes :

— Nous avons laissé Valentine heureuse, forte et rajeunie. Grâce à son père, elle commence une vie nouvelle. Attention : un soir — à peine la Chambre a-t-elle commencé ses travaux, après trois séances, — un soir, à l'heure du dîner, on sonne. La femme de chambre est descendue chercher je ne sais quoi ; Valentine ouvre elle-même. Et... elle se trouve en face du cadavre de son père, que deux sergents de ville lui rapportent. Il est mort dans la rue, de la rupture d'un anévrisme.

Sur ces mots, Petit-Dutaillis s'arrêta, puis me désignant encore les arbres taillés :

— Sens-tu la sagesse du proverbe : « L'homme propose ; Dieu dispose. » Notre orgueil voudrait croire que la vie s'ordonne comme un jardin. Le destin est là qui bouscule tout. Pauvre Valentine ! Elle partait avec tant d'élan et de gracieuse inconscience ! Elle fut comme assommée. Je crois que si je n'avais pas été là, M. Mézamy, à l'heure où nous parlons, ne serait pas encore en terre : il reposerait toujours sur son lit en habit noir et cravate blanche, car elle n'eut que cet éclair dans sa douleur : elle voulut l'habiller en grande tenue, avec ses décorations nationales et étrangères. Il me sembla qu'elle le déguisait, puisqu'il était sans vanité. Mais après tout, c'était de peu d'importance. Lors-

qu'on est surpris par l'orage, on enfonce son chapeau sur ses yeux, et on ne prend plus garde aux détails.

Ce malheur arrivait au moment où j'avais résolu fermement de m'écarter de la vie de Valentine. Or, elle n'avait pas de parents. Son fils, soldat, fit une apparition de quarante-huit heures pour les obsèques, et disparut. J'aurais eu l'air de l'abandonner. D'ailleurs, superstitieux comme je suis, c'est-à-dire ne croyant à rien, puis à tout, j'ai toujours la vaniteuse impression que la moitié des choses qui arrivent autour de moi sont des intentions de la Providence à mon égard, et je me demandai sérieusement si elle ne m'indiquait pas ainsi que Valentine et Petit-Dutaillis devaient décidément couler leurs jours ensemble.

Il s'agissait en ce cas de la remettre d'abord d'aplomb. Je la croyais faible, mais pas à ce point. Veuve pourtant, et d'un mari qu'elle avait sans doute aimé, c'était à croire qu'elle découvrait l'adversité. Elle ne voulait plus ni s'habiller, ni mettre le pied dehors, ni tenter quoi que ce fût. Elle disait : « Les religieuses ont la vraie vie ! » En quinze jours, il lui était venu des cheveux blancs. Remarque qu'en sa détresse ce n'était pas tant le sort de M. Mézamy qu'elle déplorait, que le sien. Si par hasard elle parlait de son père, elle disait, ainsi d'ailleurs que tant de femmes en deuil : « Pour lui, tout est fini : il n'est pas malheureux ! » comme si elles le savaient d'abord : y ont-elles passé? — et comme si de pareils propos s'accordaient avec leur religion, toute de craintes, quand elles en ont, et Valentine prétendait en avoir. Son abattement venait de ce que n'ayant pas quarante ans, désormais sa vie lui paraissait finie. Et ce n'était pas son cœur qui demandait à s'employer, car en ce cas,... au pis aller... j'étais là ; c'était sa personne, tourmentée par un besoin d'action. Il lui fallait tuer le temps. Chère âme, elle pouvait parler des couvents ! Je la voyais cloîtrée dans un ordre contemplatif ! Un soir, sur ce sujet, je me permis un sourire.

— Mon pauvre ami, dit-elle, vous ne me connaissez pas ! Vous ne soupçonnez pas tout ce que je suis capable d'entreprendre, d'oser. Mon père serait parti pour le Pérou, je l'aurais suivi. Mais, seule ! On ne fait rien seul dans la vie..., à moins d'écrire ses *Pensées*.

Je me permis de risquer :

— Vous avez un fils...

Geste de dépit :

— Il ne m'a jamais comprise. Les enfants ne comprennent pas leurs parents.

— Vous compreniez votre père.

— François est un énergique et un entêté. Il fera sa vie, sans s'occuper de la mienne. Elle est bien finie, allez. Il n'y a qu'à ne plus s'en soucier. Parlons d'autre chose !

Qu'est-ce que cette phrase, habituelle en sa bouche, contenait de désir sincère? Elle m'agaçait, en tout cas, et je mettais aussitôt Valentine à l'épreuve, changeant en effet de conversation.

Quoique la politique eût été notre premier lien, je ne me serais pas risqué à lui parler de la Chambre : pouvait-elle en concevoir une image où ne figurât pas M. Mézamy? Mais c'est elle, qui, constamment, ramenait nos esprits vers ce sujet, où elle montrait, après tant d'espoir, le plus acide des pessimismes. Cette aigreur même me fit penser que son état ne serait pas inguérissable : il lui restait un goût trop vif de la lutte dans ses critiques acerbes. La première séance de la Chambre, qui avait été un scandale — (les journaux ne l'ont pas dit, mais c'est leur destinée ; ils sont comme des taupes devant la vie) — cette séance, à laquelle nous avions assisté, lui hantait l'esprit. Elle en était revenue froissée, blessée. Autour des nouveaux députés alsaciens-lorrains, qui auraient dû provoquer un grave enthousiasme, il s'était produit des scènes grossières, basses d'intention, et d'un ton ridicule, si l'on peut parler de ton à propos de hurlements. Ce retour « des deux provinces à la mère patrie », comme disent les braves gens, qui parlent par formules, avait donc été symbolisé par une manifestation parlementaire du plus mauvais goût, que même un peintre officiel n'aurait pas pu dénaturer. M. Mézamy avait dit avec justesse :

— C'est toujours ainsi ! Nous avons précisément demandé à entrer au Parlement pour réformer ces mœurs. Patience ! Il faut du temps !...

Mais Valentine n'entendait plus cette voix de la raison ; elle s'abandonnait à des idées funestes.

— Que pourra le Bloc National?... Ah ! mon père a bien fait de mourir !... Il aurait profondément souffert !

J'essayai de lui faire entendre que son dépit venait d'un contraste avec ses illusions, mais que la réalité n'était pas aussi noire. Le premier contact avec une assemblée de repré-

sentants du peuple est aussi rebutant que la première nuit, dans une chambrée de soldats. J'ajoutai :

— Un jour, si vous voulez, nous y retournerons.

Et elle ne dit pas qu'elle s'y refusait.

Je reprenais ainsi, de jour en jour, de l'ascendant sur elle. Je m'en apercevais en même temps que de sa simplicité. Car elle était décidément très simple. Que de fois lui arriva-t-il de me répéter mot pour mot mes paroles, le lendemain même du jour où je les avais dites, et elle avait tout l'air de les tirer de son fond. Bref, malgré ses soupirs, un certain regard perdu et fixe, et quelques cheveux blancs, elle restait d'une incroyable et bien agréable jeunesse, et je me reprenais à penser qu'un jour nous serions peut-être mari et femme... ce qui est une grande commodité, quand, n'ayant pas le même sexe, on se sent de l'intérêt l'un pour l'autre. Le difficile était : « Quand et comment me faire comprendre? » car je ne dis pas que je l'avais conquise ; je dis que j'étais de nouveau conquis et par le plaisir même que mes idées la dominassent. Au lieu de s'enfermer dans la même songerie morne, elle allait maintenant d'un contraire à l'autre, comme tu sais bien que je fais, moi, l'homme faible, qui, dans le temps d'un éclair, monte de la tendresse à la cruauté. Valentine, si calme même aux heures d'énergie, se passionnait. Ce n'était encore que des passions d'idées ; mais nous allions pouvoir aborder un second chapitre. Ah ! Ah !

Petit-Dutaillis se renversa sur sa chaise. Il se mit à rire et il se frottait les mains. Puis il reprit :

— Toujours le même proverbe : « L'homme propose ; Dieu dispose ! » Nous étions le 1er janvier 1920. Trois semaines que Valentine était orpheline ! Je m'apprêtais à lui porter des vœux pleins de sous-entendus. Je reçois d'elle un mot affolé. « *Mon ami, on me télégraphie de Commercy. Il est arrivé un épouvantable accident à mon fils. La roue d'un gros canon lui serait passée sur la jambe. On craint de l'amputer... Mon pauvre petit !... Je pars.* »

Je relus plusieurs fois ces lignes, surtout « mon pauvre petit » qui n'était pas de son style ordinaire, quand elle parlait de son enfant. Que c'est beau cet instinct des mères, que le danger réveille, même quand il dort comme dorment les morts ! La femme de chambre qui m'apportait la lettre m'apprit que Valentine venait de sauter dans un train. Je ne pouvais donc plus la voir. Je voulais pour-

tant l'assister s'il en était besoin. Alors? Partir pour Commercy? Mais que dirait le fils? Il me trouverait étrange. Ce grand garçon, même avec une jambe écrasée, me gênait! Il me fallait un prétexte de voyage. Quand on écrit dans les journaux, il est toujours aisé d'en trouver un médiocre. En vingt-quatre heures, j'en tins un admirable.

Un personnage bouffon, qui a l'air emprunté au théâtre de Plaute, et qui depuis dix ans faisait assez parler de lui dans la démocratie, Charles Humbert, acquitté six mois auparavant par le Conseil de guerre, se représentait au Sénat, dans la Meuse, contre Poincaré. Je décidai d'aller suivre sa campagne pour renseigner le public. Je passai deux jours avec lui dans Verdun, et autour de Verdun. Le second jour, cet homme surprenant me déposait en auto à Commercy, où il venait de visiter ses derniers électeurs. J'étais où je désirais. Je m'enquis aussitôt de l'hôpital militaire, et comme j'allais y entrer, je tombai sur Valentine qui en sortait.

Je te rendrai mal, hélas, ce que cette rencontre eut pour moi de délicieux... et de terrible. Délicieux par son premier cri :

— Ah! mon ami, que vous êtes charmant et que je vous aime!

Puis dans les larmes et dans un rire :

— Il est hors d'affaire, et sa jambe est sauvée!

Elle avait pris de ses deux mains l'une des miennes, et j'étais sans voix, tant je la trouvais plaisante avec ses beaux yeux émus, qui me confiaient son bonheur, après son tourment. Je balbutiai n'importe quoi, sur elle, moi, nous. Elle m'interrompit tout de suite.

— Voulez-vous le voir?

— Certainement!

C'était bien naturel, n'est-ce pas, cette question? Mais elle me fit un mal affreux. Elle n'avait pas compris que je venais d'abord, pour elle. Elle m'oubliait, et s'oubliait, toute à son fils.

Elle se mit à marcher. Je marchai près d'elle. Nous entrâmes dans l'hôpital. Avec joie, presque emphase, elle me parlait de lui. Il avait été héroïque : on avait fait une opération sans l'endormir. Ce n'était plus un enfant, mais un homme. Et quelle âme! Il n'avait qu'un souci : sa mère. Il riait pour elle dans ses souffrances, afin qu'elle ne soupçonnât rien, et, avec un bonheur qui la laissait bouleversée,

tant il avait été profond, elle disait avoir retrouvé son mari, trait pour trait, dans ce grand jeune homme, déjà si fortement armé contre la vie.

Ce dernier aveu ne me laissa plus d'espoir. Elle était remariée... grâce à son fils, qui vivifiant le plus passionné de tous ses souvenirs, reprenait la place paternelle au foyer. Quel bonheur luisait dans ses yeux !

Nous arrivâmes à la chambre de son enfant. Elle annonça :

— François, une surprise !

Sans bouger de ses oreillers, il répliqua d'une voix froide :

— Bonjour, monsieur. Comment êtes-vous ici?

Je pris un temps, et regardant Valentine :

— Les hasards du métier. Je quitte Charles Humbert.

— Est-ce possible?

François eut un ricanement.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-il, et parlez-nous de cet oiseau rare !

— Volontiers.

Je me tournai vers lui. Il était pâle, mais il avait de magnifiques yeux fiévreux, des prunelles si ardentes que d'un brusque effort je me décidai à raconter une scène de comédie humaine, laissant de côté ma propre vie. C'est une volupté bien grande de jouer la farce dans une heure de chagrin, mais... il y faut de la volonté.

— Je viens donc, commençai-je, de voir de près ce phénomène démocratique. Bluffeur, faiseur, maître chanteur? Quel nom lui donner? Aucun ne le peint. C'est Charles Humbert ! Il a trop de force pour s'accommoder d'une épithète qui peut servir à d'autres : elle aurait l'air de l'habiller mais tout à coup crèverait. Car depuis vingt ans qu'il agit, il n'a pas fait chanter un homme ni un genre d'hommes. Il a fait chanter tout le monde : ministres, hommes d'affaires, commissions, président de la République. Et il n'y a pour lui ni lois, ni droits, ni règles, ni constitutions. Tout cela des forteresses, des châteaux forts pour diplomatie secrète. Ce qu'il fait, lui, c'est au grand jour, nom d'une pipe ! Il n'est pas de la carrière. Enfant trouvé, il s'est fabriqué seul, nom d'un chien ! et gaiement, n... de D... ! Alors, en avant ! retroussons nos manches, et l'appel au peuple ! C'est même à se demander comment le peuple peut encore trouver du temps pour autre chose que de s'occuper de Charles Humbert, car tous les jours que le bon Dieu fait, il a du linge sale

à lui montrer, et il faut, sapristi, que le peuple donne son avis, et c'est constamment, sacrebleu, le soulèvement du faubourg Saint-Antoine! Un perpétuel 14 juillet, voilà comment le gros Charles entend le gouvernement.

Je dis le gros Charles : la nature, comme toujours, lui a donné le physique de l'emploi : la chair, le sang, l'esprit et la cervelle d'un garçon boucher, qui a tâté de la politique, y a réussi et rigole. Un œil de jeune taureau auquel, pour la première fois, on montre un drapeau rouge. Menton rond, joues comme des pommes, deux bosses au front qui s'empourprent aussitôt qu'il agit ; trop de force, trop de ventre, trop de muscles, et le tout trop épais en même temps que trop joyeux. Retrouver cet homme à Verdun, au milieu des ruines, quel saisissement! J'avais roulé deux heures par un soir de lune glacé, dans un pays fantomatique, où la guerre a tué tout. J'arrive dans une gare, qui n'est que gravats ; je me hisse en un fiacre de cauchemar, lequel avec sa rosse et son cocher ont l'air d'avoir moisi trente mois au fond d'une cave, sous le bombardement. Nous traversons une ville éboulée. Voici pourtant un semblant de maison. Je descends. J'ai l'âme hagarde ; je tâtonne dans la nuit ; et, tout à coup, une porte s'ouvrant, je trouve une pièce chaude et éclairée, où un gros homme s'agite et rit. C'est lui! Il me donne une bourrade :

— Eh bien! V's avez vu le pays? Pas mal, n'est-ce pas?

Il est là, dans la salle à manger d'un hôtel, avec un secrétaire qui, sur le coin d'une nappe, prépare une réponse aux adversaires :

— Ah! les cochons!

Humbert a lancé le mot d'une voix si satisfaite que, d'un coup, tout mon voyage est oublié. Il m'offre du bouillon, du poisson et, me tapant l'épaule :

— Rien ne m'empêchera d'être sénateur dimanche!... D'abord, les autres n'ont pas de programme! C'est : « Vive la République! Vive la Concorde! Vive la Meuse! » Ça ne compte pas! Puis, ils font des saletés, et je les dévoilerai! Il me reste deux jours : j'en appelle à l'opinion! Ils ont envoyé à la presse une note infâme ; qu'au congrès des délégués sénatoriaux, la semaine dernière, la candidature de « Charles » avait été écartée! Mensonge! Calomnie! Charles est là pour un coup! Et voilà ce qu'il répond!

Il prend la feuille des mains du secrétaire :

— Ce n'est pas au point. Mais on me fignolera ça ! Moi, pas le temps ! Moi, j'agis ! Et je crois que je les épate ! Samedi, à Verdun, j'ai eu le toupet de faire une réunion publique, ce qui ne s'est jamais fait pour une candidature au Sénat ; je m'en f... ! Est-on en République? Alors, l'appel au peuple ! J'ai eu douze cents personnes. J'ai été acclamé !... J'ai crié : « Où sont les calomniateurs? Qu'ils approchent ! L'estrade est à eux ! » Personne n'est venu. On applaudissait ! On hurlait ! Mon secrétaire peut le dire... Mais, faut lire tout le discours. Entendez-vous taper là-haut? C'est lui qu'on tape !... Appelle-moi la dactylo... V's allez voir : j'ai peur de personne. D'ailleurs, j'ai tout le monde pour moi : maire, curé, gouverneur. Blague à part ! Et ils m'encouragent : « Humbert, en avant ! » Qu'ils ne craignent rien ! Humbert marchera ! Il est encore bon, ce vieux Charles, après quinze mois de cellule ! Preuve qu'il n'avait rien à se reprocher, cet homme-là !... Alors, cette dactylo?... Ah ! la voilà ! Madame, allez, lisez le discours !

Elle commence. Il se promène de long en large, puis, brusquement :

— V'comprenez les dessous? C'est pour les autres cochons, ce passage-là ! Ah ! ah ! Pan dans la gueule ! Continuez, madame !

Il s'assied. De son gousset, il sort un petit éléphant noir, un porte-bonheur. Il le tient entre deux doigts et le fait trotter sur la nappe, l'air de dire :

— Va, Charles, va, mon gros ! Marche toujours ! T'occupe pas du reste !

Au surplus, il m'établit mathématiquement ses chances, en passant en revue le département :

— Cinquante pour cent, ici ; soixante, là...

Il éclate de rire :

— C'est simple : tout ce qui est dévasté est pour moi !

Le voilà qui remarche :

— Et pour cause ! Qu'est-ce que les autres feraient là dedans? Débrouillards comme ils le sont ! Mon vieux, v's avez vu le pays au clair de lune. Mais il faut le voir au grand jour ! Je vous baladerai demain. C'est édifiant !

Cette fois, il tient un petit éléphant doré, et il lui fait suivre le rebord de la cheminée. Autre porte-veine. Il se croit avec lui dans les ruines :

— Allez ! allez ! petit ! T'es le symbole du gros Charles !

Après quoi, il s'écrie :

— V'n'avez pas encore lu mon programme? Tenez, prenez ! En v'là cinquante exemplaires. V's en donnerez !... Et maintenant, au lit ! Allez coucher ! Car, demain, départ à sept heures. Pas une seconde plus tard ! On ira partout, voir les copains, et même les autres, et vous me direz après la tournée si Charles Humbert, dimanche, ne sera pas sénateur !

Nouvelle bourrade. Je m'échappe, je dors un instant, et quand je m'éveille, la machine tape déjà, tandis que l'auto ronfle à la porte. Je descends en toute hâte.

— Eh bien, quoi? Charles Humbert poirote ! Faut filer, mon vieux ! N'avez pas trop de toute la journée pour voir comment le ministère des régions a transformé le pays !

Gros rire ; coups de coude. Il enfile une pelisse, fourre des programmes dans une poche, son discours dans l'autre. Il a deux chauffeurs.

— Un seul, je l'crevais ! A deux, ils s'en tirent !

Et il leur crie, s'enfournant dans l'auto :

— Allez chez Barnabé, l'imprimeur, m'chercher vingt professions de foi !

Ils n'ont pas compris : ils filent dans l'autre sens. Et lui parle si vite qu'il bredouille : sa langue fait sept tours, mais comme un écureuil en cage. C'est qu'il est pressé, nom de nom !

— Ah ! les sacrés pèlerins !

Il désigne ainsi ses chauffeurs. Quelqu'un, un jour, leur demandait : « Qu'est-ce que vous fichez ici? » Ils ont répondu : « Un pèlerinage ! » Rien que d'y penser, Charles Humbert s'en tape le ventre. Gros ventre, bon ventre, oui, oui, il ne maigrit pas ! Il cogne au carreau : l'auto stoppe ; lui-même saute à terre et court chez Barnabé. Je le regarde, énorme dans sa pelisse : il me rappelle le général Dourakine, dont l'histoire a réjoui mon enfance.

Le voici de retour avec un cent de professions de foi. Il m'en donne, bien entendu.

— Prenez ! Prenez ! Et regardez-moi Verdun ! Admirez ça ! V'voyez des baraques. C'est le ministre qui les a fait construire ! Pour qui? Des bureaux ! Et savez-vous ce qu'ils coûtent, les bureaux de Verdun? Cent cinquante mille balles par jour : chiffre garanti ! Tandis que, pour reconstruire, il n'y a pas un sou, pas un ! Vous devinez ce que

Charles va faire! Suppression radicale! Un coup de pied là d'dans! Mais alors, les autres fonctionnaires dans leur fromage, s'ils gueulent déjà!

L'auto roule dans Verdun, qui semble dans le même état que le jour de l'armistice. Nous sortons de la ville. La misère est pareille : en un an, on n'a même pas trouvé le temps d'enlever les fils de fer barbelés.

— Et pourtant, moi, dit Charles, je m'engage à « refaire » le département. Et quand je m'engage, je tiens! Jamais menti! J'y laisserai ma peau, mais la Meuse revivra!

Nous traversons un village. Il crie :

— V's avez vu mes affiches? Pas une de déchirée! J'ai le peuple entier pour moi. Il n'y a pas d'essence, n'est-ce pas, dans le pays. Pouvez chercher, pas un litre! Eh bien! je roule, et depuis trois semaines. Avec quoi? De l'essence! Qui m'en trouve? Le peuple! Demandez aux pèlerins!

Là-dessus, comme s'ils voulaient confirmer, les « pèlerins » arrêtent la voiture. Nous sommes à l'entrée d'une petite ville, devant un café. Le patron sort.

— Eh là! T'as vu les journaux? crie Charles Humbert. Ah! ah! Tu n'y as pas cru, hein? Faut pas te troubler... Attends... Nous entrons, et je vais te lire ma réponse.., Bonjour, messieurs! B'jour, capitaine!... Salut! des verres à tout le monde! C'est Charles qui régale. Où est le père Durand? Ah! faut qu'on me le cherche, qu'il arrive, et dare dare!

Il rit; il tape la table et paye d'avance : cinquante balles sans vouloir de monnaie. Puis il crie à la bonne :

— Oubliez pas mes deux pèlerins!

— Monsieur?

— Les chauffeurs! c'est mes pèlerins. Passez-leur deux madères à boire à ma santé!

Au capitaine aussi, qui était occupé avec un bock, on sert d'autorité un madère de la part de Charles, et l'officier regarde curieusement ce gros homme s'ébrouer, tirer des papiers, boire, embrasser Durand, refaire le compte mathématique de ses chances, et joyeusement bredouiller :

— Calomnie! Mensonge! Ah! les cochons! Ne pourront rien! Serai sénateur!

Mais Charles Humbert l'a regardé aussi, et quand il remonte dans sa voiture, coup de coude; puis il me déclare :

— Avez vu l'capitaine! Il m'gobe, c't'homme-là! J'ai

toujours eu pour moi l'armée ! Me fiche des puissants et des fonctionnaires ! M'ont fait arrêter : pas pu me faire fusiller ! Ai pas peur... L'armée et le peuple ne me lâcheront jamais !

Nous repartons. Toujours la même campagne, sauvage, détruite, dépeuplée. Je murmure :

— Eh bien, il y a à faire !

— Tu parles ! répond Charles. Mais on mettra tout en œuvre, tout le bastringue, piston et trombone à coulisses ! Et on les aura, parce que...

Il recompte :

— Là, soixante-dix pour cent des voix, ici, soixante... Ils sont dans le lac !

L'auto longe un canal :

— Si c'est pas malheureux ! Des péniches qui pourrissent dans l'eau !

Il se démène dans sa voiture, dont les ressorts craquent.

— Nom de Dieu ! je les tirerai de là ! Qu'elles ne s'en fassent pas !

Ainsi, traversant ce pays mort, il propose son excédent de vie aux choses comme aux gens. Que tout et tout le monde ait donc confiance : il travaillera, sera roublard, fera du bruit, des tas de combines, donnera de l'argent, en recevra plus, sera populaire, et à tous les cochons il jouera des tours de cochon ! Ah ! ah ! ah !

Mais nous voici à Commercy. Pssitt ! Psitt ! Un ami !

— Alors? Quoi de neuf? Poincaré dans les choux? Parbleu !

Et c'était son arrondissement, à Poincaré ! Et voilà que, dans son fief, Charles a déjà cinquante pour cent des voix ! Cinquante ! Il s'en congestionne, descend, pénètre encore dans un café.

— Dimanche, c'qu'on va rigoler ! Allons, qu'on serve à boire !... sans oublier les deux frères chocolat sur l'auto !... Les enfants, quand je serai sénateur, quelle bombe !

Il interroge celui-ci, celui-là : tout ce qu'il apprend le ravit. Pour deux canettes de bière, il laisse cent francs sous une soucoupe. Un illustré traîne sur une table. il y a le portrait de Poincaré. Il chante :

Ah! c'te gueule,
C'te gueule, c'te binette!...

Puis, tout à coup, regardant le cafetier :

— Moi, élu, le père Pombonne, vous vous embêtez pas. Vous avez ma montre à sonnerie !

Il se tourne vers moi :

— Elle lui fait envie. Je m'en fous ! J'en rachèterai une autre !

Allons ! Il va représenter la Meuse, et faire valser les bureaux ! Mais tout à coup, un petit homme, miteux, aux yeux perfides, lui rapporte ce propos tenu par un adversaire :

— Tout de même, pour représenter Verdun, Charles Humbert n'a pas l'autorité nécessaire !

— L'auto?... L'aut...? Sans blague !

Il étouffe. Le sang lui monte aux yeux, mais se dressant, et prenant à témoin son ventre :

— L'autorité? J'aurai celle que je prendrai !

Sur ces mots, lancés d'une voix forte, il sort ; on le suit, on crie : « Bravo !... » Je le quitte.

— Quoi? Vous partez? me dit-il. Avez-vous besoin de quelque chose *(il met la main à son portefeuille)*. Et avez-vous mes professions de foi?

— J'en ai un paquet.

— Ça va. Au revoir !

Avec sa pelisse épaisse, sa canne énorme, sa large casquette, tout le vent qu'il emporte, il s'engouffre dans la voiture, claque la portière, puis aussitôt la rouvre :

— Surtout, ne vous en faites pas pour Charles !...

Il rit largement. Les « pèlerins » mettent en marche. Il referme, s'assied. Son bras se lève. Sa bouche remue. Ma parole, il crie : « Vive Humbert ! »

Ayant achevé ce récit, je m'arrêtai. Je l'avais fait de verve et tout d'une traite. Dix fois le grave François avait éclaté de rire ; et sa mère avait fait comme lui. Je peux le rappeler, puisque c'est le gros Charles qui faisait les frais de la comédie. Mais il était transformé, notre blessé. Plus de défiance. Un amical abandon. Et il dit, pleurant de rire :

— C'est tout de même effarant d'être gouverné par des bestiaux pareils !

— Effarant ! reprit Valentine, qui s'essuyait les yeux, et faisait signe qu'elle avait mal aux côtes.

— Car c'est cela, reprit François, c'est du bétail, qui fonce dans les chemins creux, se roule dans les prairies, donne des cornes contre les arbres, broute, rumine, beugle et fait de larges bouses !

Il se dressa sur son lit, avec une grimace. Valentine se précipita :

— Attention à ta plaie, mon petit !

Il répondit pour moi :

— Vous m'avez guéri ! Mais je voudrais causer un peu... si je ne vous ennuie pas. Puisque j'en tiens l'occasion, dites-moi, monsieur, pourvu que ma question ne vous paraisse pas d'un raseur, dans l'état où est le régime... avec de tels polichinelles... est-ce que vous entrevoyez un remède, ou bien...

Il eut un geste qui signifiait :

— En est-ce fini de la France?

— Ma foi, lui répondis-je, s'il y a quelque chose à espérer, ce ne peut être que de votre génération, des hommes de vingt ans, à condition que vous preniez la peine de raisonner bien.

— Ah ! fit-il d'un ton passionné, le croyez-vous sérieusement?

— Oui, sérieusement? appuya Valentine.

— J'en suis sûr, appuyai-je. Car nous autres avons trop de peine à nous débarrasser de nos idées fausses : c'est un retard à chaque instant, avec trop de fatigue. Nous avons été élevés dans le scepticisme et l'horreur de la force que nous opposions à l'intelligence, laquelle était représentée par le père France, le Montaigne de notre temps. Il nous reste une inaptitude foncière à l'action. Quant aux vieillards... ils n'ont que des sophismes dans la cervelle. Vous, je répète, pouvez vous en tirer...

Valentine nous regardait avec passion.

— C'est inouï, dit-elle, vous avez exactement les idées de mon fils !

Elle disait bien « mon fils » avec un bel orgueil.

Il donna trois coups de poing dans ses oreillers, et reprit :

— Je vais vous faire un aveu, monsieur : la politique me passionne, car je la sens à la source de tout ; et j'en ferais volontiers l'occupation de ma vie, mais je voudrais alors, pour mon modeste compte, pendant quelques années, imiter... les rois, ni plus ni moins : je voudrais l'apprendre ! Il y a des écoles d'art militaire ou d'art pédagogique : il n'y en a pas d'art politique. D'où viennent les députés : de partout — au petit bonheur ! Pourquoi ne se conduiraient-ils pas n'importe comment? Bref, si j'ai vraiment le dessein

de participer un jour au gouvernement de mon pays, et si, bien entendu, ce projet plaît à ma mère...

— Moi, dit Valentine, mon pauvre petit, je n'ai plus que toi dans la vie ; ton bonheur est le mien !...

— En ce cas, trouvez-vous ridicule tous deux...

Il s'arrêta, et nous regarda (le cher garçon, que cette union était candide !) :

— Trouvez-vous ridicule, qu'à mon âge, pendant trois ou quatre ans, je ne fasse rien d'autre que m'instruire en ce métier?

— Non, certes, fit avec force Valentine, et c'est un beau projet !

— J'irai voir de près gouverner ces singes de la démocratie ; ils travaillent dans un monument public. J'acquerrai quelque expérience ; je réfléchirai sur elle, j'étudierai l'histoire, les questions sociales, enfin... j'essaierai surtout de mettre en équilibre ma sensibilité et mon intelligence, selon les théories de *l'Action Française*. Aimez-vous *l'Action Française*?

Je ne regardai plus Valentine. Et je dis :

— C'est actuellement en France le seul parti intelligent, ce qui n'est pas pour surprendre, puisque c'est le parti de l'intelligence.

— Ah ! n'est-ce pas? dit vivement François.

Et Valentine d'ajouter :

— Que tout cela est passionnant !

— Je ne connais, dit François, aucune des personnalités de l'Action Française. Je suis trop jeune ; l'occasion m'a manqué ; mais je les lis, et les aime pour leurs convictions, leur courage et ce bon sens, en réaction contre toutes les fumées démocratiques qu'entretient un mauvais foyer encrassé de basse sensiblerie !

Sur ces mots, il se mit à rire :

— Mon image est du galimatias ; mais vous me comprenez?

— Très bien ! dit Valentine.

— Je n'ai encore ni science ni expérience, mais la lecture de Maurras m'a déjà persuadé du mépris où il fallait tenir le sentiment en politique.

Ce grand garçon me plaisait par la candeur de ses propos honnêtes, et je répliquai :

— Grande vérité ! Cette ignoble consultation publique,

principe de toute démocratie, n'est pas autre chose qu'un appel sentimental aux lumières du peuple... lequel vit, comme on sait, dans les ténèbres. (Eh ! eh ! j'ai moi aussi ma petite image !) On dit aux humbles : « Ne le soyez plus, puisque vous pouvez raisonner de tout ! » et tandis qu'on s'attendrit sur soi-même, à propos d'un si beau geste, on compte bien que les humbles en question, qu'on méprise secrètement, seront remplis de gratitude exaltée pour des chefs aussi charitables. Comédie, et bien basse ! Cette enflure de l'opinion la rend pareille à une femme hydropique. En fait de raisonnement, elle ne sait que geindre ; adieu le bon sens ! Elle appelle des médecins de toutes catégories, journalistes, parlementaires ; et elle oublie l'essentiel, se recueillir pour songer à sa destinée. Ah ! oui, il en est bien question ! Voilà cent trente ans, la pauvre, qu'avec les *Droits de l'homme*, on lui apprend le contraire de l'humilité ! Y a-t-il plus immodeste que ces trois mots? Ils excusent tout d'avance.

— Bravo ! Mais bravo ! fit François. Vous êtes d'accord aussi avec l'*Action Française!*

Et Valentine recommença :

— C'est passionnant de vous entendre tous deux. A tel point que je ne souhaite plus pour François de conseiller meilleur que vous, mon ami...

Avec légèreté, elle rapprocha sa chaise de la mienne ; me fit cadeau d'un regard, où je crus voir le printemps, et mettant sa main blanche sur mon bras :

— Savez-vous que mon pauvre père voulait vous demander votre collaboration?

— Je l'ignorais.

— Nous ne vous l'avions pas dit ; il avait peur encore de gêner votre activité par ses scrupules, ses tâtonnements. Ah ! le cher homme, philosophe, et fin comme vous l'avez connu, il était fait pour un Conseil d'Anciens, pas pour une Chambre de députés, où il faut maintenant des hommes jeunes, forts, décidés.

Elle regarda son fils avec admiration.

— Eh bien, ce que vous n'avez pas fait avec le grand-père, voulez-vous le faire pour le petit-fils? Au lieu d'aider un député élu, si vous travailliez avec un... ministre futur?

Quelle gentillesse elle mit dans cet orgueil maternel ! Et elle termina, d'une voix posée :

— Je sais votre expérience. Je commence à vous avoir bien étudié.

Ah! cette phrase! Quelques mots! Et je restai bouleversé. J'étais devant ces paroles comme devant le sourire de la Joconde. Tous les espoirs permis, hélas, aussi tous les scepticismes! Vraiment, avait-elle pris garde à moi? Me faisait-elle un aveu? Parlait-elle inconsciemment? Était-ce une ruse? Je regardai ses yeux encore, sa main, son air de jeunesse joyeuse mais grave. Ce qu'elle m'offrait en somme, c'était de continuer de vivre près d'elle, de la voir constamment, peut-être de l'inspirer toujours en mettant un peu d'ordre dans les idées de son enfant. J'étais sans voix; je n'en retrouvai que pour dire :

— Vous savez bien que je suis tout à vous.

Je ne m'étais jamais déclaré plus nettement. Il m'avait fallu la présence de ce fils que je redoutais.

Dès lors, nouvelle phase, vie changée, pour elle, pour lui, pour moi. Il ne vit plus que pour la politique, elle ne vit plus que pour lui; et moi, je ne vis plus... que pour les trois. Nous commençons ensemble une étude de la démocratie, et de son triste fondement : l'opinion publique. Comme François ne me quitte plus et que Valentine ne quitte plus François, on peut dire que nous travaillons de concert : on va nous voir ensemble partout. Et cette femme encore jeune fait autant honneur à l'ami que je suis qu'à son propre enfant. Car elle est devenue coquette; malgré son deuil, elle suit la mode, elle a des théories sur le goût, telle une nouvelle mariée; elle se reprend à aimer les étoffes, les formes nouvelles, et les robes des autres, plus que les siennes, ce qui fait que constamment elle souhaite d'en changer. Je sais fort bien que c'est son instinct de mère qui la mène : on ne se découvre pas tout à coup un fils de vingt ans sans se soucier aussitôt de l'âge qu'on peut paraître. Mais qui sait si, aux yeux du monde, ce n'est pas moi l'occasion d'un tel renouvellement?

On nous voit au Sénat, quand la Haute-Cour condamne Caillaux; à la Chambre, où, pendant deux années, nous sommes des assidus, comme si nous avions pris des abonnements; on nous voit à je ne sais combien de meetings. A la piste, nous suivons l'Opinion, cette femelle, ce monstre. C'est la chasse; je guette, j'annonce; François essaye ses armes; et Valentine, qui a épousé toutes ses résolutions sur la conduite des idées et du sentiment, lit maintenant

chaque jour Daudet, Maurras et traite de « moules » les modérés et les libéraux ! Elle ne parle plus de M. Mézamy que pour dire :

— Ce n'était pas un homme d'action. L'action même lui faisait peur. François n'a rien de lui. C'est tout son père.

Elle lit aussi des livres sur la politique du cardinal de Richelieu, sur les pensées des rois de France, et dès qu'elle n'a plus François près d'elle, — en visite ou lorsqu'elle dîne en ville, — sans que, d'ailleurs ma présence la gêne le moins du monde, elle reprend ses phrases. Elle dit comme lui exactement :

— Qu'on le veuille ou non, la France, telle qu'elle est, dans son unité, a été faite par les rois !

Et aussi, baissant le ton et mettant devant ses lèvres son éventail de plumes :

— La Révolution, madame, est une cochonnerie !

Enfin, si des amies la questionnent en la pressant un peu :

— Croyez-vous vraiment à une restauration monarchique?

Elle répond :

— Laissez faire les événements. Nous en verrons d'inattendus plus tôt que vous ne le pensez. Déjà, depuis le départ de Clemenceau, tout le monde, sans exception, réclame un chef !

Il y a des femmes qui n'ont qu'un but : perdre leur vie dans le monde. D'autres se donnent aux œuvres, jusqu'à ce qu'on leur donne la croix. Enfin, on dit que certaines élèvent leurs enfants, en veillant sur leur maison. Valentine est à part. Depuis que son fils l'entraîne, elle a une âme de partisan : elle est possédée par le démon de la politique. Un vieux monsieur m'a dit un jour :

— Elle doit avoir l'impression qu'elle élève Bonaparte ! Elle attend le 18 Brumaire... et si le petit le rate, elle est capable, toute seule, de faire son coup d'État le 19 !

C'était un mot — sans vérité. Je me disais, moi, que, le 19, en cas d'échec, elle serait de nouveau bien abattue.

En attendant, quelle vigueur !

Et, puisque tu me donnes ta matinée pour entendre mon récit, laisse-moi t'emmener avec elle et son fils dans les divers observatoires démocratiques, d'où j'essayai d'inculquer à ce « second Bonaparte » le dégoût de l'Opinion, lorsqu'elle se mêle de gouverner à la place des gouver-

nants. Je vais te montrer quelques personnages en vue de la République. Mais n'oublie pas que, pendant ce temps, Valentine est constamment près de moi, et que son visage passe dans mes yeux, même quand j'évoque ces tristes figures.

Je t'ai dit que d'abord on nous vit au Sénat, où le sieur Caillaux passait en Haute-Cour. Comment ne pas dire un mot de ce procès qui, comme les turlupinades d'un Charles Humbert, symbolise la faiblesse républicaine. Ici, c'est la confusion des esprits à propos de l'idée de justice.

Un homme fort, Clemenceau, n'hésite pas, en temps de guerre, à faire arrêter un homme habile autant que dangereux : Caillaux. Ce dernier est un type connu, fréquent dans l'histoire, d'ambitieux intelligent mais cynique, capable, dès qu'il n'a plus le gouvernement, de nuire à son pays par rancune, par besoin de jouer un rôle, et de parler et de se montrer, et de s'agiter, et de conspirer. La prison est tout indiquée pour lui. Et, puisque la patrie est en danger, le mieux est de le condamner d'autorité, en cinq minutes, par un jugement bref, dont l'unique article sera : *mesure de salut public*.

— Ah ! quelle horreur ! quelle férocité ! Revenons-nous au moyen âge? s'écrient toutes les bonnes âmes démocratiques, qui, d'abord, ignorent le moyen âge, et qui, toutes, — Clemenceau compris, — croient à la Justice et au Droit ornés de majuscules.

Bon, alors que va-t-on faire? Ceci. Réunir les plus hauts représentants de ce monstre : l'Opinion publique : MM. les sénateurs, et dire à ces Excellences : « Pesez longuement, repesez et soupesez ; après quoi, vous jugerez et prononcerez selon vos consciences de démocrates. » La bonne plaisanterie, ou plutôt la bonne hypocrisie sentimentale ! Car il arrive cela : qu'il n'y a rien de net et de positif contre l'accusé dans le procès : des conversations, ragots, imprudences, insolences, un mauvais esprit, même le plus mauvais, mais aucun fait. Or, depuis la Révolution bienfaisante, ce ne sont que les faits que condamnent les tribunaux des hommes. Eh bien, malgré cette absence de faits, le sieur Caillaux est cependant condamné. Pourquoi? Rions, mes chers amis ! Parce que l'Opinion, par derrière, le condamne ! La miséricordieuse, la toujours juste, toujours droite, toute sacrée et si chère Opinion, c'est elle qui ne veut plus de cet homme ! Voilà

dix ans que ce Caillaux l'occupe, l'assomme, la gêne, la blesse. Elle est à bout, elle le déteste, elle a de lui des nausées ! Ah ! mais, halte-là ! c'est toujours alors la même férocité qu'au moyen âge? Peut-être avec, en plus, du temps perdu, ce qui est grave, quand on a la prétention de gouverner ! avec surtout le funeste exemple de l'interminable discussion, que tous les imbéciles et faux esprits vont inlassablement recommencer à travers le pays. La discussion ! Le cardinal de Richelieu, dont Valentine relit la vie, aurait fait décapiter le sieur Caillaux, sans lui permettre de discuter, et précisément parce qu'à l'image de ce monstre, l'Opinion publique, il n'est bon qu'à cela ! Quel homme ! curieux, atroce et magnifique ! Magnifique pour un Shakespeare, mais nous n'en avons pas ; curieux pour les femmes friandes de voir, en Haute-Cour, condamner un ancien ministre ; atroce pour ceux qui pensent que le vrai politique est d'abord amoureux de son pays. Or, sans le moindre doute, ce n'est pas la passion du sieur Caillaux.

Ceux qui confondent — et ils sont foule — l'activité avec l'agitation, les nerfs et les muscles, la colère et la volonté, l'ambition et le patriotisme, font du sieur Caillaux un grand homme. Plaisanterie ! Il a manqué d'être un petit tyran. Mais ce serait un grand acteur, s'il avait des moyens physiques à hauteur de sa vanité. Je l'avais déjà contemplé à loisir au procès de sa femme, en 1914 : il dominait et commandait le Palais. En 1920, il crut tenir le Sénat, mais il fut inférieur à lui-même, quoique encore plus brillant que Messieurs les sénateurs, qui ne sont pas bons dans le scandale, au lieu que lui y excelle ; c'est là qu'il peut être insolent, cynique, juger ses juges. Quel ton ! Il aboie presque, dans sa rage de rencontrer tant d'imbéciles !

Le mieux, ce furent ses entrées théâtrales. Presque de la grande figuration. Il arrivait suivi d'avocats chargés de dossiers et de policiers qui portaient des sacs de voyage : c'était une caravane ; il ne manquait que des chameaux. Sitôt dans son fauteuil, il prenait des poses, croisait les jambes, faisait danser son monocle, et, à la première question posée, il égrenait le chapelet de ses impertinences. On sentait tout de suite une convulsion intérieure, une volonté de répondre et de dominer, mais la voix métallique le rendait odieux, avant même qu'on pût apprécier le cinglant des propos. Puis le geste était sec, le crâne s'empourprait ; les

femmes, avec une moue, demandaient : « Combien de séances encore avant le jugement? » Car c'est cela qui les échauffait dans leur cruelle inconscience, où le goût du mélodrame combat une fausse pitié. Le sieur Caillaux — qu'elles en soient sûres — les méprisait autant que ses juges. Il ne regardait d'ailleurs pas vers les tribunes. Il avait bien assez de ces « sénateurs crétins », dont le président, avec son chapeau à poils, lui semblait présider un Concours agricole. Quelle assemblée pour lui ! C'était pitié ! Et quels arguments ! Il se demandait presque s'il fallait répondre, tellement c'était simplet :

— Messieurs, un enfant répondrait ! Vous me reprochez d'avoir été en relations avec des journaux défaitistes? C'était le meilleur moyen de me rendre compte s'ils l'étaient. Vous êtes surpris qu'à Rome des intrigues se soient formées autour de moi. Que forme-t-on à Rome d'autre que les intrigues? Vous me dites : « Pourquoi n'avoir pas gardé ces papiers? » Parce que je ne pensais pas venir en Haute-Cour ! Et telle conversation, ajoutez-vous, tel dîner, telle rencontre, que vous appelez une imprudence ! Mais, messieurs, je n'ai fait là, que ce que vous avez tous fait ; j'ai agi comme la plupart de mes collègues — pardon !... de mes anciens collègues.

Et, ce disant, il les regardait, monocle à l'œil, du haut de sa morgue, pour leur bien signifier qu'en affirmant « vous êtes pareils à moi », il ne ressemblait cependant à aucun d'eux, et qu'il s'était lié avec des crapules par défi, pour dire aux honnêtes gens : « Vous n'oseriez pas !... Mollusques ! »

Tant d'impudence clouait les sénateurs, pour la plupart âgés. En sorte qu'ils ne se surprenaient à lui en vouloir que quand il n'était plus temps. Alors, ils se vengaient sur ses deux avocats, l'un grotesque, Piero-Piafferi, l'autre imbécile, Marius Moutet. Ils ne permettaient pas à ces deux-là de dire un seul mot. Ces deux-là n'étaient pas de la maison ! donc, ils avaient beau commencer leurs effets de manche — surtout le premier, qui arrive tout droit des tréteaux de Tabarin : « Non ! non ! Assez ! criaient les pères conscrits. Nous ne sommes pas au Palais ! » Et malgré la Révolution, malgré les Droits de l'homme, malgré ceux encore plus sacrés de la défense, malgré l'Opinion, il lui fallait refouler, étouffer la période, dont il crevait littéralement. Deux fois en tout, il put parler ; les deux fois, il fut réjouissant. Ce

cabotin venait de dire : « Vraiment, messieurs, j'ai de l'émotion ! » Là-dessus, les sénateurs, représentants attitrés du charitable peuple éclatèrent d'un gros rire. Et Piero de répliquer :

— Mais, c'est mon droit !

— Je te crois ! lança un journaliste.

Un jour qu'il posait à je ne sais quel témoin je ne sais quelle question (le savait-il lui-même?) le témoin répondit :

— Quelle est, maître, la portée de cette demande?

Ah ! le beau redressement de Piero !

— Me faites-vous l'injure de me croire une arrière-pensée, cria-t-il, ou l'honneur de me croire une pensée complexe?

Pitres et pitreries ! Nous sortions de ces séances avec Valentine et François, dans un état d'esprit où il n'y avait place pour aucune indulgence. Nous aimions en rentrant parler poésie, religion, astronomie. Quels pygmées, ces hommes de politicaille ou d'avocasserie, quand on pense aux étoiles !

— Seulement, comme disait François, qui, ayant moins d'années, avait moins de lassitude, les étoiles, sont le soir d'une distraction remarquable ; le jour, on y peut songer, mais plus laborieusement... surtout que je ne suis pas destiné à faire de la politique si haut !

— Alors, restons en bas ! reprenait Valentine avec allégresse.

Et, dès que Caillaux fut dûment condamné par le Sénat, qui encaissait à son compte les volontés de cette touchante Opinion publique, nous prîmes le chemin de la Chambre, où cette mégère règne encore en maîtresse, par l'entremise de six cents législateurs, dont, au bas mot, quatre-vingt-dix pour cent sont inutiles ou dangereux. Nous en sommes sûrs ou, du moins, l'avons été, car la chère Valentine a depuis encore bien évolué. Enfin, nous avons eu quelque temps la force des gens convaincus, parce qu'ils avaient vu et plus de cinquante, peut-être cent fois. On nous aurait rôti la plante des pieds pour que nous affirmions le contraire, nous ne l'aurions pu, à moins... que, tout à coup, nous n'eussions pensé par les pieds.

Le Palais-Bourbon ! La première fois qu'on entre dans cette maison du coin du quai, — si l'on a fréquenté le Palais tout court, antre de la passion, de l'injustice, des bavardages et du temps perdu, — on ne se sent pas dépaysé. La première salle où l'on pénètre a le même nom chez les

législateurs que chez les hommes de robes : les Pas-Perdus. Il n'y a pas que les pas qui le sont : il y a surtout l'art de penser juste en parlant peu. Ce n'est pas, il est vrai, l'ordinaire des avocats, et nous sommes encore chez cette sorte d'hommes, affublés d'un nouveau titre, celui de députés. Il n'y en a pas de plus chansonné dans le pays, si ce n'est chevalier de la Légion d'honneur : mais dès que le peuple ne chante plus, il n'y en a pas qui l'impressionne mieux ; et c'est pourquoi tous les ratés en sont avides pour s'imposer. D'où le brouhaha, la suffisance, les gestes emphatiques, l'impression immédiate du néant. J'ai vu depuis, que, dans cette salle, il y avait des statues et des peintures : elles ne comptent pas, parce qu'elles ne parlent pas ; on ne voit et on n'entend que les hommes. Eux, de quoi parlent-ils? De rien qui vaille. Petites luttes, combinaisons, histoires de clans, de partis, haines débiles, pauvres ambitions. Il paraît qu'on les a mis là pour faire des lois. Un seul a-t-il la tête de Moïse? Combien sont-ils hantés du sort de la patrie?

On rêve à cette misère ; soudain, grand saisissement : un bref et proche roulement de tambour secoue tout le monde et dresse chacun ! Que se passe-t-il? La salle est envahie par des soldats. Pas prévenue, l'imagination ne fait qu'un tour : c'est un coup d'Etat ! On est refoulé par les hommes d'armes ; ils font la haie. Qui va paraître? Le général qui s'est emparé du pouvoir?... François, la première fois, me regarda, stupéfait. Mais un commandement sec retentit : « Portez armes ! » Les tambours se remirent à battre ; et lorsque ces peaux d'ânes retentissent dans une salle fermée, c'est l'assourdissement, la domination, il n'y a qu'à se raidir au garde à vous. Ce que nous fîmes. Alors, on vit paraître un homme mince, les yeux baissés, le pied pas bien sûr, tout de noir vêtu, dans un habit déchiqueté : c'était le président de la Chambre qui se rendait à la salle des séances.

Entrons avec lui. Courons le revoir. Escaliers et couloirs du cirque ; voici la piste et les gradins. On n'entend plus le tambour, mais comme au dehors, il y a une haie... formée par des huissiers : la parodie de l'autre. Le Président paraît. Il sort du tumulte guerrier ; brusquement c'est le silence. La voix d'un vieux serviteur à chaîne d'argent l'annonce, comme à table on fait pour les vins, et remis de son émotion, heureux d'avoir échappé aux hommes armés, il monte lentement jusqu'à son fauteuil, qui est incroyable-

ment perché. Il regarde la salle : elle est vide. Non. Deux ou trois parlementaires, toujours les mêmes, qui tiennent à être là avant lui, se lèvent et le saluent. Ce sont les députés-soldats : un amiral, deux généraux, mais en civils. Ils servent de transition entre les soldats, qui savent se tenir raides comme leurs baïonnettes, et les avocats du peuple qui ignorent toute tenue. Ils ont essayé, ces élus d'après-guerre, d'apporter dans ce milieu de camaraderie mal polie, une discipline courtoise. Ils ne seront pas suivis : les vrais parlementaires hausseront les épaules, et ceux qui entrèrent au Parlement pour le mépriser, taxeront cet effort d'enfantillage. Au bout de deux ans, sur ces trois militaires, le général de Maud'huy sera mort, le général de Castelnau sera las, il n'y aura plus que l'amiral Guépratte qui tiendra bon ; mais c'est lui dont on raconte qu'un jour il refit un kilomètre en mer pour repasser devant un matelot, à qui il avait oublié de rendre son salut.

C'est à trois heures sonnant que le Président fait son entrée, qu'il s'assied, et commence sa présidence, sans rien avoir à présider. M. Pierre, vieillard immuable dans une redingote noire, l'a suivi, et est monté à la même hauteur, s'installer derrière lui, à un petit bureau, où on lui apporte un verre de lait, coupé d'eau de Vichy. La plate-forme sur laquelle ces messieurs exercent leur profession rappelle la passerelle d'un navire, où le commandant, devenu maboule, aurait fait hisser des meubles, une cloche, de quoi boire, et un coupe-papier. De là-haut, on distingue tout : on voit quand le navire se perd et donne sur un rocher, et comme le commandant est maboule, il se couvre alors d'un chapeau haut de forme, et dégringole précipitamment, sans doute à fond de cale.

Trois heures cinq. Les portes de l'hémicycle battent — mollement, car elles sont feutrées. Tout est prévu dans cet édifice contre la violence des humains. C'est l'entrée des premiers députés. Les huissiers les guettent avec le courrier. Ils arrivent un à un. Trois heures dix : voici que les faiseurs de lois s'en viennent par groupes, par paquets, par flots. Trois heures un quart : la moitié des gradins sont garnis. Coup de cloche, et on entend la voix du président qui commence à susurrer sur des papiers que M. Pierre lui glisse.

En vérité, si on veut synthétiser les entrées en séance de

ces messieurs du Palais-Bourbon, il faut, comme je le faisais pour mon élève, les grouper en trois.

Il y a d'abord ceux qui proprement « font leur entrée », comme s'ils avaient peur que mêlés aux autres, on ne les remarquât point : un nommé Vidal, député de l'Allier, modèle pour humoriste, qui évoque à la fois la société de gymnastique où il fut lauréat, et le magasin de nouveautés, où il vient d'être mannequin. Il descend de sa devanture : tout chez lui est à considérer : les petits pieds à chaussures multicolores, le complet repassé au fer, et la tête de lion qui frise, car ceux qui le savent disent qu'à la guerre il s'est battu comme un lion, mais la paix venue, il a frisé.

A peu de distance, Vaillant-Couturier, jeune communiste, toujours habité par les vents intérieurs de son cabotinage. Il rejette d'une main romantique « ses cheveux abondants qui tombaient sur son front ». Que les femmes des tribunes le contemplent et le chérissent. Elles aiment les généraux? Il crache dessus ! Mais pour ce faire, il a la bouche patriotique du jeune garçon que Rude a sculpté sur l'Arc de Triomphe, dans le groupe « la Marseillaise ».

Un noir enfin : c'est le nommé Diagne. Afrique ; Niger ; maisons en fiente de vache. Diagne rit ; il y a de quoi ! C'est lui qui a doté ses condisciples du suffrage universel. Li li, bons nègres, tous voter, tous sauvés !

Seconde entrée : ceux qui forts de leur personnalité entrent n'importe comment, avec n'importe qui. Briand, blasé, lassé, laissant pendre, sous un bras sans force, une serviette vide. Barthou, trop myope pour voir si on le voit, trop fin pour se faire voir : il aime mieux qu'on le cherche ; il se glisse à sa place. Loucheur, dont l'air modeste n'est que du mépris : parmi tant de médiocres, à quoi bon se signaler? Quand il entre, c'est au milieu de dix autres. Mandel, dont le nez, le rachitisme et la conscience sont trop connus, pour désirer être reconnus. Ce n'est jamais lui qui entre : c'est un tel ou un tel, mais il suivait derrière, et tout à coup, il est entré. Paul Boncour avec sa tête de doctoresse pour maladies des femmes ; André Lefèvre qui descend de Cassandre, et que toutes les autruches prétendent neurasthénique, afin d'avoir une raison de ne jamais croire à ce qu'il prédit.

Enfin, troisième entrée : quand la séance est ouverte, que les gradins sont garnis, quand sont assis ceux qui se montrent et ceux qu'on se montre, alors, un à un, arrivent... les

hurluberlus ! Painlevé, le malheureux ! il revient de Chine... par la lune, et arrive à la Chambre, effaré tel un homme qui vient de pénétrer dans une salle de bains où se baignait une jolie femme. Tout de même en s'asseyant, il se ressaisit, et il murmure : « C'est moi... moi qui ai nommé Foch... Foch et Pétain ! » Buisson, l'homme de l'école laïque, pas buissonnière, qui n'a qu'une pensée, ne connaît qu'un refrain : la République laïque, ses lois laïques et leurs conséquences laïques, qui sont les écoles laïques avec les petits enfants laïques, et quand il commence : « Ah ! la la... » ce n'est nullement qu'il a des maux d'entrailles, c'est qu'il se met à faire trotter son cher dada politique, et par ces mots : « Ah ! la laïcité... » Painlevé arrive en retard, parce que nulle part, jamais, il n'est à la page ; Buisson, parce qu'à sa concierge, l'agent du coin, à l'huissier de la Chambre, il vient de faire part de sa dernière marotte laïque. Attention ! Il y a plus en retard qu'eux tous : Marc Sangnier, qui cherche sa voie et ne la trouve pas. Depuis vingt ans, il veut être un grand homme : est-ce pour aujourd'hui? Il arrive pas peigné, mal cravaté, le veston de travers et tout fripé ; il écarquille les yeux ; il sort du lit ; et à ses joues gonflées, on comprend que sans avoir le temps de se laver, il a pris en hâte deux gorgées de dentifrice, vient de courir et se demande où les cracher. Comme il est démocrate chrétien, il n'ose pas sur les pieds de ses amis ; mais... au fait, où sont ses amis? partout, puisqu'il aime ses ennemis ! Là-dessus, à peine assis, il se lève et sort. Dans la porte, il tombe le nez sur un autre nez, et c'est un grand nez : celui de Piero-Piafferi, avocat de Caillaux et de Landru, député de la Corse. Piero piaffe, renverse la tête, serre des mains, frise sa moustache et vient se poser contre Briand. Une fois que Piero est entré, il n'y a plus personne, jamais qui puisse venir. Il arrive même que beaucoup déjà sont repartis...

Donc, les députés sont en séance. Contemplons cet ensemble.

Une impression d'uniformité et la pensée qu'ils sont quatre fois trop, voilà le premier effet de six cents hommes assemblés. Je me suis même dit souvent, devant cette masse :

— Comment m'y prendrais-je, si j'étais peintre?

Et je pensais d'abord : « C'est un triste sujet. »

Du tout. Guardi a peint des réunions de fonctionnaires, présidées par le Doge de Venise, où tous les personnages,

dans des costumes pareils, restent d'une variété que seule pouvait découvrir son imagination. C'est que pour distinguer le corps, il faut étudier l'âme. Peu importe qu'un plafond lumineux baigne cette mêlée d'élus d'une égale et vulgaire clarté : ce n'est pas celle-là la vraie lumière ; les visages qui ne reçoivent qu'elle demeurent obscurs ; les autres seuls se font remarquer, ceux que le feu de l'esprit illumine. Toujours les mêmes, quels que soient les débats ; et ils sont les scintillements d'une nuit, qui sans eux serait épaisse. Dénombrons-les et plaçons-les.

Derrière le président, M. Pierre, ses papiers et sa tasse. On l'appelle le « Vieux Sycophante ». Il a devant lui le règlement, immuable comme sa redingote, et comme les roulements du tambour. C'est généralement lui qui indique au commandant quand le navire va sombrer. Il boit du lait pour adoucir sa voix, s'approche et murmure des choses définitives, concernant l'orateur, le gouvernement, les différentes parties de l'Assemblée.

L'orateur est à la tribune, au pied du président. Le président est sur la passerelle, l'orateur sur le pont des premières. Ils ont de la peine à se voir, mais ils s'entendent, ce qui leur suffit.

Face à l'orateur et au président, le banc des ministres, ceux qui en principe ont la tâche de mener le pays. Dans leur dos, le centre de l'assemblée ; à leur gauche, la droite, à leur droite, la gauche ; ils n'auraient qu'à se retourner pour être dans le bon sens ; mais ils aiment mieux toujours gouverner à l'envers.

Je dis toujours, car ils sont tous pareils. Millerand, Leygues, Briand, Poincaré, voilà les hommes qu'on vient de voir à cette place. Avec un accent et dans une forme, qui variaient selon leur voix, leur sang, leurs nerfs, la quantité de leur bile, ils ont tous fait les mêmes déclarations. C'est que l'imprévu de chaque bataille parlementaire est strictement réglé : il faut être nouveau-venu ou innocent pour n'en pas connaître la fin dès le début. Un, cinq, dix députés interpellent. Pendant ces exercices, le président du Conseil perd son temps. Au lieu d'être dans son ministère à travailler, il écoute des objections qu'il s'est faites et dont il a refusé de tenir compte. L'orateur est le plus souvent médiocre ; le plaisir ne compense pas l'inutilité ; le chef du gouvernement devient nerveux et excédé. Dans cet état

d'esprit, s'il est intelligent, il a soudain quelque chose à dire ; mais ce sont des vérités impossibles ou des mots trop gros. S'il n'est pas intelligent, avant d'avoir pris part à la lutte, il se trouve épuisé par elle. Dans les deux cas, il ne lui reste qu'à servir des clichés.

Millerand les servait avec force. Il montait ses dossiers à la tribune, comme un bœuf tire sa charrue à flanc de coteau. Il entrait dans son sillon. Peu importaient les pierres, racines, tous les obstacles, et que ce travail fût sans originalité : il allait jusqu'au bout. Il se tenait immobile devant l'assemblée, impénétrable, car rien ne le pénétrait. Son regard noir est d'un entêté, et de sa grosse tête sortaient des paroles comme celles-ci :

— Messieurs, nous sommes, avec la grève des cheminots, devant une tentative nettement révolutionnaire. Des faits graves ont pu être évités, parce que la France a le respect des lois, et qu'elle ne permettrait pas que fût troublé l'ordre créé par la victoire. Pour nous, nous nous présentons devant le pays, la tête haute, forts de notre passé et de notre conscience républicaine. Nous avons eu confiance dans la sagesse populaire. Les événements nous ont donné raison. Le pays a répondu à l'attente de ses représentants. Pourtant, la situation est encore grosse d'imprévus. Il faut que l'opinion soit patiente. L'important est de marcher droit, beaucoup plus que de marcher vite. Nous prendrons, je le dis très haut à cette tribune, telles mesures qu'il conviendra avec toute la fermeté nécessaire. Que si des violences étaient commises, aussitôt la Justice opérerait. Messieurs, à vous de décider si, oui ou non, cette politique vous convient. J'ai pris mes responsabilités. Prenez les vôtres.

Pas une phrase qui n'ait été martelée de la manière à la fois la plus nette et la plus insensible. Conviction? Indifférence? Les deux, car il est convaincu de sa force, et indifférent à l'opposition. Il ne semblait pas plus nerveux ni échauffé après qu'avant. Libre aux interpellateurs de recommencer. Il avait prononcé les mots essentiels : le gouvernement et le pays devaient être sauvés. Et Millerand estimait qu'il pouvait aller en famille, dîner et dormir.

René Benjamin.

(A suivre.)

Les deux Théologies

On veut bien faire à l'auteur de *l'Économie nouvelle* l'honneur de le tenir pour un économiste, dont les théories méritent quelque considération. Il n'hésite pas à dire qu'il y a là une erreur de classification : s'il lui fallait se classer lui-même, il se rangerait parmi les écrivains philosophes et surtout parmi ceux qui tiennent les études religieuses pour les seules qui donnent quelque solidité aux connaissances acquises par l'homme. Le lecteur sera peut-être étonné si on lui dit que des travaux comme *l'Economie nouvelle* et les études sur la monnaie ne sont rien d'autre, en somme, que des analyses conduites sous la direction d'une haute pensée religieuse. Rien cependant n'est plus vrai. Mais cela demande quelques explications.

Premièrement, je crois utile de déclarer que je considère qu'il n'y a d'autre question, dans ce monde, que la question religieuse. Pour mieux dire, tous les problèmes sociaux, économiques, politiques sont des problèmes de second ordre, dont la solution est subordonnée à celle du problème qui domine les autres, le problème religieux.

On peut, pour la commodité des conversations entre personnes des différentes confessions, affecter de tenir ces problèmes pour indépendants du problème central ; on peut également, pour des raisons de convenances, agir, dans un

certain nombre de circonstances, comme si l'on se tenait en dehors de la vie religieuse. Ce sont là des attitudes qui sont admises dans le courant de la vie et qui facilitent la collaboration nécessaire d'hommes qui doivent vivre et travailler ensemble, malgré leurs conceptions religieuses différentes ou opposées. Ce sont là des pratiques qui sont admises dans la vie de société, où d'ailleurs elles ne trompent personne, pas plus que ne trompent les salutations cordiales et les bons vœux que s'adressent des adversaires obligés de s'asseoir à la table d'un ami commun. Mais dès que l'on entre dans la cité des idées éternelles, où le vrai seul est aimable, ces supercheries cessent d'être innocentes ; elles sont inadmissibles.

Toutes les querelles du monde moderne se réduisent à une seule, qui est religieuse, ce qui est vrai même pour les querelleurs qui se disent agnostiques, athées ou mécréants. Notre monde scientifique, mécanique, sportif est violemment agité par des disputes théologiques, qui engendrent des événements formidables, comme les guerres et les révolutions dont la série s'est ouverte le 2 août 1914.

Si vous avez assez de vigueur intellectuelle pour remonter des effets aux causes, mais aux vraies causes, vous cesserez d'expliquer les phénomènes politiques, économiques et sociaux, nationaux et internationaux par des causes fiscales, financières et économiques, et vous arriverez à cette conclusion que, dans toutes les convulsions guerrières et révolutionnaires que nous subissons depuis cinquante ans, et même depuis plus de cent ans, on retrouve une même lutte entre deux conceptions du monde, deux conceptions de la cause suprême, deux conceptions de Dieu, qui sont inconciliables et dont l'une doit disparaître devant l'autre.

L'erreur énorme de beaucoup de publicistes entre 1900 et 1924 a été de croire que le monde n'est désormais mû que par des causes économiques. Il n'y a que des théologiens en présence, même lorsque les hommes qui prennent part aux disputes, aux luttes, aux révolutions, aux guerres actuelles, n'emploient, dans leurs écrits, leurs discours, leurs harangues, leurs chants de guerre, que des mots employés au vocabulaire économique. Mais les hommes sont dupes des apparences qu'ils créent eux-mêmes. Ces pages sont écrites pour essayer d'éclairer nos contemporains sur le caractère des luttes auxquelles ils prennent part.

Nous posons que toute l'agitation du monde moderne vient de l'opposition de deux théologies. Nous disons théologie au sens de « théologie naturelle » (théodicée), mais nous aimons mieux employer ce mot que celui de métaphysique ou de philosophie première, parce qu'il accuse mieux le véritable objet du débat, et suggère mieux les relations vivantes de la pensée métaphysique avec la théologie proprement dite (théologie surnaturelle) et la foi religieuse. C'est donc en ce sens que nous posons que toute l'agitation du monde moderne vient de l'opposition de deux théologies. L'une est la théologie de *l'Être;* l'autre est la théologie du *Devenir.*

L'une dit : *Dieu est.*
L'autre dit : *Dieu devient.*

Lorsque l'on a bien vu que le problème se pose en ces termes, on est en mesure de comprendre comment et pourquoi ou pourquoi et comment s'est produite la révolution russe, et pourquoi l'Europe d'après la grande guerre a tant de peine à établir la paix. La théologie du Devenir, qui est incapable de donner la paix aux hommes, pour des raisons qui seront dites plus loin, possède un pouvoir considérable en Europe ; elle rend inefficaces les efforts de la théologie de l'Être, qui a longtemps régné en Europe, qui dirige de nombreux esprits, mais qui a perdu le contrôle de plusieurs chancelleries. Ni l'une ni l'autre ne sont assez puissantes pour rendre la paix au monde européen, la première par impuissance congénitale, la seconde à cause de la perte des positions d'État qu'elle occupait. Il n'y aura de paix sérieuse en Europe que lorsque ce duel entre les deux théologies sera terminé par le triomphe de la théologie de l'Être. Si la victoire appartient à la théologie du Devenir, nous assisterons à l'écroulement lent ou rapide de la civilisation gréco-romaine et chrétienne, l'Europe connaîtra pendant des dizaines d'années, peut-être pendant deux ou trois siècles, les plus affreux déchirements ; elle sera pillée, incendiée, dépeuplée par l'Asie déchaînée, car la théologie du Devenir, qui croit travailler à la paix universelle, ouvre les portes de la chrétienté à Alaric, à Attila, à Gengis Khan.

I

La théologie de l'Être : Dieu est.

Il ne m'appartient pas d'exposer ici la théologie de l'Être, ce qui serait une entreprise prodigieusement ridicule pour un paroissien de Saint-Étienne du Mont, qui ne peut que se sentir écrasé par le formidable monument construit par l'Église catholique à la gloire de *Celui qui est*, et qui, à la fin de chaque messe, est rappelé à la connaissance du Principe éternellement subsistant des choses par la lecture de l'Évangile selon saint Jean. Au surplus il est inutile de faire cet exposé devant les hommes qui appartiennent à l'Église catholique, ou qui ont bu le lait de l'Église, ou qui vivent dans une des portions du monde formé par elle.

Il suffira de rappeler que, pour tout homme qui croit et pense que *Dieu est*, et croit que, au commencement était le Verbe, le souverain bien est à l'origine des choses ; son essence est transcendante et extérieure à l'homme, qui peut le connaître par sa raison comme cause première et à qui il s'est révélé dans les mystères de sa vie propre ; l'homme a reçu sa loi morale à son entrée dans le monde, sa tâche est d'y rester fidèle, de la conserver dans les siècles des siècles. D'autre part, l'homme, à travers les siècles, demeure la faible créature qu'il est depuis sa création, soumis aux conséquences du péché originel ; les conditions morales dans lesquelles il se meut sont essentiellement les mêmes : la tentation, c'est-à-dire tout ce qui l'éloigne de son salut spirituel (et en même temps de son salut temporel), l'entoure de toutes parts, et il demeure faible devant elle ; sa tâche terrestre consiste à ne pas aggraver les difficultés de sa condition, et à faire que, par ses mœurs, son travail, ses œuvres, ses institutions, la tentation soit aussi éloignée de l'homme que le permettent les moyens humains soutenus par l'aide divine. Enfin, son objet général, dans la vie terrestre, est d'étendre le territoire où est loué le nom de Dieu, où règne la paix divine, de répandre parmi les peuples la connaissance de Dieu et de la loi morale qu'Il a donnée à l'homme, et d'enseigner la science des moyens matériels par lesquels l'homme, agissant sur une nature hostile, vit dans des conditions qui le rapprochent de Dieu.

Cette théologie de l'Être ne vaut pas seulement pour les

hommes qui croient que *Dieu est*, et que tout a été fait par son Verbe. Elle vaut pour beaucoup d'hommes qui vivent hors de l'Église, mais dont l'esprit a été formé selon les disciplines propres à la théologie de l'Être. Pour ceux-ci, la nature est soumise à un ensemble de lois invariables : l'homme a reçu sa loi en même temps que son existence ; il demeure une très faible créature devant les forces qui l'entourent, soumis à la loi individuelle du moindre effort, alors que la loi de son salut dans le monde est celle du plus grand effort. Sa tâche consiste donc à accroître sans cesse, par ses mœurs, son travail, ses œuvres, ses institutions, la force des protections qu'il se donne contre une nature dont tant de forces tendent à le faire périr. Son objet général est d'étendre le domaine de la civilisation, c'est-à-dire de multiplier dans le monde les lieux où la loi de l'intérêt social (qui assure le salut individuel de l'homme) domine les individus et contraint les passions individuelles (qui tendent à la destruction des protections sociales) à servir à l'acquisition des moyens matériels par lesquels l'homme, agissant sur une nature hostile, vit dans des conditions qui l'éloignent de la bête.

Pour les uns et pour les autres, croyants et incroyants, ces conceptions engendrent une même conception politique et sociale : une société humaine, clan, tribu, nation, aura pour centre, pour pierre angulaire, l'État, et l'autorité du chef, représentant de l'intérêt social et chargé de veiller au bien commun, autorité qui émane de Dieu pour les premiers, de la nature des choses pour les seconds, et qui a pour objet de réduire les tentations dans le champ où se meut la liberté de l'homme ou d'incliner les libertés individuelles au service de la civilisation.

Pour les uns et pour les autres, ces conceptions commandent une connaissance des choses visibles : dominées par l'unité, la permanence, la constance, elles conduisent l'intelligence à découvrir, sous les formes changeantes du monde, la constance, la permanence, l'unité. Elles amènent la raison à analyser tous les phénomènes en fonction de cette unité, de cette permanence, de cette constance. Elles permettent à l'imagination de percevoir l'identité des phénomènes qui se produisent et se reproduisent à travers les siècles, dans la nature et dans les sociétés humaines. La théologie de l'Être est mère de la science.

Et la grande connaissance qu'elle donne à l'homme, et qui le sauve, aussi bien matériellement que spirituellement, c'est que, vêtu de peaux de bêtes ou de soie brodée, chaussé d'écorce ou de cuir fin, monté sur une ânesse ou porté par la machine à vapeur, éclairé par l'obscure clarté qui tombe des étoiles ou par les feux de l'électricité, analphabet ou savant en toute science, il est toujours une très faible créature devant Dieu ou devant les forces qui agissent dans l'univers

II

La théologie du Devenir.

A l'opposé est la théologie du Devenir. Pour elle, Dieu n'est pas, *Il devient.*

A l'origine est l'Action, et non le Verbe.

Et c'est l'Action qui éveille Dieu qui est en sommeil, informe, inconscient au cœur des choses. Le monde est la gangue dans laquelle Dieu est enfermé et d'où il sort par des créations successives, qui vont, par étapes, vers l'ultime perfection, c'est-à-dire vers la révélation totale du divin. Dieu se fait au cours des millénaires à travers mille ébauches, de la nébuleuse à l'homme qui est sa dernière manifestation et qui n'est lui-même, dans son état actuel, qu'une promesse, une immense espérance

L'homme est proprement la manifestation du divin. Mais l'homme du vingtième siècle n'est encore qu'une étape du divin. Le divin qui est en lui, qui se manifestera un jour totalement, est encore arrêté par les survivances d'un passé qui le fait agir selon l'âme de la Bête, dans le ventre de laquelle il a séjourné. De la Bête est sorti l'homme, de l'homme sortira Dieu. L'opération s'est faite par une série de libérations successives, contre la volonté de la bête, qui a légué à l'homme ses instincts de cruauté, de violence, de ruse, pour lui donner à lui-même le goût de retarder la manifestation du Dieu qu'il porte et qui sera l'universelle bonté, l'universel amour

L'homme est donc, moralement et matériellement, indéfiniment perfectible. Il a été la brute sanguinaire, il deviendra l'ange de la douceur. Sa vie sociale, au cours des âges, a été conforme à l'état moral qui caractérisait chaque étape :

elle était soumise au règne des violents, qui eux-mêmes travaillaient à l'accouchement du divin, en se massacrant les uns les autres. La conscience humaine, qui est la pensée de Dieu, sortant peu à peu de sa gangue, rend le règne des violents de plus en plus difficile. Les violents (c'est-à-dire les Rois et les Guerriers) tentent d'étouffer la conscience, mais la conscience suscite, à son service propre, des hommes capables de terrasser les survivants de la brutalité ancestrale, et d'organiser la libération définitive du Dieu caché dans l'homme

Le suprême bien est donc non à l'origine, mais à la fin des temps. La conscience le pressent. Elle en hâte la venue en multipliant le nombre des hommes conscients qui, au nom de l'amour et de la bonté, refoulent ou suppriment les survivants des âges antérieurs. Lorsque la conscience, par ses représentants, aura gagné toute la planète, l'homme (ou l'humanité) sera devenu Dieu et il est bien évident qu'aucune sorte de gouvernement ne sera nécessaire pour des individus qui seront tous des portions de Dieu. Il n'est pas interdit d'imaginer que, à ce moment-là, les hommes étendront la loi de la Parfaite Pureté aux planètes voisines, car rien, alors, ne limitera la puissance de l'homme, « maître », ainsi que le dit un des prophètes de cette religion, « maître du ciel et de la terre ».

Je supplie le lecteur de ne pas penser que l'on vient de tracer une caricature bouffonne d'une doctrine que tout le monde a reconnue et qui est celle de l'évolution. Le tableau présenté ici est rigoureusement exact. *Dieu devient* et *l'homme devient Dieu*, si ces formules précises ne sont pas dans la tête de tous les tenants de l'évolution, l'idée qu'elles contiennent se trouve chez tous. C'est le *Devenir*, qui a ses adeptes « religieux » ou « areligieux », tout comme l'Être.

Pour ses mystiques, le Devenir comporte, avec la perfectibilité de l'homme, la manifestation du divin. Pour ses positivistes, le Devenir est limité au dogme de la perfectibilité de l'homme, et le terme humain de l'évolution est, comme pour les croyants, l'universel amour établi sur la terre, par la liberté individuelle, totale, rendue possible par le progrès de la nature humaine, devenue semblable à ce qu'est la nature divine dans la théologie de l'Être.

Pour les uns et pour les autres, la conception du Devenir engendre une même conception politique et sociale :

l'État est une survivance des âges de violence ; il ne demeure nécessaire que parce qu'il reste encore, dans les sociétés, des survivants de ces âges ; mais l'objectif est d'en diminuer sans cesse la force, ou au moins l'appareil de force, afin de le réduire au rôle d'une simple administration. L'État, manœuvré par les Doux et par les Bons, est fait aujourd'hui pour donner la liberté aux hommes en abandonnant chaque jour l'autorité qu'il a héritée des Violents, car la liberté est la condition nécessaire de la manifestation divine. Le Devenir ne devient que s'il est libre. L'État conduira les hommes à la liberté absolue tout en exterminant les individus qui n'ont pas foi dans cette liberté absolue, après quoi il s'évanouira.

Pour les uns et pour les autres, la conception du Devenir commande une connaissance de la nature et des sociétés humaines : dominée par la diversité, le changement perpétuel, elle interdit à l'intelligence la perception de la vérité. La vérité *n'est pas; elle devient.* Il n'y a pas de vérité ; il n'y a que des vérités successives et contradictoires. Les lois du monde sont en perpétuel devenir.

Les phénomènes ne se reproduisent pas à travers les siècles. Une nouvelle loi régit le monde à chaque génération. Le monde va changer de base, ainsi prononce le refrain de l'Internationale. Rien n'est mieux fait pour rendre toute science impossible ; il est d'ailleurs remarquable que, si les tenants du Devenir ont encore quelque valeur scientifique dans l'ordre des sciences physiques, ils sont devenus d'une impuissance totale dans les sciences qui intéressent l'homme.

III

La lutte des deux théologies.

Dieu est, Dieu devient. Deux théologies s'affrontent. Elles sont inconciliables. C'est leur lutte qui emplit le monde depuis un siècle et demi. Un certain nombre d'écrivains contemporains croient que l'humanité, au moins l'occidentale, est sortie de l'ère des guerres de religion. Quelle énorme erreur ! Nous sommes plongés dans les guerres de religion depuis l'an 1789.

Qu'est-ce que la Révolution française? Une première explosion de la Religion du Progrès. Que sont les guerres de

la Révolution et de l'Empire? Des guerres qui, à l'origine, sont faites aux tyrans pour la libération des peuples. Rien n'est plus conforme au dogme fondamental de la religion. De 1793 à 1815, une immense guerre de religion a embrasé l'Europe.

Que sont les révolutions et les guerres des nationalités du dix-neuvième siècle? Des révolutions et des guerres religieuses : elles sont dirigées presque toutes par la même pensée : libérer les peuples de leurs tyrans, les arracher à la théologie de l'Être.

Qu'est-ce donc que la Grande Guerre? Une grande guerre de peuples, mais une guerre qui est utilisée par les gouvernements qui appartiennent à la religion du Progrès, non pour donner aux peuples qui ont combattu leurs lauriers ou leur châtiment, mais pour abattre les Gouvernements, les États qui représentent la théologie de l'Être. L'Autriche, puissance catholique, est abattue. L'Empire allemand, terre sacrée du Devenir, est sauvé.

Qu'est-ce que l'agitation socialiste internationale? Un mouvement économique en faveur des classes ouvrières? En aucune manière. C'est une mobilisation des forces ouvrières au service de la religion du Progrès. Qu'est-ce que la révolution communiste russe? Une dictature ouvrière, une réussite de la guerre des classes? Il n'y a là rien d'autre qu'une nouvelle manifestation du Devenir. La bourgeoisie est aujourd'hui, aux yeux des fervents du Devenir, la barrière au Progrès comme l'était la noblesse au dix-huitième siècle ; elle est une survivance des âges de violence ; elle a aidé l'homme dans la conquête de la liberté politique, mais elle le maintient dans l'esclavage économique : elle l'arrête donc sur la route du divin, et c'est pourquoi on entreprend de lui arracher ses possessions.

Entre 1789 et 1920, plus de vingt millions d'hommes ont été victimes du *Devenir* qui, dans l'avenir, fera figure de Moloch. Les fidèles du Devenir, vivant au milieu de ces tueries gigantesques, continuent d'ailleurs de croire, avec une ingénuité féroce, que ces massacres sont le prélude de la paix universelle et de la fraternisation générale des peuples. Leur croyance est fondée sur le fait que, après la Grande Guerre, plusieurs des États les plus importants de l'Europe leur ont été livrés. Ils sont convaincus que, s'ils possédaient toutes les chancelleries européennes, l'ère des

guerres serait définitivement close, la théologie de l'Être serait expulsée de l'Europe, et avec elle disparaîtraient les princes, les castes, les classes dont la domination est fondée sur la force, sur la violence et qui entravent le progrès.

La raison et l'expérience indiquent que ce serait au contraire le commencement d'une catastrophe formidable pour toute l'Europe. Une généralisation du communisme russe en Europe aurait en effet pour conséquence un développement énorme des phénomènes qui ont été observés en Russie après la révolution bolcheviste : toute l'industrie européenne serait arrêtée comme elle l'a été en Russie, ce qui signifie que les populations ouvrières d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, de France, de Suisse seraient réduites au chômage. L'arrêt des transports se produisant en même temps, tout le système d'échanges intra-européen et international, qui assure la subsistance des pays industriels, serait brisé. Les populations ouvrières de ces pays seraient acculées à la famine ou à l'exode en masses. Il s'ensuivrait de véritables migrations de peuples armés, se ruant sur les régions agricoles, pratiquant en grand ces expéditions alimentaires que l'armée rouge a organisées contre les paysans russes.

La Russie, pays agricole, a pu supporter l'arrêt de son industrie sans périr : ses chômeurs, masse infime au milieu de la paysannerie russe, se sont engagés dans l'armée rouge ou ont été réabsorbés par les villages où ils ont recréé l'artisanat rural. L'Europe occidentale, et l'Angleterre en particulier, ne pourraient supporter sans une secousse mortelle l'arrêt de leur industrie. Alors, ou bien se produirait une dislocation générale des États occidentaux, submergés par la révolte inévitable des ouvriers affamés, ou bien ces États mobiliseraient leurs chômeurs contre les États agricoles, que des chancelleries communistes ne manqueraient pas d'accuser de trahison à l'égard de la révolution universelle.

Si l'on se rend compte que la famine en Europe occidentale sévirait avec une extrême rapidité, on voit que ces événements se produiraient dans la plus épouvantable confusion. En quelques semaines, les ressorts de la puissance européenne seraient brisés ; l'esprit qui, à Paris, à Londres, à Rome, à Amsterdam, maintient en paix l'Afrique, l'Inde, l'Indo-Chine et les grandes îles orientales, deviendrait im-

puissant. Ce serait le grand branle-bas de la Barbarie universelle. Du sud au nord et de l'ouest à l'est de l'Asie courrait le cri annonçant la chute de l'empire européen, et, de nouveau, de la Mongolie à l'Oural, du Thibet au Caucase, et de l'Oural au Niémen, du Caucase au Danube, les Nomades selleraient leurs chevaux pour partir au pillage du monde romain

Tel serait l'aboutissement du triomphe de la théologie du Devenir dans les capitales européennes. Entre les années 1919 et 1923, on a pu craindre que le Devenir, dans sa plus récente incarnation qui est le communisme, occupât toutes ces capitales : Vienne, Budapest, Rome même passaient au Devenir. Paris et Varsovie étaient incertains. Ces positions ont été à demi reconquises par l'esprit romain ; la conception de l'Être y gouverne de nouveau les esprits, mais timidement encore. A Rome seulement, la théologie de l'Être est rentrée triomphalement avec les cohortes du fascisme. Pour le salut de l'Europe, il n'est peut-être pas de plus haut symbole que cette victoire de l'Être dans la capitale même de la Chrétienté.

IV

Le Devenir en France.

Si l'Allemagne est la terre sainte du Devenir, la France est une des terres sacrées de l'Être. Son peuple est presque tout entier formé selon les disciplines de l'Être. Même lorsqu'il prononce les formules du Devenir, il raisonne, il agit selon la loi de l'Être. Il n'en reste pas moins que, depuis plus d'un siècle, la France est soumise au Devenir ; ses gouvernements, ses cadres, ont été presque sans interruption fournis par les facultés de théologie du Devenir, mais masqués par des formules de neutralité qui donnent le change au peuple des gouvernés. Ce fait est une des grandes explications de la décadence française. L'État, l'école, la vie économique et sociale, l'intelligence ont été corrompus, diminués par les progrès officiels du Devenir. Entrée dans les esprits des enfants sous le couvert de la morale laïque, la théologie du Devenir n'a pas cessé de troubler la vie politique, économique et sociale. Elle est responsable de l'impréparation française à la guerre et de la longue impuissance de l'esprit français à dominer la guerre. Elle est éga-

lement responsable de l'abandon que la France officielle a fait, de 1918 à 1924, de la victoire de la France des soldats, des laboureurs et des producteurs industriels.

En 1914, le Devenir a failli causer la ruine totale de l'État français qui avait mis toute la nation dans un état d'infériorité extraordinaire devant l'Empire allemand.

L'Allemagne est là terre du Devenir ; mais le développement des idées allemandes a fait que le Devenir, individuel chez les peuples latins, a eu une expression collective pour les peuples allemands. En Allemagne, c'est l'État et non l'homme qui réalise le divin, et de tous les États, c'est l'État allemand qui est la dernière incarnation du divin. Il en est résulté que le peuple allemand, sous la conduite de l'État allemand, s'est regardé comme investi d'une mission universelle et, tandis que, pour les Français fidèles du Devenir, l'obstacle au Progrès réside dans l'existence des Princes, ou de la noblesse ou de la bourgeoisie de quelque pays que ce soit — pour les Allemands, l'obstacle au progrès est représenté par tout ce qui n'est pas allemand. La paix universelle (aboutissement du Devenir pour l'Allemand comme pour le Français) est, pour le Français, le résultat de la fraternisation des peuples : pour l'Allemand, elle est l'œuvre de l'État allemand sur les peuples non allemands. C'est ainsi que les Allemands ont fait de la théologie du Devenir, mortelle pour tous les autres peuples, une idée qui, provisoirement au moins, se concilie avec leurs instincts de guerriers pillards et sert leur volonté de puissance.

En France, le Devenir a eu un développement logique. En 1914, il était devenu officiel. Depuis l'année 1900, il était enseigné officiellement dans toutes les écoles ; il occupait la vie publique par les mille moyens d'État et de presse. Le résultat est que la France officielle, considérant qu'elle était arrivée à l'une des dernières étapes du progrès, regardait la guerre comme une impossibilité, surtout de la part de l'Allemagne, mère du Devenir. Le peuple le plus belliqueux d'Europe était regardé comme le plus pacifique. On soupçonnait une volonté guerrière chez le tsar de Russie, chez l'empereur d'Autriche, mais non chez l'empereur allemand, régnant sur le peuple hégélien. La France naturelle, répétant les paroles prononcées par les gouvernants, ne croyait pas la guerre possible. On sait que, le 2 août 1914, en

pleine mobilisation, des millions de Français répétaient que la guerre était impossible « au siècle où nous sommes ». La France oublia ces idées en un jour et une nuit, admit, sans y croire fortement, que la guerre qui commençait était la dernière des guerres, se sauva elle-même, mais paya de quinze cent mille morts l'erreur métaphysique, religieuse de ses gouvernements.

L'histoire de la guerre révéla quel prodigieux stupéfiant la théologie du Devenir a été pour l'intelligence européenne dans la plupart des têtes chargées de penser pour les peuples, aussi bien chez les Allemands que chez les Français. La longue durée de la guerre est un des résultats de cette mise en sommeil des facultés intellectuelles des chefs civils et militaires.

Après la bataille de la Marne, la guerre fut arrêtée sur les positions fortifiées des deux armées : quelques fossés et quelques rangées de piquets reliés par des fils de fer barbelés arrêtèrent les armées de 1914 à 1918. Pendant plus de deux années, gouvernements civils et militaires, publicistes et peuples, l'intelligence embourbée dans les marais du Devenir, conclurent que la guerre, comme toutes choses, avait évolué, que l'on se trouvait devant un nouveau phénomène, dont les lois, inconnues, étaient à découvrir avant que l'on puisse définir les principes d'une stratégie et d'une tactique nouvelles.

Pendant trois années pleines, d'un côté comme de l'autre des positions, on lança, avec une ténacité bovine, les armées sur des murs que l'expérience révélait infranchissables.

C'est au cours de ces funèbres expériences que l'on a pu mesurer l'étendue des ravages accomplis dans les esprits par l'idée de l'évolution, par les conceptions du Devenir. Convaincus que l'évolution produit toujours du nouveau, de nature inconnue au moment où il se produit, les fidèles du Devenir demeurèrent l'esprit inerte devant un fait que tout homme formé selon les disciplines de l'Être aurait immédiatement reconnu comme la reproduction d'un fait ancien, connu depuis qu'il y a des hommes, et qui se font la guerre.

Tout esprit fidèle à l'Être pose, dès qu'il observe un phénomène, que seule change la forme et non l'essence. Placé devant le fait de l'arrêt de la guerre, il découvre immédiatement qu'il ne peut y avoir que vérification et non néga-

tion des lois de la guerre. Il sait alors que le problème qui se pose au soldat est le plus vieux des problèmes, l'annulation du retranchement, et que le seul problème à résoudre est un problème technique et non un mystère de l'évolution. La solution doit être cherchée par les moyens qu'utilisait Ulysse devant Troie. Supposez tous les gouvernements, tous les chefs militaires, formés selon les conceptions de l'Être, dès le mois d'octobre 1914, toutes les imaginations auraient été mises en mouvement dans cette direction ; la solution aurait été trouvée en six mois, l'application faite en moins d'un an, la guerre aurait duré deux années au lieu de quatre, la révolution russe ne se serait pas produite, la face de l'Europe était changée.

Des millions d'hommes sont morts par surcroît, dans les deux camps, l'Europe a été appauvrie dans des proportions formidables, parce que l'intelligence européenne, empoisonnée par le Devenir, est restée stupide devant quatre rangs de fil barbelé courant d'une frontière à la mer.

On doit faire les mêmes observations en ce qui concerne les problèmes qui ont été posés à l'Europe après la guerre. Tout le monde sait aujourd'hui que les troubles économiques dont l'Europe souffre depuis 1918 ont été en grande partie causés par l'avarie monétaire, connue sous le nom d'inflation. Il a fallu près de cinq années pour que la maladie fût reconnue par les gouvernements et pour que les seuls remèdes possibles fussent considérés. On se trouvait pourtant devant des phénomènes connus, catalogués, enregistrés par l'histoire universelle. Mais l'évolution, le Devenir vinrent une fois de plus obscurcir les esprits. On parla d'évolution monétaire, comme on parle de l'évolution de la famille ou de la morale. On se demanda si l'on n'assistait à la naissance d'une nouvelle monnaie, complètement inconnue jusqu'à ce jour. Les experts patentés des gouvernements du Devenir furent muets devant ce qu'ils croyaient une nouveauté ; c'est en dehors de différents mondes officiels que quelques hommes, fidèles de l'Être, pensant que l'on se trouvait devant la reproduction d'un phénomène connu, définirent sans difficulté la nature de la maladie et trouvèrent les remèdes qui sont vieux comme le monde.

Mais des populations innombrables ont souffert, des milliers d'épargnants ont été ruinés parce que, devant ce problème comme devant tant d'autres, l'intelligence euro-

péenne est restée inerte, stupéfiée qu'elle était par l'opium du Devenir.

C'est encore le Devenir qui immobilise les chefs d'État, les gouvernements et tant d'hommes de toute condition devant la révolution communiste, qui est la dernière manifestation de « l'évolution vers le divin ». Si l'on pouvait interroger tous les citoyens des pays du monde romain, on aurait la certitude que l'immense majorité des Européens ont le plus profond dégoût pour le communisme, et l'on se rendrait compte qu'ils ont toutes les qualités nécessaires pour le faire disparaître du sol européen. Les communistes ne représentent que de très faibles groupes dans toutes les nations occidentales, et dont la valeur combative est en général inférieure à celle des autres citoyens. Comment s'expliquer l'importance qu'ils ont acquise dans la plupart des États?

On aura une explication en analysant le caractère de M. Raymond Poincaré, considéré comme l'homme d'État le plus représentatif de l'époque du Devenir et en même temps comme l'homme d'État qui exprime le mieux la pensée moyenne des élites bourgeoises attachées à la Religion du Progrès.

Toute la France, toute l'Europe savent que M. Raymond Poincaré a renversé lui-même son propre gouvernement par les élections du 11 mai 1924, et qu'il est directement responsable de l'arrivée au pouvoir des hommes qui détruisent son œuvre. Un tel suicide est inexplicable, car on connaît le patriotisme sincère de M. Poincaré, la vigueur de son intelligence et la qualité de sa volonté qui lui permettaient de concevoir et de réaliser la politique nécessaire à la France et à l'Europe.

M. Poincaré connaissait très exactement les conditions et les moyens de sa réussite, et l'auteur de cet ouvrage a pu s'en convaincre au cours d'une conversation qu'il a eue avec l'ancien président du Conseil français, en janvier 1924. C'est précisément au cours de cette conversation que l'on a pu prévoir que M. Poincaré échouerait dans ses desseins, parce qu'il appartenait au Devenir. M. Raymond Poincaré savait parfaitement qu'il n'avait qu'une parole à prononcer pour entraîner toute la France derrière lui et réduire à l'impuissance totale l'opposition communiste qui le mena-

çait. Mais il était profondément convaincu, et il le disait, que, bien que la plus grande force fût avec le patriotisme, il était impossible d'entreprendre une action complètement opposée aux vues de la « gauche ».

On explique généralement cette attitude en disant que M. Poincaré est lui-même un homme de gauche ; mais l'explication n'est complète qu'à la lumière métaphysique, religieuse : l'inertie du président, son suicide, deviennent tout à fait intelligibles lorsque l'on a compris que M. Poincaré, fidèle de la religion du Progrès, du Devenir, regarde comme absolument inévitable l'avènement du socialisme, que la théologie du Progrès place au-dessus de l'étape bourgeoise qu'il représente ; il ne veut rien faire, bien qu'il en ait le pouvoir, contre ce Dieu qui l'a habité, mais qui est désormais incarné par Lénine et ses amis. A l'égard de la Patrie qu'il aime, il se conduit comme Abraham prêt à sacrifier son fils.

Cet état d'esprit est exactement celui d'une grande partie de la bourgeoisie française, qui a subi la théologie du Devenir, et qui est frappée de stupeur par les vagissements du Dieu enveloppé dans les langes communistes.

Cela est si vrai que, peu après la grande guerre, l'auteur de cet ouvrage a entendu une éminente personnalité du monde conservateur, attachée à une restauration monarchiste, lui dire qu'il était parfaitement possible de refaire la monarchie pour vingt, trente ou cinquante ans, mais que, ensuite, le socialisme couvrirait toute l'Europe. Cet homme subissait le Devenir sans s'en rendre compte, essayait de tricher avec l'évolution et de faire faire aux colonnes de l'humanité une halte non prévue dans l'horaire du Progrès. Ainsi se conduit-on au chevet du moribond dont on prolonge artificiellement la vie pour contempler son visage une heure de plus. C'est cette tricherie, inspirée par l'amour, faiblesse humaine que n'a pas voulu commettre M. Poincaré en 1924.

C'est donc en vertu des décrets de la providence du Devenir que M. Poincaré a abandonné le gouvernement à M. Herriot et aux financiers qui le patronnent et qui sont les grands bénéficiaires de la religion du Progrès. C'est en vertu des mêmes décrets que, en 1924, M. Herriot abandonne les droits de la France devant l'Allemagne et ses alliés de la finance internationale, qui sont les fourriers du communisme et du

germanisme. M. Herriot et ses amis, serviteurs conscients du Devenir, sont profondément convaincus que l'ère des guerres est absolument terminée ; ils regardent la Grande Guerre comme un accident, une erreur de l'évolution, un événement qui n'aurait pas dû se produire. Les financiers du monde entier les encouragent dans la voie où ils sont engagés.

Il n'est pas inutile de faire observer ici que les financiers sont les alliés naturels de la théologie du Devenir. Par intérêt autant que par leur conception des affaires du monde, les financiers n'aiment par les gouvernements qui sont fondés sur la théologie de l'Être, où les premières places sont réservées, naturellement, aux grandes mainteneurs de l'autorité, civils et militaires. Les financiers regardent au contraire avec beaucoup de sympathie les prophètes du Devenir qui annoncent que le gouvernement des peuples devra un jour faire place à une simple administration des choses : au témoignage de M. Edouard Julia, les banquiers sont déjà les hommes d'État de la démocratie ; dans des sociétés organisées selon les dogmes de la religion, les banquiers seraient les véritables chefs d'État.

Tout est lié de la terre au ciel. A la lumière de la théologie du Devenir, les événements qui se succèdent en France depuis l'armistice deviennent intelligibles. Si la France est dépouillée de tous les droits qu'elle avait acquis par ses sacrifices et par sa victoire, si ses gouvernements cèdent devant une coalition de socialistes et de banquiers, c'est parce que le Devenir a repris possession des lieux qu'il occupait en 1914, et que tous ses serviteurs travaillent à rétablir dans toute sa gloire le royaume qui est le sien, et qui est l'Empire allemand.

Les conséquences de cette erreur de l'esprit humain ont déjà été esquissées. Avec le développement qu'elles prennent en l'année 1924, deux hypothèses peuvent être considérées : ou bien le Devenir sera réincarné dans l'État allemand, comme avant 1914, et l'Europe peut être assurée de voir se déchaîner sur tout son territoire une nouvelle guerre tendant à l'hégémonie allemande ; ou bien le Devenir, minant tous les gouvernements, sous la forme qu'il a acquise en France, fera sauter toute l'armature européenne, et le monde connaître une fois de plus l'horreur des grandes chevauchées barbares.

Il n'y aurait qu'à se coucher sur le sol pour attendre la mort, si mille signes n'annonçaient la renaissance de la théologie de l'Être, dans toute l'étendue du monde romain. A ne considérer que la France, terre d'élection de la raison et des certitudes fondées dans l'Être, on voit que le long envoûtement qu'ont subi les Français a pris fin. Les Français ont été soumis au Devenir, bien que leur esprit fût formé par l'Être. La Grande Guerre leur a fait retrouver leurs disciplines.

Cinquante années de déformation intellectuelle ont été annulées par les réflexions que les combattants ont faites en quatre années de guerre. Il n'est pas un authentique combattant qui ne sache que les armées françaises n'ont été victorieuses que le jour où l'unité de commandement a été réalisée. Ceci n'est pas métaphysique, mais rejoint une métaphysique. A l'Être, correspond dans l'État, dans la Cité, dans la famille, le *Chef*. Au Devenir, l'Assemblée, le Soviet. Les Français retrouvent l'Être par le Chef. Et, en même temps, s'effacent dans leur esprit les figures de la théologie du Devenir, les rêves de l'évolution dont la Grande Guerre a fait des images de carnaval.

C'est la pensée qui anime, d'une manière plus ou moins consciente, tous les mouvements organisés par les combattants. Il y a opposition sourde mais irréductible, et grandissante, entre les gouvernements du Devenir (qui sont, en France, des survivances de l'avant-guerre) et les combattants qui ont retrouvé le visage de la France. Il s'agit de bien autre chose que d'une querelle entre citoyens qui ont combattu et citoyens qui n'ont pas porté les armes. L'Être et le Devenir s'affrontent. Les Français ne regardent plus le Devenir comme l'ange de la Paix, mais comme le plus horrible Moloch, qui a dévoré la jeunesse. Quand les générations de la guerre prendront le pouvoir, comme elles l'ont fait en Italie, c'est l'Être qui sera de nouveau reconnu en France et en Europe. Ainsi peut-on comprendre que le mouvement qui s'accomplit dans le vieux monde romain dépasse les questions de régime politique où on veut parfois le limiter : c'est une révolution qui se prépare, une grande révolution par laquelle les faux dieux et les faux chefs seront chassés de la Cité, et qui construira le monde sur la pensée que *Dieu est* de toute éternité.

GEORGES VALOIS.

Saint François de Sales[1]

Aucune mission ne pouvait m'être plus agréable que celle que je remplis aujourd'hui au nom de l'Académie française. Né dans une maison qui appartint à Mme de Charmoisy, la Philotée de l'*Introduction à la vie dévote*, et que visitèrent l'évêque de Genève et Mme de Chantal, nourri dans le culte de notre grand écrivain savoyard et devenu l'un de ses apologistes, je reviens avec joie au pays de mon enfance où je retrouve partout son souvenir.

Mais l'Académie n'a pas cherché que mon plaisir en m'envoyant à vous. Elle a voulu apporter son hommage à l'un des maîtres les plus imagés et les plus purs ensemble de notre langue qui, à l'aurore du grand siècle, lui donna la limpidité de ces lacs de montagne où se mirent les sommets neigeux, où se mireront les Pascal, les Racine et les Bossuet. Elle a voulu aussi, n'en doutez pas, honorer un précurseur. Le grand cardinal qui la créa pour la gloire des lettres, la convervation de la langue et la permanence du sentiment social dans la littérature, avait été précédé dans son innovation par notre compatriote, saint François de Sales, qui, avec l'appui du président Favre, avait fondé à Annecy, en 1607, l'Académie florimontane. Annecy avait été le

(1) Discours prononcé par M. Henry Bordeaux au nom de l'Académie française, pour l'inauguration de la statue de saint François de Sales, à Annecy, le 14 septembre 1924.

siège, au seizième siècle, de la cour brillante des Nemours dont le château nous recouvre encore de son ombre et couronne la ville de ses murs gris et de ses tours violettes. Jacques de Savoie-Nemours, celui que Brantôme appelle le don Juan de la cour des Valois, et dont Mme de La Fayette a pris le nom et la figure, sinon le caractère, pour les attribuer à l'amant réfléchi et passionné de la *Princesse de Clèves*, y avait conduit la rivale en beauté de Marie Stuart, cette Anne d'Este qui était veuve de François de Lorraine, duc de Guise, celle que Ronsard surnomma *Vénus la Sainte* et dont la beauté blonde devait triompher de tous les malheurs et du temps lui-même : elle fut ensevelie à Annecy, où l'un de ses portraits est resté, et c'est François de Sales qui prononça son oraison funèbre. Or, inspirés par les petites cours policées d'Italie, l'évêque de Genève et le président du Sénat de Savoie désirèrent de former le goût et diriger la culture des belles-lettres en instituant cette Académie florimontane à qui, pour emblème, ils donnèrent un oranger chargé de fleurs et de fruits avec cette devise : *Flores fructusque perennes.* Elle comptait déjà quarante membres — chiffre fatidique — qui choisissaient dans leur nombre un président et un censeur parmi des *gens habiles en tous genres et bien près de l'encyclopédie* (il faut croire qu'il y en avait alors à Annecy) et aussi un secrétaire qui devait avoir *des idées nettes et claires, un esprit fin et délié, des pensées nobles et être bien versé dans les belles-lettres.*

Quand l'Académie française, quelques années plus tard, vit le jour, elle n'oublia pas que notre langue était parlée avec toute sa pureté et son élégance, hors des frontières, dans ce duché de Savoie d'où lui vint le grammairien Vaugelas qu'elle plaça avec Chapelain à la tête de l'entreprise du *Dictionnaire.* Ce premier académicien savoyard fut un modèle, ne manquant pas une séance et emportant du travail à domicile. Zèle excessif : à sa mort, l'Académie dut plaider contre ses créanciers pour obtenir la remise des notes grammaticales qu'il avait rédigées.

Vos érudits, cependant, n'ont pu retrouver les noms des quarante membres de la première Société florimontane. Ils ont fait mieux : ils l'ont ressuscitée elle-même. J'apporte aussi le salut de l'Académie française à nos Académies provinciales dont la renaissance est aujourd'hui l'un des plus heureux symptômes de notre vie intellectuelle. Hier, l'Aca-

démie de Mâcon glorifiait Lamartine et celle de Dijon, Bossuet. Hier, les Jeux Floraux de Toulouse, pour commémorer leur sixième centenaire, organisaient des fêtes qui, sous les traits de Clémence Isaure, ont distribué à la France entière une image de sagesse, de raison et de beauté. Hier, l'Académie de Marseille faisait apposer une plaque sur la façade de l'hôtel Beauvau afin de rappeler le nom de Lamartine qui s'y arrêta avant de s'embarquer pour son voyage en Orient. Hier, l'Académie delphinale prenait à Grenoble l'initiative de célébrer le quatrième centenaire de la mort de Bayard qu'elle proposait à la jeunesse comme le type accompli de l'homme de sports, modeste, loyal, chevaleresque, apte à servir et à commander. Aujourd'hui, votre Société florimontane offre à la ville d'Annecy cette statue qui lui manquait et qui achèvera de donner toute sa vertu de plaire et toute sa force d'émouvoir à notre Venise du Nord à demi penchée sur les eaux.

Dans *la Grande Pitié des églises de France*, Maurice Barrès assurait que nos campagnes n'auraient plus le même aspect et que nos paysages seraient transformés le jour où disparaîtraient, de village en village, ces clochers qui sont des symboles de spiritualité et qui font lever les yeux au retour du travail des champs. Ne peut-on affirmer, dans un autre ordre de pensées, que nos villes, grandes ou petites, seraient atteintes le jour où elles perdraient ces sociétés littéraires et scientifiques, expertes à libérer les esprits des soucis et des tâches quotidiennes et à leur proposer des buts désintéressés quand elles ne fixent pas, comme aujourd'hui, les regards sur un génie et sur une vie exemplaire? Redoutons les temps où il n'y aurait plus, dans la cité, que des cafés, des gymnases et des banques, et réjouissons-nous de la bienfaisante activité de nos académies.

Nous devons à la vôtre, nous devons à la bonne école, méthodique et disciplinée, des érudits savoyards, — un abbé Gauthier, un chanoine Lavorel, un Mgr Piccard, pour n'en citer que trois parmi tant d'archéologues et d'historiens de mérite, — une autre statue de saint François de Sales, celle qu'élèvent à la mémoire d'un grand homme ses disciples, ses biographes, ses commentateurs. Depuis un demi-siècle, les travaux se sont multipliés sur celui qui est, avec Joseph de Maistre, la plus haute gloire littéraire de la Savoie : travaux sur ses origines et sur sa famille, sur sa

mission en Chablais, sur ses randonnées épiscopales, sur ses innombrables correspondants et correspondantes, et, par-dessus tout, merveilleuse édition des Œuvres complètes par les soins de la Visitation que l'Académie française a fleurie de l'une de ses plus belles récompenses et qui, avec la publication des onze volumes de lettres classées, a rapproché de nous, pour nous permettre de le mieux connaître et, partant, de le mieux admirer, un directeur d'âmes incomparable tirant au jour nos pensées et nos désirs les plus chargés de tristesse humaine et les mieux cachés dans les recoins ténébreux de la conscience, pour les faire servir en les changeant d'objet, et non de nature, à l'élargissement et à la paix divine de notre cœur.

« Les saints? dit un personnage de l'une des plus profondes comédies contemporaines, *la Journée des aveux* de M. Georges Duhamel, les saints? Laissez donc ce grand mot. Il n'y a point ici de saints, mais seulement de misérables créatures qui cherchent le bonheur à tâtons... » Parmi ces misérables créatures, dont nous sommes, qui cherchent le bonheur à tâtons, il en est tout de même quelques-unes, privilégiées, qui l'ont rencontré. Elles ne l'ont rencontré que dans l'oubli de soi et la totale offrande à Dieu. Ce sont les saints, précisément. Mais de mauvaises habitudes hagiographiques, trop longtemps, les avaient séparés de nous. On nous les montrait en plein ciel, ils n'appartenaient plus à la terre et, dès lors, ne nous intéressaient plus. Ils ne peuvent nous retenir que si nous sentons en eux des hommes. Nous les voulons voir dans la plaine avant de suivre leur ascension, comme nos yeux accompagnent ces avions qui glissent sur la pelouse avant de se détacher du sol : pour employer un néologisme un peu familier, nous voulons les voir *décoller*.

Une sainte qui sait bien tout le respect dû à la vérité humaine, va nous montrer saint François de Sales quittant doucement la terre, si doucement qu'on le croit encore de plain-pied quand déjà il nous oblige à lever le regard. Sainte Chantal, dans sa déposition au procès de béatification, nous le peint dans son amour du prochain, recevant tout le monde, et les plus petites gens ; supportant les niaiseries sans jamais manifester de l'humeur ; ne refusant l'aumône à personne — un jour il quitta ses souliers pour les donner ; une autre fois, en plein hiver, son gilet de laine, — secourant avec pitié et mansuétude jusqu'aux femmes débauchées qui

retombaient sans cesse dans leur péché ; serein devant les menaces, indifférent, comme il disait, à *la bonace et à la tempête;* si sobre et tempérant qu'il voulait une nourriture de pauvre, souffrant avec joie toutes les incommodités corporelles, mais, comme il ne se plaignait jamais, on ne s'en apercevait qu'à la longue. D'une chasteté absolue, « il a été, déclare encore la sainte avec cette rudesse dans la vertu qui déteste les mines renchéries, souvent tenté, et rudement, par diverses personnes ». Mais il a dit lui-même « qu'il n'envisagea jamais personne pour en savoir discerner ce qui était de beau ou de laid, et quand il n'avait plus les personnes présentes, il n'eût su dire comment leur visage était fait ». Son humilité attirait ceux que sa majesté naturelle eût risqué d'écarter. Il savait parler aux rois et des rois (qu'on lise sa lettre sur la mort d'Henri IV) et aux plus petites gens. L'ambition lui fut inconnue, et il tenait pour rien les honneurs et la cour. Il prêchait avec une égale affection aux petites chaires comme aux grandes. Son amour des pauvres était si complet qu'allant visiter un vieillard le plus repoussant du monde, à sa fille qui l'avertissait : « Monseigneur, il est à craindre que vous ne sentiez quelque mauvaise odeur », il répondit : « Ce sont des roses pour moi. » Sa patience était sans bornes : il supporta le prochain jusqu'à l'extrémité, et la maladie et la mort. Car sa paix, dit Mgr de Bérulle, était « imperturbable ». Elle lui venait de son acquiescement à la volonté divine qui lui en faisait recevoir la vie et la mort du même cœur. Il voyait les âmes comme au travers d'un cristal, et les plus fermées s'ouvraient pour lui. Il lui en venait tant que cette charge eût accablé tout autre ; mais il accueillait toute confidence, comme il répondait à toute lettre et, soulageant toutes les infortunes qui lui étaient apportées, il mourut, sous le poids des œuvres et non sous celui des jours, en pleine force, à cinquante-cinq ans. Au demeurant, on le voit, un homme tout ordinaire. Car, d'être calme, accueillant, patient, généreux, sobre, tempérant, chaste, prudent, aumônier, clairvoyant, n'est-ce point là pratiquer des vertus sans éclat?

Seulement il les pratiqua toutes, et chaque jour, à un degré surhumain. Il introduisit le miracle dans la vie quotidienne dont il utilisa chaque seconde pour le service de Dieu. Au fond de cette vie, de cette pensée, de ce cœur, il y eut l'unité d'un seul amour. « Ces cœurs demi-morts,

à quoi sont-ils bons? » a-t-il écrit un jour de ceux qui ne savent pas aimer. Pour lui, une vie ne doit être qu'amour. La sienne ne fut qu'une grande passion de Dieu. Voilà, parmi *les misérables créatures qui cherchent le bonheur à tâtons*, ce que peut être un saint.

Les innombrables travaux historiques de vos Académies locales, en fouillant sa vie dont ils ont pu, quelquefois, nous donner les occupations jour par jour, nous ont restitué cet homme, — cet homme de Dieu. Nous croyons en Savoie, où il a laissé par tous les chemins sa trace, l'avoir connu tout enfant, dans ce château de Thorens, à l'ombre du Parmelan, où les paysans entraient comme chez eux, pour régler à l'amiable les contrats passés *sur le mur du cimetière, près de la Croix*. Une famille nombreuse, un père autoritaire, remplissant de grandes charges publiques et apportant dans la vie quotidienne le reflet des intérêts supérieurs et l'habitude de la subordination au bien du pays ; une mère charitable accoutumée à l'administration d'une lourde maison et dont l'activité ménagère tempère la tendresse naturelle ; un château à la campagne, les allées et venues des fermiers, tenanciers, vassaux, clients, solliciteurs ; un contact étroit avec la terre, avec les occupations et les préoccupations rurales ; de la rudesse paysanne et une éducation soignée, un goût affiné et beaucoup d'exercices physiques, les bons conseils de la réalité vue par des yeux d'enfant, voilà les racines qui transmettront leur sève à ce grand châtaignier de chez nous.

Nous ne suivrons pas le jeune François de Sales à Paris et à Padoue où il va perfectionner ses études. Mais nous l'accueillerons à son retour avec les vivants qui, dans un célèbre proverbe d'Alfred de Musset, accueillent le jeune Perdican. Son père attend de lui l'avenir de sa race et l'éclat de sa maison. Le fils lui apportera tout cela, et bien autrement que le pauvre homme ne le peut soupçonner. Mais c'est un avenir tout terrestre, c'est un éclat tout doré que le vieillard convoite. Il le veut faire entrer au Sénat de Savoie et le marier à une fille unique, à une riche héritière, la charmante Françoise de Vrigy.

Un drame tout pareil s'était déroulé, six cents ans auparavant, au château de Menthon. Ceux qui, sur la terrasse au pied du donjon millénaire, ont vu représenter le vieux mystère rajeuni par M. Henri Ghéon, se souviendront en

m'entendant de la surprise qui les guettait, quand ils rencontrèrent, au lieu d'une féerie mystique et démodée, l'éternel combat de l'amour sacré et de l'amour profane. Bernard de Menthon a entendu l'appel de Dieu, mais son père, qui n'a que ce fils, exige son mariage. Il est mis en présence de la plus belle et de la plus noble jeune fille, Marguerite de Miolans, sa fiancée. Et son trouble est tel qu'il attend le dernier moment pour s'évader. Elle aura l'âme assez haute pour le comprendre, lui pardonner, le suivre au cloître. François de Sales, moins romantique, se contentera, pour obéir à son père, d'aller à Sallanches voir la demoiselle, mais il oubliera de la regarder. « Elle mérite un meilleur parti que le mien », assure-t-il en revenant. Puis, certain de sa vocation, il affronte le courroux paternel. C'était, pour son père, un rude coup et il fallait en ce temps-là du courage pour le lui asséner en face. Il eut ce courage, il eut toujours tous les courages, mais il avait aussi la manière. Le père s'inclina devant la volonté du fils, et même il le bénit. Quant à la mère, elle lui avait déjà préparé une soutane en secret.

A peine ordonné, il sollicite la périlleuse mission du Chablais alors ravagé par les guerres de religion et pour une bonne part aux mains des protestants. Le Chablais est encore aujourd'hui tout chaud de sa miraculeuse épopée. La légende n'y a-t-elle pas fait de lui une sorte d'Orphée apprivoisant à la musique de sa voix les animaux et les hommes plus rudes que les animaux? A Saint-Cergues une croix de pierre marque l'emplacement où il s'agenouilla au seuil du pays qu'il allait convertir. Sur la colline des Allinges on cherche l'empreinte de ses pas. Le gouverneur de la forteresse, raconte Charles-Auguste de Sales, lui dit en lui montrant ses canons : « Nous n'avons plus besoin de toutes ces pièces, pourvu qu'il plaise à Dieu que les huguenots de là-bas veuillent vous ouïr. » De la terrasse il pouvait voir « la misérable face de cette province », les croix abattues des clochers, les églises détruites, les presbytères changés en réduits de chats-huants, les châteaux brûlés, et des fourches et potences au bord des chemins. Il ne s'alarma pas. Sa parole, au lieu de la guerre, apportait la paix. Elle valait des canons en effet. Ainsi Thonon fut-il conquis. Il eût donné sa vie pour Genève qui, du moins, connut sa courtoisie.

Le voici appelé au siège épiscopal d'Annecy. Aucun évêque n'est plus actif, plus charitable, plus accessible. L'hiver comme l'été, il se met en route pour visiter ses plus chétives paroisses, celles mêmes qui, dans la vallée de Chamonix, avoisinent les glaces et, dans un temps où les solitudes de neige et de roches étaient considérées comme des horreurs, il est le premier à leur trouver du charme, car il les peuple d'une présence divine rapprochée. Il précède les romantiques et les alpinistes. Cependant il est souvent appelé hors de son diocèse par une réputation de prédicateur qu'il n'a pas cherchée, et même pour des ambassades extraordinaires. La cour d'Henri IV lui fait l'accueil le plus flatteur. Le roi veut même le garder, le donner pour coadjuteur à l'archevêque de Paris avec succession future. En souriant, François de Sales écarte les honneurs. N'a-t-il pas épousé une pauvre femme, son Église de Savoie, et ne serait-il pas déshonorant de lui en préférer une plus riche?

Une autre entreprise, plus modeste en apparence, et dans la réalité d'un rayonnement prodigieux, l'attire. Avec Mme de Chantal, qu'il a élue entre toutes, ayant deviné sa ferveur et son élan, il fonde ce monastère de la Visitation que la prière transformera, au-dessus de la mêlée humaine, en un buisson ardent et qui, bientôt, essaimera comme une ruche d'abeilles, à travers la France, à travers le monde. Lui, le laborieux qui n'a pas un jour pour ses chers livres, qui donne à tous et à toutes ce qu'il a de plus précieux, son temps et sa pensée, lui, l'homme des directions et des missions, des chaires et des lettres lui, le chef accaparé par le troupeau, il sait bien que l'agitation n'est pas l'action, et que la véritable action s'exerce par le dedans, par l'exaltation de la vie intérieure dont la plus haute forme est la méditation, la contemplation, la prière.

Mais cette action perpétuelle que fut sa vie est multipliée par son génie d'écrivain. Nous sommes ici rassemblés, trois siècles après sa mort, par notre admiration commune pour ce génie d'écrivain. Serait-il possible, serait-il équitable de le séparer d'un cœur et d'un caractère dont il n'est que l'émanation visible? Tous ses livres, comme d'ailleurs tous les grands livres du dix-septième siècle, ont été composés, non dans un but d'art, ni même de théorie abstraite, mais dans un but déterminé, les *Controverses* et *l'Etendard de la Sainte-Croix* pour ses missions en pays protestant, les *Sermons*

pour enseigner et répandre la foi, l'*Introduction à la vie dévote* pour la direction des âmes dans le mariage et la vie du monde, le *Traité de l'amour de Dieu* pour les âmes qui aspirent à une vie supérieure. Et ils ont été écrits au jour le jour, en marchant, à dos de mulet, le soir, au retour, dans son évêché où l'on entrait et d'où l'on sortait comme dans un moulin, et par pièces et morceaux juxtaposés, où l'unité de sa pensée cousait l'un à l'autre les chapitres. Jamais écrivain ne ressembla si peu à un homme de cabinet. Mais il connaissait le latin et tous les secrets de sa langue maternelle qui se parlait très bien en Savoie. « La Savoie, constatera Sainte-Beuve plus de deux siècles plus tard, est un des pays voisins de la France où l'on parle le mieux le français, où on le parle avec le plus de simplicité, de clarté et de naturel. » Le patois avait révélé à notre saint le goût des expressions savoureuses et colorées. La pureté et le pittoresque, c'est tout le secret de son parler. Ajoutez-y la clarté et la bonne humeur. Quand il définit la beauté dans son *Traité de l'amour de Dieu*, il met au nombre de ses attributs la splendeur et la clarté, mais il y ajoute la bonne grâce, « laquelle, dit-il, outre la convenance des parties parfaites qui fait la beauté, ajoute la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme de la beauté des choses vivantes. » Cette bonne grâce, âme de la beauté des choses vivantes, donne précisément à son style cette souplesse qui le fait paraître comme en perpétuel mouvement. Il s'est rendu compte de très bonne heure que bien écrire est un des plus sûrs moyens d'action, puisqu'on écrit pour être lu. Ce n'est pas autre chose pour lui que le perfectionnement d'un moyen d'agir. Mais il est arrivé à écrire naturellement bien, aussi vite que d'autres écrivent naturellement mal, quoi qu'ils fassent. Sa phrase n'est ni travaillée, ni surveillée. Elle est la même dans ses lettres et dans ses ouvrages, et passe d'ailleurs des unes aux autres. L'élégance peut être si habituelle qu'elle cesse d'être acquise et fait partie de notre nature. Il exerçait son influence pour la gloire de Dieu, mais il n'y a pas trace chez lui de vanité littéraire. Prêchant à Paris, au cours de sa carrière, il eut à prononcer un panégyrique de saint Martin et beaucoup de monde y était venu, non pour saint Martin, mais pour la réputation du prédicateur. Il s'en aperçut et se borna à une énumération des mérites du saint, où il s'appliqua à ne rien mettre de sa

manière. Quand il distinguait un effet dans la phrase qu'il allait prononcer, il le coupait, afin que ses auditeurs ne fussent pas tentés de substituer le sermonnaire au sermon. Et, dans ses missions en Chablais, il prêchait pour deux ou trois paysans avec le soin qu'il aurait mis à enseigner une foule. Un ministre protestant fut même converti par cette humilité. Il rapporta au saint « qu'étant venu à l'église dès qu'il avait entendu sonner le sermon et n'y ayant trouvé que quelques pauvres paysans, il avait dit dans son cœur : « Si M. le pré-
« vôt ne prêche que pour Dieu, il fera tout de même une ins-
« truction ; mais, s'il prêche pour sa propre gloire, il dédai-
« gnera un si petit auditoire, il ne prêchera point, et ce me
« sera une preuve qu'il n'est qu'un charlatan qui débite des
« mensonges » ; qu'en conséquence, il avait été très édifié de le voir prêcher avec le même zèle que s'il avait eu le plus brillant auditoire... »

Vous voyez, messieurs, à quel point il est impossible de séparer l'écrivain de l'homme. Ils sont unis comme la chair et le sang. Parmi les livres de saint François de Sales, il en est deux qui n'ont pas cessé d'être lus, l'un plus que l'autre, et cependant inférieur à l'autre ; je veux parler de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu.* L'*Introduction*, parue en 1609, connut d'emblée un succès prodigieux. Un tel ouvrage, cent fois ébauché auparavant par d'autres auteurs ecclésiastiques, ainsi que nous le montre M. Henri Bremond dans son *Histoire du sentiment religieux*, manquait encore. Ce petit traité de vie pratique, avec ses images familières, sa bonne grâce et sa belle humeur qui en cachent la rudesse et l'âpre vertu mortifiante, montre que la perfection de la vie chrétienne, peut être aussi bien poursuivie dans le monde que dans les monastères, et contient un règlement de la femme dans toutes les conditions ; jeune fille, mariée, veuve, chacune y peut trouver son compte. La bouquetière Glycera faisait avec les mêmes fleurs des bouquets variés. Ainsi les circonstances diffèrent, mais la femme ne change pas, et l'*Introduction à la vie dévote* a gardé son actualité.

Du *Traité de l'amour de Dieu* je ne crains pas d'affirmer qu'il est un des plus beaux livres de notre littérature. Il faisait entendre, au seuil du dix-septième siècle, un accent nouveau et jaillir une source nouvelle de sensibilité. Le grouillant et formidable seizième siècle s'était complaisam-

ment étalé dans l'épopée burlesque de Rabelais, dans la savoureuse critique morale de Montaigne, dans le lyrisme ardent et voluptueux de Ronsard. Voici que l'évêque de Genève invitait les âmes à la vie intérieure. Toutes celles qui avaient soif d'un amour si difficilement, si rarement satisfait par les passions terrestres, s'y vinrent désaltérer comme le cerf, après la chasse, court se plonger au torrent. La source de saint François de Sales est à demi cachée par les buissons et les graminées : elle glisse sans bruit sur les mousses, mais elle est d'une pureté où le ciel qui s'y regarde retrouve sa couleur et sa profondeur. Les psychologues du grand siècle se sont penchés sur elle.

Enfin l'auteur du *Traité de l'amour de Dieu* n'apportait pas qu'une analyse renouvelée de la vie intérieure. Sachant que les ouvrages abstraits découragent les esprits faibles qu'il souhaitait d'attirer, il en facilitait la lecture à plaisir par l'abondance des images et des comparaisons. Chateaubriand, deux siècles plus tard, devait déployer une pareille richesse dans le *Génie du christianisme*, avec cette différence essentielle que Chateaubriand la déploie en artiste qui tire le premier sa joie de son étalage, tandis que saint François de Sales n'y voyait que l'occasion d'une agréable aumône à distribuer aux pèlerins qui vont à Dieu. Dans l'*Introduction à la vie dévote*, il avait contracté trop d'emprunts chez Pline et les auteurs anciens et son goût n'était pas suffisamment épuré ; dans le *Traité de l'amour de Dieu* il tire presque toutes ses images de la nature dont il est un des premiers poètes, et aussi de la vie sentimentale, de la vie quotidienne d'où il nous élève à la vie mystique.

A ces deux grands livres, il convient d'ajouter la correspondance. Avec Montaigne, saint François de Sales précède la grande lignée des moralistes français, de ces moralistes français à qui nous devons l'essence même de notre littérature faite de réalisme intelligent, d'observation judicieuse, d'expression polie et surtout de vérité psychologique. Il annonce les La Bruyère et les La Rochefoucauld, et même, tant il va loin dans l'étude du cœur humain, il prépare les analyses raffinées d'une Mme de La Fayette et de ce Jean Racine qui demeure le plus grand poète de l'amour. Nul n'a poussé plus loin l'étude de ces maladies que nous croyons nouvelles et qui sont vieilles comme le cœur humain, l'inquiétude, la mélancolie, la complaisance dans la douleur

morale, l'abandon de la volonté. Et je souhaite qu'un choix judicieux des lettres, extraites de la grande édition de la Visitation, vienne bientôt compléter, pour la conduite de la vie, le traité de l'*Introduction*.

Monseigneur, si votre patience n'était pas inaltérable, ne vous lèveriez-vous pas de la place où vous êtes assis pour mettre un terme à nos louanges? Mais pouvez-vous les éviter dans une ville où votre souvenir est partout présent? Qui ne vous a rencontré, rue de la Cathédrale ou rue Sainte-Claire, rentrant à votre évêché qui fut tour à tour la maison Lambert et la maison Favre? Le portail brisé de l'hôtel Charmoisy nous rappelle que la femme que vous avez dirigée ressemblait à tant d'autres femmes que toutes ont pu se reconnaître dans le miroir que vous tendiez non à leur visage, mais à leur âme. D'ici même, ne voyons-nous pas cette maison de la Galerie qui fut le berceau de la Visitation, — de la Visitation aujourd'hui agrandie, qui veille, comme une lampe sacrée dans le sanctuaire, sur vos restes mortels et sur ceux de sainte Chantal? Mme de Chantal vous garde, Mme de la Fléchère ou Mme de Charmoisy vous cherchent, tandis que vous prient humblement cette villageoise, Pernette Boutry, dont vous ne pûtes apprendre la mort sans *vous torcher les yeux*, comme vous dites, tant vous la saviez grande devant Dieu, et cette pauvre veuve d'Annecy que vous aperçûtes à la suite du Saint-Sacrement, et « où les autres portaient de grands flambeaux de cire blanche, elle ne portait qu'une petite chandelle qu'elle avait faite ; encore le vent l'éteignit... » Entendez leurs appels et leurs prières. Saint François de Sales, restez parmi nous, dans votre ville, dans votre Savoie au bord de ce lac aussi pur et limpide que votre style et dans ce cadre de montagnes qui, silencieuses et majestueuses, connurent votre enfance, votre activité et votre ascension...

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

Le premier voyage de Marco Polo

En l'année 1260, la situation de l'Empire latin n'était pas brillante. Il était réduit à quelques îlots de territoire enveloppés et assaillis de tous côtés par des populations qui avaient été plus étonnées que soumises.

Les Francs étaient trop peu nombreux pour se maintenir au milieu de tant d'ennemis. Ils l'eussent pu, peut-être, si la conquête avait été consolidée et continuée en quelque sorte par une immigration considérable de leurs compatriotes. Cela n'eut pas lieu. L'État de l'Europe ne le permettait pas : son attention et ses forces étaient absorbées par les croisades et les querelles de la papauté.

Au reste, les maîtres de l'empire latin se souciaient peu de voir arriver des chercheurs de fiefs qui auraient demandé leur part. Ce qu'ils réclamaient, c'était des batailleurs pour combler les vides dus aux combats et aux maladies. Ils voulaient surtout être aidés à défendre ce qu'ils possédaient.

Peut-être les croisés auraient-ils pu suppléer à l'insuffisance du nombre par une bonne organisation et une bonne administration. Mais, en général, ils étaient incapables d'utiliser les ressources du pays, de mettre de l'ordre, et de gagner les populations. Ces seigneurs aux idées féodales différaient trop de leurs sujets d'occasion pour les comprendre et les savoir manier.

Les Grecs inquiets, perfides et mobiles n'étaient pas faciles à gouverner. Ils étaient plus cultivés et plus raffinés que leurs maîtres dont ils méprisaient les procédés, les manières et même les qualités. Ils ne détestaient pas moins les Vénitiens, plus préoccupés de s'enrichir à leurs dépens que de les satisfaire.

Ces petites bandes de guerriers et d'aventuriers dispersés dans un pays hostile devaient fatalement succomber dès que les Grecs auraient trouvé un chef audacieux. Et cela arriva en 1261. Un général de Michel Paléologue reprit Constantinople par surprise et sans peine. Huit cents hommes lui suffirent.

Cette grande entreprise n'eut pas de suites durables, de même que toutes affaires de longue haleine continuées avec un capital insuffisant. Elle périclita dès le début, faute de secours qui ne lui vinrent pas de France, et que Venise était trop faible pour fournir.

Mais, pendant plus d'un demi-siècle, les Vénitiens avaient pu se croire, sans forfanterie, les vrais maîtres de Constantinople. Pour beaucoup d'entre eux, la « Grand'Ville » était devenue une seconde patrie.

Ils avaient là une admirable base pour les opérations commerciales les plus diverses dans tout le Levant. Leurs « podestats » n'avaient rien négligé pour nouer des relations avec toutes les puissances voisines et ouvrir en tous lieux de nouveaux marchés. Tous les alentours de la mer Noire et surtout les arrière-pays du Nord, alors soumis aux descendants de Gengis Khan, étaient un vaste champ d'affaires que les Vénitiens savaient fort bien exploiter.

Les relations entre chrétiens et Mogols n'étaient pas inamicales, comme on dirait aujourd'hui. Les uns et les autres avaient alors les mêmes adversaires. Ils étaient plutôt rapprochés par une haine commune contre les Turcs et les sultans mamelouks.

Naguère, à la nouvelle des défaites infligées par Gengis Khan aux musulmans d'Asie, l'Europe avait tressailli d'allégresse. Elle entrevoyait avec joie la possibilité de s'entendre avec le grand Khan pour la délivrance des Lieux Saints. Puis les Mogols ayant chevauché vers l'Est et dévasté la Hongrie, la chrétienté s'était affolée.

Soudain, après une pointe audacieuse en Moravie, les audacieux petits hommes à grosses têtes, ayant un trou en

guise de nez, tournèrent bride et, fouettant leurs infatigables chevaux, ils se perdirent dans les plaines immenses de l'Orient. L'Europe respira à l'aise.

Bientôt, elle revint à sa première idée d'une alliance avec les Mogols contre les infidèles. Les papes, qui dirigeaient alors la politique extérieure de l'Occident chrétien, leur envoyèrent des ambassadeurs, dont le plus illustre fut Jean de Plan Carmpin.

Saint Louis leur envoya Guillaume de Rubruquis.

Les Vénitiens, maîtres de Constantinople, avaient donc toutes facilités pour un commerce actif avec le grand Khan Mogol du Kiptchak et les pays voisins situés au nord de la mer Noire.

D'abord, ils n'avaient pas manqué d'acheter aux conquérants Mogols les dépouilles des peuples. Ils leur apportaient les produits d'Europe. Ils remportaient le bois, le chanvre, la poix indispensable alors à la marine, les pelleteries, le sel, le miel, la cire ; le poisson dont les grands fleuves regorgeaient et que les Grecs attendaient pour leurs multiples carêmes ; les peaux et la viande salée que les nomades pasteurs préparaient, les céréales de la terre noire de la Russie méridionale qui nourrissaient les habitants de Constantinople, qu'un retard dans l'expédition du blé affamait.

Les Vénitiens ne négligeaient pas le très important commerce des esclaves enfants et adultes qu'on enlevait ou achetait, surtout dans les pays des Tartares, des Slaves, des Alains et des Géorgiens. Les enfants se vendaient en grand nombre dans les années de faim.

Malgré les excommunications des papes, ces esclaves étaient offerts, hélas ! aux ennemis de la foi. Les sultans mamelouks avaient des agents chargés de ces acquisitions. Ils se procuraient, à tous prix, de l'énergie septentrionale, pour suppléer à la mollesse des fellahs, qui se servaient mieux de la charrue que de l'épée.

Les Tartares étaient renommés pour leur vigueur, leur fidélité, leur courage. Ils atteignaient les plus hauts cours, car c'était la meilleure « chair à cimeterre » de ces temps-là.

Des caravanes de Khovarezm (Khiviè) apportaient, sur les bords du Volga, à Astrakan, à Saraï et à Bolgar, les produits de l'Asie, de l'Inde et de la Chine. Elles venaient par-

fois, sans une rupture de charge, depuis Ourguentch (Khiva) jusqu'en Crimée.

C'était un grand avantage de vendre directement aux Occidentaux les marchandises coûteuses et d'un petit volume telles que la soie, les parfums, les riches étoffes, les pierres précieuses, le jade, les remèdes recherchés. Du même coup, les marchands achetaient aussi directement, et au plus bas prix, les marchandises qu'ils remportaient.

Et ils venaient jusqu'en Crimée dans le port très fréquenté de Soudak, alors un des plus considérables de l'époque.

Ibn-Batouta, le grand voyageur marocain, le classait le quatrième du monde, au commencement du quatorzième siècle.

Il nous a semblé utile de dire ce qui précède pour que le lecteur comprenne mieux le voyage des frères Polo. Ce fut d'abord une expédition commerciale.

Marco Polo ne nous dit que quelques mots touchant les itinéraires de son père et de son oncle. Mais il est possible de remédier dans une certaine mesure à la brièveté et aux lacunes du récit.

Il commence en ces termes :

« Il faut savoir qu'au temps que Baudoin était empereur de Constantinople (vers 1260), Nicolo Polo, père de messire Marco, et messire Matteo, frère de messire Nicolo, étaient tous deux dans la cité de Constantinople, y étant venus de Venise avec des marchandises. C'étaient tous deux, sans contredit, de sages et prudents hommes ; or, ils eurent conseil entre eux et résolurent d'aller dans la Grande Mer (mer Noire) « poùr gagner ». Ils achetèrent plusieurs joyaux et partirent de Constantinople et allèrent par mer en Soldaie (Soudak en Crimée). Quand ils furent venus en Soldaie si pensèrent et leur sembla bon d'aller plus avant..... »

Or, l'aîné des frères Polo, Andrea, qui possédait une maison de commerce à Constantinople, en avait une autre à Soudak. Nos Vénitiens connaissaient bien la Crimée et leur voyage n'était pas une aventure risquée à la légère.

Ils ne s'en allaient pas à la découverte, mais « sages et prudents hommes », ils s'en allaient dans l'intention de « gagner ».

Aussi, après avoir passé quelque temps en Solidalie, à Soudak, ils décidèrent de se rendre à la cour du khan du

Kiptchak, pour lui vendre leurs joyaux. Ils savaient bien que le grand barca les leur achèterait. Il partageait le goût commun à tous les princes de cette époque qui raffolaient des pierres précieuses. Pour ces raisons, « ils résolurent d'aller plus avant. Et que vous dirai-je! ils partirent de Solidalie et se mirent en route et chevauchèrent. »

Marco Polo n'entre pas dans d'autres détails.

Rubruquis qui avait passé par là, sept ou huit ans auparavant, nous a dit la manière de voyager des marchands de Constantinople qui partaient de Soudak.

Cette ville était posée au bord d'une jolie baie en forme d'arc et à l'abri des montagnes abruptes. On les traversait par une vallée qui offrait une route commode jusqu'à un plateau d'où l'on descendait par une pente douce vers les steppes. Elles se déployaient au nord en un pays plat et uni, où les voitures roulaient facilement. Et pour aller à Saraï, où le khan Barca résidait, les marchands se servaient généralement de charrettes à bœufs. Ils trouvaient à en louer. Par économie et pour la commodité du voyage, ils préféraient acheter ces charrettes couvertes que les Russes employaient au transport des pelleteries. Les marchands les chargeaient de leurs hardes et marchandises, et, en étant propriétaires, ils évitaient l'inconvénient des bêtes de somme, qu'il faut charger chaque matin et décharger chaque soir. Grâce aux chariots, ils ne maniaient quotidiennement que les objets de campement et les ustensiles pour cuire les repas.

Il est certain que les frères Polo, gens pratiques, se conformèrent à cet usage. Outre leurs pierres précieuses, qu'ils dissimulaient avec soin, ils emportaient des marchandises de troc. Elles étaient absolument indispensables pour obtenir des nomades Coumans, des Russes ou des Mogols, les vivres frais qui font tant plaisir dans la steppe : j'entends la viande de bœuf, de mouton ou de cheval, le lait de vache, de brebis, de chamelle, ou bien le délicieux koumis préparé avec celui des cavales.

L'envoyé de saint Louis, Guillaume de Rubruquis, manquait d'expérience. Ayant négligé de se munir de toile, de drap et de la pacotille nécessaire, il fut souvent dans le cas de souffrir de la faim et de la soif.

Pourtant il avait la bourse bien garnie de pièces de monnaie. Mais les pasteurs de la steppe et les pêcheurs du Volga, n'ayant pas besoin de cette marchandise, se sou-

ciaient peu d'échanger quoi que ce fût contre un métal inutile. Ils n'empochaient les pièces de cuivre de Rubruquis qu'après les avoir frottées et flairées pour s'assurer que c'était du cuivre, et, en échange, ils ne lui donnaient qu'un peu de mauvais lait, comme une aumône.

Les Vénitiens savaient ces inconvénients de la monnaie, et ils ne manquèrent pas d'emporter les marchandises de troc. Outre leurs chariots, ils avaient des chevaux de selle pour leur usage personnel.

Des chevaux permettent de quitter le gîte après les chariots plus lents, puis de les rejoindre ou de les accompagner constamment dans les chemins difficiles fréquentés par les pillards. Quand on le juge utile et que la sécurité est suffisante, un ou deux hommes se détachent de la troupe et s'en vont à l'étape préparer la nuitée. Dans le cas où l'on a besoin de renforts par suite d'un accident, un cavalier s'en va quérir bonne aide.

Cette façon de voyager est commode, pas coûteuse, mais peu rapide. Rubruquis l'ayant employée, mit deux mois pour atteindre Saraï, la capitale des Mogols du Kiptchak, située sur les bords du Volga. Comme les frères Polo, il était parti de Soudak. Avec des chevaux de bât, il n'eût mis qu'un mois.

Les frères Polo étaient moins pressés que l'envoyé d'un roi, d'autant que, chemin faisant, ils ne manquèrent pas de se livrer à tout trafic rémunérateur. Des marchands qui gagnent de l'argent ne trouvent pas le temps long.

Entre Solidalie, c'est-à-dire Soudak et Saraï, ils ne rencontrèrent ni ville, ni village. Ils bivouaquèrent en plein air, sous les belles étoiles, ou passèrent la nuit sous leurs chariots, qu'on fermait du côté du vent avec une toile.

Jusqu'au Don, la route se déroulait à travers la morne steppe entre ciel et terre. A la sortie de l'isthme de Perekop, elle se dirige vers l'est, et alors les voyageurs apercevaient, de temps en temps, à main droite, la mer où le Tanaïs (Don) verse toujours ses eaux troubles.

Le Don traversé, on continuait toujours à travers les steppes jusqu'à Saraï, ville fondée par Batou Khan. Des raisons stratégiques l'avaient fait poser sur la rive gauche du Volga qui la défendait de ses deux branches. La ville était en face du court portage (d'environ 75 kilomètres) qui sert de trait d'union entre le Volga et le Don.

Les frères Polo y furent bien reçus par Barca Khan, à qui ils offrirent leur assortiment de joyaux. Ils en reçurent deux fois la valeur, dit Marco. Ils allèrent aussi à Bolgar, sur la rive gauche du Volga, au sud du Kazan actuel. C'était une ville commerçante, où l'on venait trafiquer des contrées septentrionales. Ses maisons étaient bâties en bois de sapin, et les murailles extérieures étaient de chêne, dit Yakout.

Barca y faisait des séjours dans la saison d'été qui est encore celle des foires qui ont lieu non loin de là, à Nijni-Novgorod. A Bolgar, on vendait l'ivoire fossile des environs, de la cire, du miel, des fourrures, du cuir. Antérieurement aux Mogols, ce grand marché était déjà fréquenté et habité par des Musulmans et des Arméniens, ainsi que les inscriptions relevées sur des pierres tombales le prouvent. On trouve encore, dans les ruines, des monnaies avec des caractères arabes et cophtes, apportées par le commerce.

Tandis que les deux Vénitiens étaient à Bolgar, la guerre éclata entre Barca Khan, seigneur du Ponant, et Houlagou, un autre Tchingiskanide, seigneur du Levant, dont l'empire s'étendait de l'Euphrate à l'Amou-Daria, et du golfe Persique à la mer Caspienne. Ce fut une guerre de huit mois (1262-1263).

Les frères Polo étaient, depuis un an, dans le Kiptchak, et ils désiraient retourner à Constantinople. Mais cela était impossible.

En temps ordinaire, les marchands circulaient sans grand risque. Les Mogols avaient mis un ordre relatif dans les pays qu'ils avaient conquis. La police des routes était bien faite, grâce à un service de poste organisé avec soin. Les courriers voyageaient d'étapes en étapes, des relais étaient préparés, où il y avait des chevaux de rechange. Des campements étaient échelonnés, avec des piquets de cavaliers pour le service des khans. C'étaient autant de petites garnisons qui assuraient la sécurité. (Beaucoup de « stanzias », stations de poste russes, se trouvent encore aujourd'hui aux mêmes places que les « djam » (relais) au temps des frères Polo, parce que ni la nature du sol ni la résistance des chevaux n'ont changé.)

Les Mogols avaient la justice rapide et la main dure.

Les coupables étaient châtiés de suite et avec une rigueur impitoyable. On le savait.

Aussi, « depuis la Pologne jusqu'à la mer Jaune, pas un chien n'osait aboyer sans leur permission ». Leurs escadrons disciplinés avaient établi parmi les peuples conquis « la paix mogole », par le fer, de même que les Légions de Rome avaient imposé « la paix romaine » dans le monde antique.

Mais, lorsque les maîtres se faisaient eux-mêmes une guerre acharnée, tout se relâchait et les pillards, reprenant de l'audace, se jetaient sur les marchands et les caravanes.

Dans les vastes plaines du Kiptchak, entre le Dnieper et le Volga, vivaient des bandes insaisissables et redoutées. C'étaient des Russes, des Hongrois, des Alains, groupés sous des chefs qu'ils se donnaient. Armés d'arcs et de flèches, ils battaient l'estrade. Se cachant pendant le jour, ils surprenaient pendant la nuit la proie qu'ils avaient guettée. Ils tuaient et dépouillaient leurs victimes, puis ils s'enfuyaient.

Dans ces pays, les troupeaux de chevaux en liberté étaient nombreux, et ils étaient d'une grande ressource pour ces écumeurs de steppe. C'était, pour eux, la remonte et le ravitaillement faciles. Leurs montures étaient-elles fatiguées? Ils les remplaçaient par les meilleurs coursiers du « taboun » (troupeau de chevaux), et ils échappaient aux poursuivants. Avaient-ils besoin de viande? ils emmenaient quelques jeunes étalons, bien gras, et se régalaient de leur chair succulente. Avec des vivres qui se transportent eux-mêmes, on peut se mouvoir facilement, aussi les bandes de pillards se mettaient sans peine sous la protection de l'espace.

Durant la guerre entre Barca et Houlagou, elles étaient maîtresses des routes et elles barraient le retour aux frères Polo. Aussi, ils se dirent : « Puisque nous ne pouvons retourner à Constantinople avec nos marchandises, allons en avant, par la voie du Levant, peut-être trouverons-nous moyen de retourner en arrière. »

Ils décidèrent de se diriger vers le Khovarezm (le Khiva) et le Bokhara.

A Saraï et à Soudak, ils n'avaient pas été sans lier connaissance avec des marchands de ces pays. Ils en parlaient la langue et ils n'ignoraient pas le trafic à faire. Ils chargèrent donc leurs marchandises sur des arabas, et partirent pour le Khovarezm. Cette voiture, dont Ibn Batouta nous dit s'être servi durant ce même trajet, existe encore sous le même nom. Elle est vraiment appropriée au milieu. Elle a

deux brancards avec deux roues très hautes, qui permettent de traverser facilement les gués et de se tirer des boues profondes, dans la saison des pluies. Au moyen d'une capote de nattes ou de feutre, elle abrite du soleil, de la pluie ou de la neige. Dans les plaines où l'eau est rare, on l'attelle de chameaux.

Les Vénitiens mirent au moins deux mois pour arriver à Ourguentch, sur les bords de l'Amou-Darya. Puis, en dix-huit ou vingt jours de désert, ils arrivèrent à Bokhara. Cette ville avait été ruinée par Tchengis Khan (1), mais elle s'était relevée grâce à Okedaï Khan, son successeur, qui aimait à bâtir, et l'avait repeuplée.

Les Vénitiens trouvèrent encore des contemporains de la conquête qui avaient tremblé devant le terrible conquérant. Ils s'installèrent dans la ville et firent leur métier de commerçants. Mais les circonstances furent telles qu'ils ne purent partir ni pour retourner dans leur pays, ni pour aller plus loin. Peut-être les chefs du pays se défiaient-ils de ces étrangers et les voulaient garder.

Leur séjour durait depuis trois ans, lorsqu'en l'année 1267 ou 1268 ils apprirent l'arrivée à Bokhara de grands personnages mogols que le khan Houlagou envoyait de Perse Cambalik (près Pékin) auprès de son empereur le grand khan Koubilaï (2). C'était un événement.

Les Vénitiens virent là une occasion de fructueuses aventures, et ils ne manquèrent pas de solliciter les ambassadeurs.

Ils surent les intéresser, grâce à leur diplomatie souriante et à leur souplesse italienne ; ils parvinrent à se faire offrir ce qu'ils souhaitaient ardemment, à savoir que les ambassadeurs les emmènent avec eux.

Le grand khan aimait fort à voir les hommes et les choses d'Occident, et ses gens étaient assurés de lui faire grand plaisir en lui conduisant les deux Vénitiens. Et les Mogols leur dirent : « Le grand khan n'a jamais vu de Latins, et il désire en connaître. Venez à la cour, et il vous traitera avec honneur et libéralité. En voyageant avec nous, vous serez en complète sécurité, et vous n'aurez pas à craindre d'être molestés par qui que ce soit.

(1) Tchengis meurt en 1227. Okedaï est élu en 1229 et meurt en 1250.
(2) Koubilaï, élu en 1260, à quarante-quatre ans, meurt en 1294.

Les Vénitiens acceptèrent avec joie. C'était pour eux une bonne fortune inattendue et une sorte d'évasion. Dans les pays d'Asie, les marchands ou les voyageurs isolés ou peu nombreux sont encore enchantés de se joindre à une ambassade. Ils ne sauraient chevaucher en meilleure compagnie. Abandonnés à eux-mêmes, ils sont exposés à être pillés par les voleurs des grands chemins, à payer de lourds péages et à être tondus de près par les chefs qui perçoivent les douanes. Mêlés à la troupe qui accompagne de nobles seigneurs, ils jouissent d'une parfaite sécurité : ils sont respectés, bien accueillis et bien traités.

D'après une coutume (qui subsistait encore en Asie tout récemment) les ambassadeur étrangers ou mogols avaient droit aux chevaux, aux bêtes de somme, aux vivres et au gîte tout le long du chemin. Suivant la considération dont ils jouissaient, ils étaient plus ou moins bien traités. Des personnages d'assez haut rang pour prendre sur eux d'introduire des étrangers à la cour de Koubilaï étaient assurés de la meilleure réception.

Les deux frères ayant réglé leurs affaires partirent avec les envoyés du grand khan. Et, « durant un an, ils voyagèrent vers le nord et le nord-est avant d'atteindre la cour de ce prince ».

Marco Polo ne précise pas davantage le chemin qu'ils suivirent. Dans le livre admirable du colonel Yule sur ce grand voyageur, que M. Henri Cordier vient de compléter de notes si intéressantes, on trouve, sur les cartes, que les deux frères passèrent par Hami. C'est leur faire suivre la route qui va nettement à l'est. Elle passe par Otrar et la vallée de l'Illi ; elle longe les contreforts septentrionaux de la chaîne du Tien-Chan, et elle aboutit à la ville de Sa-Tchou, en Chine, en profitant d'une sorte de Bosphore, où la mer de Sable (Cha-Mo) s'étrangle entre les montagnes, puis s'élargit à l'est et à l'ouest.

Cette direction n'est pas conforme à l'orientation est et nord que donne le narrateur. Elle devait être exacte, car les marins qu'étaient ces Vénitiens ne purent pas se tromper sur ce point. A notre avis, c'est bien vers l'est et le nord-est qu'ils voyagèrent. Il suffit, pour justifier cette indication, de les faire marcher d'abord vers Otrar sur le Syr Daria, point de jonction des routes de l'est et de l'ouest et rendez-vous des caravanes. C'était dans cette ville que des mar-

chands venus de Mongolie avaient été pillés et mis à mort par le sultan du Bokhara, Mohamed Khan, ce qui déchaîna la colère de Tchengis et amena les terribles représailles que l'on sait.

Ayant franchi le Syr Daria à Otrar (à la hauteur de la ville de Turkestan actuelle), ils prirent la route suivie par Jean de Plan Carpin. Elle longe l'Ala-Tau, traverse les vallées du Talas et du Tchou, puis, à partir de la vallée de l'Ili, elle abandonne la direction de l'est pour le nord-est. Elle passe par l'Ala-Koul, Kobdo, Ulia-Stutaï, et enfin, elle atteint le pays où les Mogols avaient leur première capitale, Kara-Koroum, qui était placée sur la rive gauche de l'Orchon. Sans doute, Koubilaï se trouvait dans ces régions.

A partir de Syr Darya, les ambassadeurs trouvaient sur leur route des campements, des vivres, des chevaux, des bêtes de somme, du lait et enfin le koumis dont ils étaient friands. Je suppose que, partis en hiver, ils voyagèrent de manière à traverser ces pays dans la saison de l'herbe, en profitant de ce qu'elle est plus tardive à mesure qu'on avance vers le nord.

De Kara-Koroum, il y avait certainement des relais à travers la Mongolie jusqu'à la résidence de l'empereur. Dernièrement, la poste russe qui faisait le service entre Pékin et Ourga suivait en partie cette route.

Le voyage dura un an. Ce qui prouve que les ambassadeurs ne voyagèrent pas avec la rapidité de courriers, mais avec commodité.

Les deux Vénitiens furent présentés au grand khan. Il leur fit bon accueil. Comme il était curieux, il les accabla de questions. Il les interrogea au sujet des empereurs d'Occident, s'informant de leur manière d'administrer, de rendre la justice, de faire la guerre, et se faisant renseigner sur maintes autres choses. Puis il les questionna sur les rois, les princes et autres barons.

Les deux frères parlaient très bien la langue tatare, et ils surent intéresser vivement le grand khan. Celui-ci les questionna aussi au sujet du pape et de son Église, sur tout ce qui se faisait à Rome et sur les coutumes des Francs. « Et les deux frères lui dirent la vérité dans tous les détails, bien et sagement, comme de sages hommes qu'ils étaient. »

Le « très grand sire » ne tarda pas à leur accorder toute sa confiance, et il résolut de les envoyer en Occident avec « un

de ses barons », afin de porter au pape des lettres en langue mogole, où il était demandé d'envoyer cent hommes sages sachant les sept arts et capables de discuter et prouver clairement aux idolâtres que toutes les idoles qu'ils ont dans leurs maisons et qu'ils adorent sont des inventions du diable, et aussi que la loi chrétienne est meilleure que la leur. »

Le grand sire chargea aussi les deux frères de lui rapporter de cette huile qui brûle dans une lampe au-dessus du Sépulcre du Fils de Dieu, à Jérusalem.

Après que le « grand sire » eut donné toutes ses instructions aux deux frères et à son baron, il leur fit remettre une tablette d'or de commandement par laquelle il était ordonné qu'en tous lieux où ils passeraient, on eût à leur fournir ce dont ils auraient besoin, ainsi que des chevaux et des hommes pour les escorter d'un pays à l'autre.

Et quand messire Nicolas et messire Mathieu et l'autre messager eurent bien tout ce dont ils avaient besoin, ils prirent congé du très grand sire, montèrent à cheval et se mirent en route. Mais bientôt le compagnon mogol tomba malade. Ils durent le laisser dans une ville et, avec son approbation, ils continuèrent leur route pour s'acquitter de leur mission. Néanmoins, ils mirent bien trois ans pour arriver à Lajas, port alors très important de la Petite-Arménie. Les Vénitiens y avaient un baile (sorte de consul). Les deux frères le savaient, et certains de trouver des compatriotes et des navires de leur pays, ils se dirigèrent vers ce port.

Mais quel chemin suivirent-ils pour y arriver? Marco Polo ne nous en dit rien. Nous savons seulement que, grâce à leur « table d'or de commandement », ils furent partout bien reçus, qu'ils ne manquèrent de rien, que tous leurs ordres furent exécutés. Ils pouvaient donc aller du train qui leur plaisait, séjourner où et quand ils le voulaient. Aussi, s'ils mirent trois ans à faire cette route, c'est non seulement à cause des difficultés dont parle Marco Polo, « parce qu'ils furent arrêtés soit par la neige, soit par les grandes pluies, soit par de grands torrents infranchissables », mais surtout parce qu'ils le jugèrent à propos. Je les soupçonne d'avoir profité de leur situation d'ambassadeurs pour faire en route leur commerce de pierres précieuses. Quant à leur itinéraire, nous en sommes réduits aux hypothèses. Mais, mettons-nous à leur place. Ils sont des commerçants habiles, ils connaissent tout spécialement les pierres précieuses si facilement trans-

portables, et donnant des gains inimaginables. Ils voyagent en grands seigneurs. Partout ils sont reçus et obéis comme les envoyés du grand khan. Partout bien accueillis, partout bien hébergés, ils ne sont pas pressés. Ils visitent les bazars, font venir les marchands, ils s'informent, et ils achètent ou ils troquent, par exemple contre de la soie, du musc si rare et si cher, dont ils ont pu facilement se munir avant de quitter la Chine orientale, et font des acquisitions au meilleur compte.

Étant sortis de Chine par l'Occident, ils suivirent le chemin de la soie et de la rhubarbe, qui passait par le Tangout, Sa-Tchou, le Lob-Nor, Tcherchend, Khotan (pays du jade). De là, ils franchirent le Pamir par le Wakhane, les sources de l'Oxus, Ak-Tach, arrivèrent au Badakchan, renommé par ses beaux rubis « balais ». Puis ils se rendirent à Balkh, où se croisent les routes de l'Inde, de la Perse et du Turkestan.

Comme ils voyageaient sans hâte, on peut admettre qu'ils retournèrent à Samarkande et à Bokhara, qui étaient de grands centres d'affaires. Ils s'étaient certainement créé des relations dans cette dernière ville, où ils avaient fait un long séjour.

De Bokhara, la grande route des caravanes passe au delà de l'Oxus par Tchardjoui, par Merv, puis par Meschod. Elle continue vers l'Occident par Nichapour, Rhagès, pour aboutir au grand centre commercial de Tabriz au nord de la Perse.

Donc, sur le chemin, ils trouvaient précisément les pays d'origine des rubis et des turquoises (le Badakchan, le Khoraçan, le Ferghanah), et les plus grands marchés de pierres précieuses, tels que Samarkande et Tabriz. Dans cette dernière ville, le commerce était très actif, des marchands Génois et des Vénitiens l'habitaient.

Les rubis de Ceylan, les diamants de l'Inde, les perles du golfe Persique y affluaient et d'habiles orfèvres en faisaient de superbes parures. Ibn Batouta, le voyageur marocain, vit encore dans le bazar de beaux esclaves splendidement vêtus, qui offraient gracieusement des joyaux magnifiques aux riches dames tatares. Elles en achetaient beaucoup.

De Tabriz, les caravanes allaient régulièrement à Lajas, en passant par le haut Euphrate. Lajas était un port de Cilicie, alors très fréquenté et situé au nord-ouest du golfe d'Iskandéroum (Alexandrette). Ils y arrivèrent en 1269,

environ dix ans après avoir quitté Constantinople, où les empereurs grecs étaient réinstallés.

Les deux frères avaient des lettres pour le pape, mais, en arrivant à Saint-Jean-d'Acre, ils apprirent qu'il était mort. Ils s'adressèrent au légat de la Terre-Sainte. Ils lui dirent leurs aventures et qu'ils apportaient des lettres à eux confiées par Koubilaï, le très grand khan des Mogols, et ce qu'elles contenaient.

Le légat ne fut pas médiocrement surpris, mais il ne put que leur dire : « Prenez patience, attendez l'élection d'un pape, et vous pourrez faire la commission dont vous êtes chargés. » Ils suivirent les conseils du légat, et puis, comme ils n'étaient pas fâchés de revoir Venise, ils s'y rendirent en passant par Négrepont, port de Grèce dont les Vénitiens étaient encore maîtres.

A son arrivée, maître Nicolo apprit que sa femme était morte en laissant un fils alors âgé de quinze ans et qui s'appelait Marco.

Les deux frères attendirent deux ans à Venise, mais le désordre était dans l'Église et elle restait sans chef. Aussi, ne sachant quand finirait l'interrègne, les deux frères décidèrent de ne plus tarder à retourner chez le grand khan. Ils quittèrent Venise avec le jeune Marco et revinrent à Saint-Jean-d'Acre, afin de se concerter avec le légat. Il leur permit d'aller à Jérusalem quérir un peu de l'huile qui brûle, jour et nuit, dans la lampe du Saint-Sépulcre, car Koubilaï la leur avait expressément demandée. Puis ils retournèrent à Saint-Jean-d'Acre. Ils dirent au Légat : « Comme rien ne fait prévoir à quelle date un pape sera élu, notre désir est de retourner auprès du grand khan, car nous n'avons que trop différé notre départ. » Et le légat les approuva en leur donnant des lettres pour expliquer au grand khan qu'ils avaient bien fait tous leurs efforts pour exécuter tous ses ordres, mais qu'ils ne l'avaient pu, faute de pape.

Là-dessus, les deux frères retournent chez le grand khan. D'abord, ils vont à Lajas. Mais ils y étaient à peine arrivés, que la nouvelle survint qu'un pape avait enfin été élu, le 1er septembre 1271. Et il se trouve que le nouveau chef de l'Église est précisément le légat de la Terre-Sainte, Théobald de Piacenza, qu'ils ont vu à Saint-Jean-d'Acre. Ils en furent tout joyeux. Et bientôt, ils reçurent du pape Grégoire X

avis de ne pas continuer leur route et de venir le voir. Le roi d'Arménie mit à leur disposition une galère qui les ramena à Saint-Jean-d'Acre. Le pape leur fit bon accueil, leur donna sa bénédiction et il leur adjoignit deux frères prêcheurs les plus instruits de la région, Nicolas de Vicence et Guillaume de Tripoli. C'était moins que les cent hommes sages que Koubilaï réclamait afin d'enseigner les sept arts. Il est vrai qu'il eût été assez difficile de les trouver à Saint-Jean-d'Acre. Grégoire X donna derechef sa bénédiction et des lettres qui répondaient à celles du grand khan et aussi un bon nombre de beaux vases de cristal à lui remettre comme présents. Vous voyez que l'art de l'emballage était parfait au moyen âge.

Et les deux frères Polo, les deux clercs et le jeune Marco retournent à Lajas, tête de route des caravanes allant à Tabriz. Enfin les voici tous partis. C'était probablement fin novembre 1271. Mais comme il était écrit qu'ils auraient toutes sortes d'aventures, le sultan mamelouk Bibars Boundekar, à la tête d'une armée de Sarrasins, envahit l'Arménie, la ravagea et répandit partout la terreur. Les envoyés se virent en grand péril ; les frères prêcheurs saignèrent du nez et ne voulurent pas aller plus avant. Ayant donc remis tous leurs papiers aux messires Nicolo et Matteo, ils s'en retournèrent avec le maître des chevaliers du Temple.

L'auteur de toutes ces difficultés était un ancien esclave précisément né dans le Kiptchak et vendu autrefois, peut-être par des compatriotes des Polo, à Damas pour 800 dirhems (environ 450 francs). Acheté par un émir qui en fit un mamelouk, il devint sultan. C'était un grand chef qu'un chroniqueur franc compare à Jules César pour l'art de la guerre, et à Néron pour la malignité. C'est ce sultan Boundekar qui écrivait insolemment à Bohémond pour le narguer, après avoir pris Tripoli : « Nous vendions quatre de tes « dames » pour un dinar. »

On voit, par cet incident, que les trois Polo n'étaient pas gens à se décourager. Donc, ils poursuivirent leur route, à peu près la même qu'ils avaient faite depuis le Cathay (la Chine) en passant par les pays soumis aux Mogols.

A cause de l'insécurité, ils ne pouvaient songer à se rendre à Bagdad par le petit désert qu'on traverse pour gagner assez directement la vallée de l'Euphrate et la Mésopotamie.

ils prirent plus au nord, par la grande Arménie, franchirent l'Euphrate et descendirent la vallée du Tigre.

Leur itinéraire fut certainement influencé par leur intention d'acheter des pierres précieuses, et sans doute aussi des étoffes de prix pour la cour de Koubilaï et ses grands dignitaires. En effet, ils passèrent à Erzingane, Mossoul, Bagdad, Kis, Ormouz. Or, à Erzingane sur l'Euphrate, on fabriquait la meilleure étoffe de boukran du monde ; à Mossoul, les draps tissés d'or et de soie, et on y faisait grand commerce d'épices et de perles.

Bagdad, célèbre par ses étoffes brodées d'or, était un grand marché de pierres précieuses qu'on y apportait de l'Inde par Ormouz. De Bagdad, on descendait facilement par le fleuve et la mer jusqu'à Ormouz, à l'entrée du golfe Persique, où était le grand marché des perles pêchées dans le voisinage.

De là, ils remontèrent à Kirman, car dans le voisinage de cette ville, se trouvaient les grandes mines de turquoises. Au reste, Marco ne manque jamais de mentionner les pierres précieuses et les étoffes de luxe dans son récit. C'est évidemment parce que ses parents et lui-même s'y intéressaient fort. Ils fréquentaient les bazars, visitaient les joailliers, les orfèvres.

A l'occasion, ils ne manquaient pas d'acheter, de vendre ou de troquer. En vrais joailliers, ils collectionnaient à leur propre intention les belles pièces, les spécimens rares qui constituèrent ainsi peu à peu une fortune peu volumineuse, aussi facile à transporter qu'à dissimuler. Ils agissaient comme de « sages hommes » de Venise qui étaient de la lignée du subtil Ulysse. Lorsqu'ils reviendront de Chine, pour ne plus y retourner, on les verra repasser aux bonnes places, afin d'enrichir leur écrin.

Aussi, en allant vers le grand khan Koubilaï, ils ont soin de toucher Nichapour, où l'on trouvait les plus belles turquoises du monde. Et chevauchant ensuite vers le soleil levant, les frères Polo reprennent la route qu'ils ont déjà suivie. Et ils repassent à Mesched, à Balk que Tchingis avait détruit, au Badakchan, pays des rubis balais, qui coûtaient alors plus cher que les diamants.

Ils franchirent le Pamir, et par le Khotan, pays du jade, et le Lob Nor, ils regagnèrent Satchou.

De là, ils se rendirent à Kemeinfu situé près de la frontière

plus loin que Kalgan, sur la route de Kara-Koroum. Le grand khan y résidait en ce temps-là.

Ayant appr s leur venue, il envoya à leur rencontre des messagers « bien quarante journées en avant ».

Vous saurez, dit Marco Polo, « qu'ils furent bien trois ans et demi à faire ce voyage, à cause de la difficulté des chemins, des pluies et des grands fleuves, puis ils ne pouvaient chevaucher comme l'été ».

Arrivés à Kemeinfu, ils entrèrent, dans le palais du grand khan, qui leur fait grande joie et fête, leur demandant ce qu'ils sont devenus et comment ils se sont portés. Et les deux frères, habiles courtisans, lui répondent « qu'ils se sont moult bien portés puisqu'ils le retrouvent sain et dispos », puis ils lui présentent le brevet et les lettres que le pape lui envoie dont il a grand'liesse, et ils lui baillent la sainte huile, dont il est tout joyeux, et qu'il tient pour très précieuse. Puis le grand khan, quand il voit Marco, qui était un jeune homme, demande qui il est. « Sire, fait messire Nicolas, c'est mon fils et votre homme. — Qu'il soit le bienvenu ! » répond le grand khan.

Ce fut le commencement de la longue faveur dont Marco Polo devait jouir auprès de Koubilaï et qui lui permit de continuer la mission de son père et de son oncle et d'écrire ces *Voyages* qui gardent encore, après tant de siècles, toute leur fraîcheur.

GABRIEL BONVALOT.

François de Port-Hault

I

François revint, à vingt-six ans, dans sa maison, rappelé par sa mère. Elle lui marquait, depuis quelque temps, en des lettres pressantes, son embarras dans le gouvernement d'un domaine surveillé de trop loin, que ses yeux vieillissaient et qu'elle était fatiguée. Elle ne disait pas, mais il pressentait bien sa mélancolie de solitude, en son abbaye des bords du Gave, qu'animait un grand train rustique, mais où elle ne parlait du cœur qu'à ses ombres... Il l'y voyait marcher de long en large et de salle en salle, pensivement, dépêcher ses repas, pencher la tête dans ses veillées sous la lampe, graves, d'une tristesse fidèle.

Lui-même revenait vers sa mère avec bonheur et souci ensemble... Parti tout jeune sur de hauts espoirs dans la candeur d'un génie facile, il butta vite aux difficultés, sans en être beaucoup surpris ni s'en chagriner plus qu'il n'est utile, averti par un bon sens naturel et quelque peu altier des traîtrises et déconvenues qu'il y a partout. Mais voici qu'il doutait de lui !

Fallait-il donc qu'il renonçât à lui-même? Son génie, en qui il avait cru, lui semblait encore l'essentiel de lui ! Se mourait-il, cet ardent foyer en qui d'autres avaient paru aussi croire? Ou n'avait-ce été qu'un feu de paille, une étincelle, un reflet plutôt projeté sur son esprit présomptueux par des génies authentiques?... Les pensées lui venaient pourtant par essaims, aisées, rapides et non sans cha-

leur, mais mal portées sur un rythme gauche, ou s'empêtrant en des bégaiements d'expression tels qu'il ne les pouvait conduire au jour, cependant qu'elles bourdonnaient en le tourmentant jusqu'à l'obséder, multitude rebelle !...

Ainsi resterait-il stérilisé? S'en irait-elle absorbée comme un ruisseau par des sables? tarissait-elle déjà goutte à goutte, la source de poésie et d'amour qu'il avait pensée inépuisable? Lui fallait-il voir la gloire au loin passer comme une reine distraite? Et devait-il résigner ce songe qu'il choyait pieusement du cœur dès ses jeunes années, l'honneur d'un héritage illustre à prendre, la joie de rétablir en son grand jour un nom dont l'éclat allait mourant, offusqué par la solitude et la ruine, complices mélancoliques du temps?...

Ainsi revenait-il vers sa maison... Mais il y allait trouver ceux qui l'aimaient, une mère qui n'avait que lui dans la vie et deux amis qui l'avaient été de son père. Pour sa demeure, il n'y était point né, mais sa mère l'avait reçue de la sienne et elle lui était maternelle ainsi... Il rentrait dans son pays, sur sa terre, vers qui, de la ville aimée pourtant, souvent ses yeux, son cœur, ses désirs avaient fui...

François prévit justement sa vie. Il pensa qu'elle ne serait point éclatante, mais qu'il dépendait de lui de la rendre intimement riche et magnifique, de par la simple amitié des choses en leur beauté quotidienne. Il respirait dans son air natal. Et tous les souvenirs de sa vie accouraient au-devant de lui, pour lui entrer au cœur tous ensemble, en troupe d'amis dans la maison. Ils l'assuraient de leur assistance pour composer un bonheur durable dans les champs paternels, plus sûr que les cajoleries de la gloire à quoi son âge l'eût rendu sensible, et qu'il avait voulues. Dans le fond, il croyait toujours en lui-même et ne s'imaginait vraiment pas son beau songe évanoui ni son œuvre en fumée, enfin qu'il pût être dépossédé d'une faculté souveraine, tant que le monde irradierait en son âme par des splendeurs aimées...

Il arrivait dans les premiers jours de juillet, à l'étale de la moisson mûrissante et de l'année dans son plus beau cours. La campagne traversée pas à pas déployait ses champs verts ou dorés, comme de calmes ondes. Elle s'offrait, corbeille de feuillage, des maïs et des blés, arène des travaux et des fruits. Elle s'ouvrait parmi ses villages groupés sous les clochers paternels, jusqu'à l'estuaire de ses vallées couronnées par les monts, dans la grandeur de ses nobles formes à la lumière unies... Il admira comme le ciel prend la terre, lorsqu'il est calme ainsi. Et son être se retrouva intégral, à tout ce qui l'accueillait là de lui-même, par ses chemins anciens...

Il vit l'air bleu, en remous splendides, se jouer sur la houle des

épis froissés par les brises de la moisson. Il vit l'eau vive couler comme l'air, au pont où il fit halte comme autrefois. Des îlots de saules et d'oseraies figuraient de là des vaisseaux à l'ancre sur des flaques de ciel. Les peupliers courbés à la cime formaient à la rivière un beau voile en suivant ses contours, ou se groupaient en massifs par place, tels que des buffets d'orgues, les orgues tranquilles de la lumière autour de la campagne...

Midi sonnant et les coqs chantant, François entra dans sa maison. La porte était ouverte comme toujours et la maisonnée rassemblée là. Il prit dans ses bras, sans la bien voir au quitter du jour éblouissant, sa mère heureuse et défaillante. Il donna l'accolade à ses deux vieux amis, le marquis d'Andouins et M. Le Cervier accourus pour lui faire fête, serra la main des gens... Quand il s'assit avec sa mère et ses hôtes dans la salle à manger retrouvée telle qu'il l'avait laissée, avec ses carreaux et sa fontaine, ses bahuts, les vieilles gravures des murs, Paris se trouva si loin de lui qu'il lui sembla s'être assis là de la veille, et que du temps n'avait point passé.

— Qui voit François voit en lui son père, dit le marquis gravement... Le voilà bien, tel qu'il était au même âge, mon contemporain, mon vieux cousin, le Porthault de notre fleur de jeunesse il y a quarante ans, j'en ai soixante !... Voilà sa taille un peu ramassée dans sa démarche agile, son port de tête et son attitude, ses gestes, sa façon de parler, bref, jusqu'au timbre martelé de la voix, l'air, les traits de famille... Cependant François vous ressemble beaucoup, ma chère amie. C'est un esprit qui lui sied !...

François sourit :

— Maman, reçois le bouquet, dit-il... Marquis, vous me flattez ! Tout au plus m'attribuerai-je un certain air qui n'est pas d'un niais ni d'un béjaune, d'un freluquet non plus... Mais vous-même, ne vous parez-vous pas de vos années? C'est coquetterie pure !

— Je me défends !...

— Pour le docteur, poursuivit François, je le retrouve aussi, tel que toujours. Il ne saurait changer...

M. Le Cervier posa sa fourchette :

— Non ! j'ai le cuir trop bien tanné, répondit-il ! Il y a quarante ans passés que je meuble les paysages d'ici. Ma parole !... On y croira voir ma silhouette encore, quand je serai au pays des ombres... Je ferai figure de revenant sur mon cheval, sous mon grand chapeau, avec ma maigreur de Don Quichotte, ma barbe dure, qui est grise, je crois, de naissance, et certain air que j'ai d'Henri IV, sans préjudice des droits du marquis, à qui le nez busqué est d'apanage, de par son aïeule Corysande...

— Henri IV, dit en riant le marquis, avait assez d'esprit pour en doter tous ceux de Béarn sur sa largesse royale, et assez d'étoffe pour semer partout chez nous de son nez... Votre poule au pot l'aurait contenté, chère amie, comme ce civet et ces truites. Quant au chapon, je n'en dirai rien, j'y ferai honneur simplement... Et je bois à la santé de François, à son retour qui nous réjouit tous, à ses amours d'hier ou de demain, aux belles promesses de l'avenir. J'espère qu'il ne s'ennuiera pas parmi nous...

— Ne suis-je pas d'ici? dit François. Et n'ai-je pas ici ce que j'aime? Lorsqu'on a été nourri aux champs, le pli d'amitié reste indélébile. Il est vrai que j'aurais aimé de rester un peu de temps encore à Paris.

— J'avais besoin de toi, mon enfant, dit Mme de Porthault.

— J'en reviens obscur, comme je partis... Extrairai-je un jour de ma cervelle ce que je crois, malgré tout, qu'il y a?... Mais j'ai retenu ceci de mon père qu'il faut se tenir au-dessus de sa fortune grande ou petite, au-dessus même de ses ambitions, pour belles et légitimes qu'elles soient.

— C'était un homme ! dit M. d'Andouins.

M. Le Cervier hocha la tête.

— François, vous avez dérogé, dit-il.

— Oui, je manque à notre belle tradition... Votre profession est noble entre toutes, et je sais que tout m'y eût dû porter. Aucune, je crois, qui soit mieux faite pour solliciter un homme de bien en contentant l'esprit et le cœur, aucune pour élargir, à ce qu'il me semble, une intelligence de qualité et, par contre, pour rétrécir les médiocres... Je vous enviai souvent, mon cher ami, à vous voir entrer de votre air paisible dans une maison anxieuse. Les gens vous y accueillent de telle sorte qu'on pense que vous avez bien le pouvoir de mettre en fuite la maladie par votre seule présence, si ce n'est la mort en personne, et les plaisanteries mille fois reprises contre vos confrères les plus huppés, sinon contre vous-même par aventure, tombent à vos pieds comme choses vaines, devant ceux à qui vous dites : « J'ai bon espoir ! » J'aurais aimé de suivre mon chemin tout comme vous, les mains remplies d'œuvres et de bienfaits... Mais je n'avais pas assez d'esprit. Rappelez-vous le grain de plomb...

— Quel grain de plomb?...

— Vous avez oublié?... Nous étions ici un matin, vous assis comme vous voilà, à cette place où vous êtes, devant une tasse de café, le front rouge, la barbe épanouie. Vous époussetiez de la cravache, sur vos bottes, la poussière d'une route calcinée de septembre, et

mon père allait et venait dans la salle, comme il aimait de faire pour deviser. Moi, tout jeune, bachelier émoulu de frais, je chargeais des cartouches, en prêtant l'oreille à vos discours. Comme j'hésitais sur des plombs à choisir : « Tu ne distingues pas le 8 du 9 à la première vue? dit mon père... Tu n'es pas fait pour la médecine... »

— Voilà du bon sens, dit le marquis.

— Une boutade, repartit le docteur.

— Eh! non, dit François, il disait juste!

— Quel esprit net et perçant il avait! poursuivit le marquis. Et quel riche entretien!... Divers, plaisant, étoffé, rapide!... Que de belles heures passées sous ce toit, autour de cette table où chacun parlait comme il pensait!

— Hélas! bonheur lointain, dit Mme de Porthault.

— Point de mélancolie! dit le docteur... J'en fais défense à mes malades, je l'interdis aux gens bien portants.

— Je veux bien, docteur, répondit-elle... Aujourd'hui surtout il sied d'être heureuse. Et je ne dis point là, croyez-le, une réflexion qui ne soit pas vraie ni un regret qui me fasse mal. La pensée de mon cher mari m'est de son âme une présence constante, c'est ce qui fait que je peux sourire... Il y a quelque tristesse : elle m'est chère et m'accompagnera jusqu'à son terme, à celui de mes jours... Cela n'ôte point l'amitié de vivre, ni le goût du bonheur.

Elle dit à François, leurs hôtes partis :

— Viens, mon enfant!... Tes yeux te disent mieux que mes lettres n'ont fait mes raisons de t'appeler à mon aide. N'ai-je pas bien vieilli?

— Mais non! dit-il, en prenant ses mains. Tu n'es qu'un peu fatiguée, je vois, et tu vas rajeunir.

— J'en accepte l'augure et Dieu le fasse! J'avais besoin de toi.

— Me voici...

— T'en dire mon bonheur est inutile... Mais peut-être que tu me caches quelque regret?... Je sais, je mesure exactement ce que j'ajoute de difficultés à tes projets ardus en eux-mêmes, très chers, dont je suis fière avec toi. La vie que je te propose auprès de moi n'est pas pour en aplanir la voie chanceuse, mais tu as ici ton bien, tes racines, ton intérêt le plus sûr. Le fardeau de la terre et de la maison se fait lourd pour mes mains débiles, et l'on en prend trop à l'aise ici...

— Je viens donc y veiller.

— C'est ce qu'il faut pour nous deux... Rassure-moi sur l'avenir, donne à tes champs le soin qu'ils demandent. Le tour n'en est pas considérable, mais ils te suffiront avec largesse, à moins que tu n'aies

beaucoup changé. On y prend assez souvent de l'ennui et quelquefois du dégoût, — les temps, les gens se font difficiles, — mais aussi un intérêt et des joies. Puis ils te rendront libre !... Ton cœur fut lié à eux en naissant. Ton esprit, donc, pour vaste qu'il soit ou même pour avide que tu le veuilles, saura s'y contenter. Tu peux trouver beaucoup de douceur à vivre ainsi qu'a passé ton père, dans un cercle qui n'est étroit qu'en apparence et monotone de loin seulement. A toi d'y gagner un beau renom, si Dieu t'en a donné le droit, mon enfant, et c'est possible partout où l'on est, pourvu qu'on n'ait pas trop d'exigences ou que ces exigences soient bien placées... Moi, je te rêve simplement heureux.

II

Port-Hault, ou pertuis ou Port-d'en-Hault, dans la vallée d'Ossau, fait un site sévère. C'est là que François naquit, il y a un assez bon nombre d'années, dans sa maison ancestrale, qu'il dut quitter tout jeune, avec les siens. Elle fut bâtie vers 1700, sur les restes et avec les pierres d'une plus vieille, à mi-penchant d'une colline rocheuse et de bois ombragée, sur l'estuaire du val...

De là, on voit plus bas ces villages, Izeste, Louvic, Castets et d'autres dont les noms lui sont doux, qui se blottissent dans les plis des monts. Ces monts, quoique élevés, sont modestes encore, vassaux rangés devant les grands monts de la haute contrée. Le plus beau, leur souverain magnifique, humilie sous sa majesté tout leur peuple. C'est le pic d'Ossau ou de Midi, qu'en effet le soleil, au milieu de sa course, couronne exactement... Nul roi plus noble en sa forme abrupte, nul qui monte dans la lumière et l'azur avec une sérénité plus superbe que celle de cet Olympe à deux cimes, qui impose à sa vallée sa grandeur... Elle a gardé les forêts anciennes, la parure des hêtres jusqu'à mi-corps, des tilleuls et des frênes, et au-dessus le manteau noirâtre, mais çà et là bleui des sapins, qui flotte par plis et pans dans les combes comme un velours royal...

François n'a passé dans sa maison que ses années d'enfance, à peine douze. Elles ont suffi pour imprimer à son âme une gravité devenue sereine, qui ne l'a pas quitté. Il se rappelle avec une vivacité d'émotion qui l'étonne et qu'il aime, la tristesse qui lui entrait au cœur dans les soirs de novembre, lorsque la nuit et l'hiver tombaient. Tel jour du même temps, tel jeudi passé à vagabonder de roche en roche entre les buis et les chênes nains, s'est fixé aussi comme en ses yeux, avec le spectacle de la vallée à demi noyée dans les frimas, ses bois noirs où le tonnerre roulait des troncs d'arbres précipités

sur les pentes, parmi les coups de hache des bûcherons, les attitudes, le morne visage des monts. Il voit les toits qui semblaient pensifs, leurs fumées grises sous les ciels de neige, et cette figure du petit vieillard, ramasseur de ramée, aux cheveux gris tombant sur le col, vêtu de bure et guêtré de laine, qu'il découvrit un jour sur la colline, assis sur son fagot, chauffant ses paumes à un feu de racines, taciturne et transi : figure et tableau qui lui reviennent comme la propre vision de décembre et l'effigie de l'hiver...

Port-de-Haut, d'où descendit sa famille, fait un hameau de cinq ou six feux, sur un chemin qui va vers l'Espagne, dans un cirque des monts. Ses premiers ancêtres furent des pasteurs qui menaient, comme les bergers d'à présent, dès les neiges fondues, leurs troupeaux aux hauts lieux, puis émigraient, l'automne arrivé, dans la plaine.

Ils chassaient l'ours et gardaient du loup les brebis, bataillaient aussi pour les pâturages contre les bergers d'Aragon... Ils avaient l'humeur fière et hardie des vieux Ossalois leurs congénères, qui se disaient libres comme leurs pères, dans leur âpre vallée, qui gardaient ceci, en premier lieu, jalousement parmi leurs franchises, qu'ils devaient être autour de leur prince des premiers à toutes les guerres du temps, mais qu'ils ne seraient tenus de le suivre à trois marches par delà le Béarn qu'autant qu'ils voudraient bien. De même ne souffraient-ils pas une autre garde d'honneur qu'eux-mêmes au seigneur-souverain, quand il entrait chez eux... Leurs syndics avaient place d'honneur et préséance aux États sur les députés et jurats des villes.

Les Port-Hault figurent parmi ces syndics. Sans doute s'en allaient-ils siéger aux châteaux d'Orthez et plus tard de Pau dans leur accoutrement de bergers, en cape de bure et bâton au poing, à côté de gentilshommes pas plus fastueux qu'eux probablement. Sans doute aussi savaient-ils défendre les intérêts commis à leur zèle, avec le double esprit de finesse et de ténacité répandus en Ossau...

Ils descendirent, vers 1560, des hautes terres dans la basse vallée, un incendie ayant détruit leur maison ancienne, dans le hameau de Laruns... Mais ils avaient gagné de l'aisance, acquis un fief et pris rang ainsi dans la noblesse rurale, suivant le droit du Béarn. Ils furent médecins, magistrats et soldats, des féaux d'Henri IV... Ne l'ayant pas suivi jusqu'au Louvre et le harnois déposé, ils rentrèrent dans leur état honorable et sans lustre, avec tranquillité...

Le renom les a institués patriciens, d'un grand esprit sorti d'eux. Dieu fit naître d'un père savant, consommé dans son art, deux fils dont l'un devait l'égaler, et l'autre les dépasser de la hauteur du

génie, les élever dans sa gloire... Il étendit, guida leurs recherches et jeta sur les arcanes du corps humain des coups d'œil prophétiques. Il observa avec profondeur, sema partout des idées fécondes, ouvrit ou prépara de longs chemins... Il fut en grand état dans la ville, en crédit à la cour... Il écrivait des choses de son art avec la vigueur de Montesquieu, la clarté de Voltaire, et son siècle lui a décerné en effet le titre de Voltaire de la médecine, en témoignage de son beau génie...

Souvent, en son enfance songeuse, François vint considérer dans le salon de famille, avec un attrait quelque peu craintif, l'image de cet aïeul imposant. C'est à lui qu'il attachait ses regards, de préférence aux autres portraits appendus, aux rois de France peu surpris d'être là près de belles en parure de cour, de préférence même à la princesse en manteau d'hermine fleurdelisé, et à sa voisine fraîche comme l'aurore et, comme elle, l'air de déesse marchant sur les nues, autre nymphe de cour...

L'aïeul paraissait vivre plus haut que tous, et d'une vie plus grave et profonde, de cette étrange vie d'effigie qui se tait en ces passants d'autrefois retirés dans leurs cadres, simulacres assurément insensibles, mais où peut-être leurs ombres reviennent, se disait François en les contemplant, peut-être témoins, ou quelquefois juges, ou fantômes le soir... Il venait donc voir ce front puissant, cet air d'un siècle mort, ces yeux fixes dont la lumière était glauque et partait du dedans, qu'il croyait lire en lui... Le sourire ne le rassurait qu'à demi, car il lui paraissait énigmatique, sourire plutôt grave en effet, dans la grâce d'une haute raillerie consommée, qui éclairait ce visage. C'était bien l'air, c'était la figure de l'homme qui, penché sur les organes de notre corps, en combat les maux journellement, y rencontre ceux du corps social, bien des misères ou des ulcères de l'âme et le mystère vital !...

François entendit dire autour de lui, comme il fut conduit à penser qu'il avait là un lourd héritage, où il serait tenu de s'évertuer, l'âge d'homme venu. L'idée s'en rendit impérieuse, avec la déchéance de sa maison, quand il fallut quitter son berceau et dans la mesure où son regret, qui l'a suivi avant dans la vie, gagnait en piété...

C'était un beau lieu, que ce berceau !... La maison s'offrait, ample, amicale, par toutes ses croisées qui regardaient comme des yeux calmement ouverts. Elle avait un beau jardin régulier, ombragé d'allées hautes, et des pelouses tournées en prairies, somptueuses de milliers de fleurs au printemps, avec un cadran solaire au milieu, dont les heures et la devise vieillie ne se déchiffraient plus que par morceaux, sur une table épaisse en marbre gris. D'autres tables,

sous des tonnelles de charmille, ou dans des salles closes de lauriers, offraient aux jeunes filles de la maison leur marbre, pareillement gris et brut, pour broder ou pour lire, ou pour lier des gerbes de roses et des bouquets d'hortensias, ou bien à disposer dans des corbeilles les fruits du verger en leur saison. Point de statue, que celle du Temps, écaillé, comme il convient, sur son socle, de plaques de mousse et de lichen. Point de jet d'eau sur le vivier clair, mais une source tombant en cascade, qui s'échappait, en ruisseau léger, du bassin... Plus bas, un pré s'en va qui vallonne, bordé et parsemé d'îlots d'arbres, jusqu'au Gave orageux...

La voix de l'eau remplit la vallée. Le babil, toujours limpide, en est assoupi par place ou sonore entre les fleurs de l'herbe, selon que la naïade se fait nonchalante ou pressée dans sa fuite. On l'écoute, en son murmure à mi-voix, ainsi qu'un conte de cristal que file, en se dérobant, quelque fée rapide. Mais plus loin, du torrent qui tombe, ramassé par sa digue en d'étroites berges, l'harmonie de l'onde se rend profonde et déborde épanchée. Et plus haut encore, de chute sur les rochers ébranlés, gronde et roule le tonnerre d'un tumulte éternel.

La pastorale des troupeaux s'y mêle et souvent la flûte du chevrier... Le paysage, si sévère au temps morne, se pare de splendeur dans les beaux jours. La montagne retentit de tant de sonnailles pendant l'été, dans ses verts pâturages, qu'on songe de quelque vache sacrée aux lourdes mamelles ruisselantes, ruminant à l'ombre des forêts, près des eaux de Cybèle.

III

Quelques pages du livre de raison...

8 mars 188...

...L'hiver finit et la troisième année va courant de mon retour ici... Ces jours, sereins et pleins, il me semble, — je veux dire que je m'y sentis vivre, — se réduiraient, à les exposer, à quelques lignes sur le temps qu'il a fait, sur des occupations et habitudes afférentes aux changements des saisons toujours prises, toujours quittées avec elles, à des promenades, des chasses pédestres, et aux récoltes, affaire d'importance pour nous ! C'est le tissu de ma vie...

J'avais trouvé ma mère bien fatiguée. Cette fatigue dont elle se disait courbatue n'était rien que la lassitude d'une âme attristée par la solitude et mal guérie du plus grand des deuils. Elle eût fini

par l'opprimer toute et m'inquiéta d'abord... Ma mère a repris son allant. Je la revois bien portante, active, penchée sur les petites choses de notre vie avec l'intérêt qu'il y faut prendre, sereine et même gaie comme jadis aux limpides heures de mon enfance et plus tard, dans les années qui suivirent notre arrivée ici, lorsque mon père était avec nous, en cette maison moins belle que l'autre et tout autant aimée, maison rustique mal ajustée dans sa mise, mais qui n'en a pas moins l'air attirant, celui, je trouve, d'une bonne vieille dame de qualité...

Des amies viennent la voir... Ces bonnes âmes, que je fis tant fâcher autrefois, me pardonnaient toujours ! Elles amusent ma mère des nouvelles de la ville voisine, mare toujours quiète où fait courir moins des coassements multipliés que des chuchotements de bouche en bouche et d'oreille à oreille, toute pierre qui tombe, petit monde aussi bavard qu'indolent, dont ma mère n'a pas oublié les visages, leur histoire, les prétentions et manies, avec des qualités qui sont réelles... Il y a ici quelques braves gens et des esprits qui ont su rester simples, mais ils se raréfient... Elle en connaît aussi les ressorts, les propos souvent pittoresques, mais circonscrits de près, et le génie du cru, jusqu'aux plaisanteries héréditaires, vieux liards d'escarcelles de bon vieux cuir, qui passent et repassent de père en fils et de main en main, comme une monnaie toujours neuve...

La venue de ces amies réjouit ma mère. Elles la ramènent vers un passé qui a pour moi-même l'attrait d'un beau livre, quand nous l'ouvrons ensemble... Le présent fuit dans la monotonie qui l'éteint. Et rares sont les heures souveraines dont s'imprime en nous l'émotion rapide. Pour l'avenir, comme il est tout nôtre en nos songes, et même pris pour fumées, il me plaît d'en ordonner à mon gré les magnificences dociles, et je m'y laisse aller de tout mon cœur, bâtisseur de nuages et de palais. Il me sera d'une alchimie plus utile, en regardant en moi, de voir comment le passé me fit, ce qu'il me laisse d'affections intimes et de goûts plus légers, ainsi de féconder l'instant qui échappe et les jours parfois ternes, au mieux d'un avenir qui soit plausible et d'un bonheur facile à gagner... Le passé, dis-je, m'est un livre ami, parce que je regarde là ceux qui m'aiment, et un tableau plein du plus beau charme, cela dans l'âge des vastes pensées, et des travaux qui me sollicitent, dans l'été de ma vie...

Avril (*suite*).

...J'ai passé huit jours chez le marquis. Il vint me prendre, le lundi de Pâques, je ne dirai pas dans son carrosse, le véhicule est

moderne... Mais j'aurais pu croire à l'écouter, si bien parlait-il du beau vieux temps, qu'il m'emmenait par le matin clair à Versailles, pour le petit lever, ou que nous cheminions au trot de ses chevaux vers l'une de ses terres à redevances, sur le pavé du roi...

Il habite à trois lieues d'ici, de l'autre côté de la rivière, son castel où il vit seul. Car il n'a pas d'autres proches parentes que des nièces passablement mondaines qui sont mariées au loin, et qui le viennent voir au pied levé. Mais sa maison est ouverte, et il y reste aussi volontiers qu'il en sort.

Dans sa librairie, comme dit Montaigne, riche et bien ordonnée, le marquis lit ou rime à plaisir. Il rime habilement et non sans grâce, avec même quelque fraîcheur de sentiment, quelque éclat de couleur. Il se plaît à des tableaux riants et faciles, à des idylles dans le goût antique et d'un beau langage qui lui est naturel, à des lettres en vers. Certaines de ces idylles et de ces épîtres me font penser, pour le tour aisé, la négligence heureuse, à telle des *Premières Méditations* de Lamartine, un peu lâchée et molle, et pourraient s'y confondre... Il madrigalise dans la perfection.

Le marquis ne s'en fait point accroire :

— Je ne fus jamais qu'un flûtier de village, pas plus qu'un ménétrier, déclare-t-il. Mon galoubet sonne parfois juste... Je pouvais faire mieux...

« Quel homme charmant ! » dit-on de lui... Je le dis gentilhomme, dans la beauté du terme. Le monde ne voit de lui que des dehors de politesse et d'esprit galant qui charment en effet, sans trop le démêler d'entre bien d'autres, de mêmes relations, de même rang, dont il ne se distingue que par une simplicité plus unie. Il faut percer dessous pour voir l'homme et sa qualité vraie...

Ce qui lui fait un visage aussi original que séduisant, c'est ce mélange qu'il a dans le sang d'une élégance de cour et d'une rustique verdeur. Bonté native, bienfaisance, honneur, ceci va de soi-même... Le marquis est homme de tradition. Il l'est comme on respire et d'instinct, je dirais sans y penser, s'il ne savait dans la dernière délicatesse chacune des exigences de sa naissance, et ce qu'il doit à soi aussi, qui est tout un. Il s'en acquitte avec bonhomie, sans cesser de sourire.

Il porte ainsi l'honneur dans sa foi. J'entends que sa piété très sincère est pour lui une affaire de sang comme de raison, de fidélité à son blason, à sa patrie, au roi de ses pères, à sa qualité de vieux seigneur et Français dans les moelles, hommage de soi qu'il doit à Dieu... Le tour de son esprit, s'il y eût cédé, l'aurait rendu un peu voltairien, je veux dire frondeur. Il l'a moqueur et curieux

de tout, mais contenu dans les justes bornes, subtil à voir le plaisant des choses et prompt à les piquer d'un trait droit, mais rarement offensant... Il y a en lui, sous l'épicurien, du stoïque à propos... A ses tenanciers et voisins de terres, le marquis d'Andouins, comme il est séant, présente la belle humeur et le vert langage, la bonhomie gracieuse et imposante à la fois d'un gentilhomme de notre terroir, provenu du roi galant selon une authentique filiation... Comme il aima les champs, les chevaux et la chasse, il aime les propos heureux et la table, autour des vins du cru... Dans sa jeunesse, avec mon père, dit-il, sensible aux belles filles...

Il laissera voir à ses intimes le sérieux du fonds, avec cette gravité de pensée sans laquelle un homme vieillit en enfant, c'est le mot dont il use. Il ne nous cache point quelque mélancolie, qui l'humilie quand il se regarde, en ses heures de méditation et de solitude. Tristesse de finir, le dernier d'une lignée qui fut grande, sans avoir rien fait que de trop facile, ou tout au plus brillamment frivole, car il se juge ainsi : Tristesse de gentilhomme et de croyant qui aura passé dans un siècle hostile et qui sut sans doute s'y bien défendre, mais qui n'en a pas pris son parti... Le marquis me disait cela ces jours derniers, dans la belle librairie où il songe sur la haute tour de son manoir, et où s'encadrent dans les quatre baies les quatre provinces de l'horizon. Il le répétait à ma mère et au docteur Le Cervier chez nous.

M. Le Cervier... suite du livre...

...C'est l'autre familier de la maison. Il vient à nous comme il entrait chez mon père, la main toujours largement tendue et le visage gravement cordial... On le respecte plutôt qu'on ne l'aime alentour. Son catholicisme intransigeant — il dit en souriant, jusqu'au cynisme, — son respect du vrai, son sens de l'ordre le font impitoyable aux sornettes, par conséquent le plus impopulaire des hommes, devant ces augures de la politique profonde à qui cette pratique tient lieu de tout, de religion, de science et d'art, de philosophie et d'esprit, qui encombrent la campagne et la ville. Il a des façons à lui de rabrouer un sot qui le laissent muet, une ironie assénée de haut avec la dernière politesse et dans la dispute, qu'il ne fuit pas, une escrime inattendue d'arguments directs et poussés à fond avec une vigueur qui déconcerte, un savoir large des gens et des faits qui saisit, un bon sens auquel il faut céder, et toujours une

précision de pensées et de termes qui peut monter jusqu'à l'éloquence, que je n'ai vue qu'en lui...

J'aime à l'accompagner dans ses tournées... Là se détend cet air sourcilleux qui le fait dire par quelques-uns atrabilaire d'orgueil. Ce n'est qu'une apparence... Mais il a l'air sévère en effet avec sa haute stature et son visage aux traits taillés comme dans une pierre fruste et hâlée, ses yeux gris et perçants, sa barbe aiguilleuse à frimas, son port de tête et le froid silence dont il s'enveloppe à l'ordinaire, mais dont il se déprend chez ses amis, comme aussi devant les pauvres gens, pour qui cette attitude intimidante cède à une amicale facilité.

Il a vu naître, languir et mourir bien du monde ! Il a vu couler les larmes vraies, tarir vite celles de convenance ou de tristesse à fleur d'âme. Et bien des gens se sont étalés qui ne s'en doutaient guère, dans le déshabillé le plus nu, sous ses yeux perspicaces... M. Le Cervier n'a point tiré une philosophie de misanthrope, de la connaissance qu'il a des hommes. Il sait la misanthropie viciée d'orgueil, à moins qu'elle ne soit désespérée. Il dit ne l'avoir trouvée qu'affectée, masque et grimace d'esprits prétentieux, qui croient percer jusqu'au fond des choses en voyant noir en tout. Il marque qu'il a rencontré de belles âmes inattendues, quelquefois sous des ridicules qui les cachaient pauvrement, et des héros de patience sous les plus tristes haillons de douleur, de même qu'il a découvert plus d'un pleutre à qui il eût pensé meilleur maintien, et cela partout, chez les gens du monde, chez les boutiquiers et les paysans... Je lui dis m'être heurté, en quelques-uns de ceux-ci, et aux affaires où je fus mêlé, à des emportements, des partis pris d'une mauvaise foi si établie, d'une obstination si sourde à tout, qu'on doute s'ils ne sont pas automatiques et poussés d'un tuf que rien n'entame. Il consent qu'il paraît ainsi chez d'aucuns, que la raison semble rudimentaire et la liberté atrophiée en eux, leur sang réellement plus épais. Mais il ajoute qu'il a vu toujours, dans les consciences les plus obtuses, décelée plutôt qu'elle n'est masquée par des sophismes subtils ou grossiers, la notion du bien et du mal départie à tous comme la lumière du jour, et qui ne s'abolit point quoi qu'on fasse et si triste qu'en soit le dépositaire, par pauvreté de naissance ou qu'il se soit rendu tel.

L'égalité dans les agonies, l'impartialité de la souffrance, l'équivalence dans nos servitudes l'ont rabattu à l'humilité, d'un orgueil où l'auraient pu porter quelque hauteur dans le caractère, avec la qualité de son esprit. La religion est venue dessus, qui a mis tout en sa place... J'admire comme il l'a simple et sensée, fondée sur sa

foi et sa raison, de sorte qu'elle s'est faite pour lui certitude et règle de raison comme de vie. J'admire cette vie sans ornements, et comment il accomplit la double loi du travail et de la bienfaisance qui acquitte l'homme dans la réussite et l'échec... Le maniement de sa profession, en le laissant doux pour les malades, a rendu M. Le Cervier épris de réflexion attentive et curieux de tout. Dans ses moments de loisir il lit, outre des livres traitant de son art et dont il parle avec profondeur, quelques poètes, des moralistes et des historiens... Il a réveillé mon goût pour Platon...

N'est-ce pas ici qu'il le faut lire, et Virgile avec lui, et cette Mireille que souvent je m'imaginai voir éclore et courir, en nos prairies béarnaises, à quelque autre Vincent, tout ce qui est simple et pur?... La splendeur tempérée des dialogues s'apparente selon l'affinité dans le sublime aux lignes simples et grandioses de ces campagnes, ordonnées selon le plaisir des yeux pour le charme de l'âme, tant la beauté en est eurythmique et la majesté calmement sereine. Quand la lumière, comme il arrive aujourd'hui, enveloppe la terre matinale et semble entrer en elle par tous ses pores, jusqu'aux sources des eaux, cette lumière est si belle qu'elle s'unit à l'intelligence !... A tout le moins, elle sollicite ! Elle propose la contemplation, royale et familière à la fois, par où l'on prend possession du monde, en s'adaptant à ses harmonies... La contemplation est persuasive... C'est donc sans effort que l'on s'élève, ainsi qu'il est voulu dans le *Phédon*, de l'admiration dans l'allégresse vers la raison la plus magnifique qui puisse se trouver pour chaque chose, comme à celle qui est vraie... Et, comme y convie Diotime encore, en cette fin du *Banquet* dont la sagesse paraît inspirée, on croit voir et j'en fus ébloui quelquefois, à cette clarté des grands jours calmes, une splendeur dont leur effusion n'est que l'ombre de superposer devant l'œil de l'âme, aux formes sensibles leur idée mère, et la Beauté à soi, comme élément. Voilà vraiment ce qui transparaît et qui m'a ravi souvent le cœur à la lumière dont elle est aimée, devant cette beauté de ma terre. Je n'y vis point de nymphes attiques, encore que je n'en serais point étonné. Ces beaux lieux les appellent...Mais par instants, près des eaux très pures et sous les feuillages penchés du bord, avec la face aux graves yeux de Cybèle, le sourire de Vénus Uranie...

Tranquillité, grandeur de la terre ! Je dis de la terre des paysans, passant d'un jour, d'un labeur à l'autre, en ce printemps qui les presse et court vers un été auguré prodigue, contents de voir la moisson monter et les plaines croissantes...

Voici leurs champs que je voudrais dire, sans ambition que de

rester humble devant les magnificences du vrai... Je laisserais à de plus savants d'exposer les jeux compliqués du monde. J'en dirais mal les subtilités, plus ingénues au fond qu'on ne pense, les voluptés qu'on quintessencie, les mièvreries gourmandes... De même, je serais insuffisant à prôner l'hégémonie de la ville ou à suivre les courants de la foule, ou ce mouvement majestueux des ports, des rails, canaux et chemins qui marchent, comme écrit Pascal.

Voici plutôt ces sillons qui portent les épopées de la terre, ces colonnes de fumées quotidiennes, où l'immuable est signifié dans la fuite, et ces villages épars et voisins qu'agglomère l'éloignement dans la plaine en une sorte de cité sinueuse, autour des croix dressées sur leurs tombes et des clochers qui veillent... Voici le groupe grave ou rieur des heures, dans l'aire des saisons, les pas, les bruits, les chants des travaux et des fêtes, des fiançailles, des cortèges nuptiaux, les eaux vagabondes, les vents qui passent, le murmure du peuple végétal... Voici la poussée qui sourd des grains, les nappes de silence et de rumeurs... Verbe indistinct, rêverie diffuse !... Voici les formes de la terre antique, la face pensive de la nature ! C'est là le voile que Dieu s'est tissé !...

Je n'ai point le génie royal des poètes, ni leur foyer ardent. Mais, comme eux tous, je tendis au beau par la profonde amitié des choses, et c'est le sens de la vie. J'aurai donc vu par cette amitié le principe qui crée et qui unifie, dans la diversité éblouissante...

La terre a-t-elle sa monade émue? L'ont-ils par elle, ces monts près du ciel, cette colline qui a des airs de mont, et les chênes de ces vallées pastorales où les bœufs songent, en ruminant près des eaux?... Sait-elle rien de son peuple immense, des moissons humaines et des blés fauchés, rien des métaux dormant dans ses roches, des grappes et des forêts musicales, des eaux qui sont le sang de son corps, du ciel qui l'enveloppe et la porte, rien de son maître, d'elle-même enfin? Connaît-elle sa maternité de servante et qu'elle est la table de toute la vie?...

Ainsi lui prêtons-nous de notre âme... Mais peut-être par un instinct véridique, qui monte jusqu'au principe éternel... Rien ne vit qui ne s'aperçoit pas de soi-même. Rien n'est que par son génie central où aboutissent les rayons du monde, et la personne constitue bien l'être, depuis l'atome ailé d'un insecte, jusqu'à l'Être dont la Personne Infinie irradie en toute sa création... C'est, comme disait M. Le Cervier à un sien confrère féru d'athéisme :

— Mais, puisque vous *êtes*, vous, docteur Z..., pourquoi ne voulez-vous point que Dieu soit?...

IV

François, rentrant un jour vers midi, trouva chez lui M. d'Andouins qui était venu sans s'être annoncé. Le marquis ne se leva pas du fauteuil où il était assis à causer avec Mme de Port-Hault, assez sérieusement, semblait-il, et tendit la main avec un sourire.

— Nous parlions de toi. Tu as tardé, dit-il.

— J'étais là-bas avec nos faucheurs, dans la prairie abbatiale. Ils se reposent en dînant sous un chêne, au bord de la Baïse. Ils faucheront encore demain matin et coucheront le pré... Marquis, j'ai presque envié ces jeunes hommes qui brûlaient l'herbe au ras du sol, penchés sur les andains en ligne oblique... Ils n'ont pas de vaines pensées dans la tête, ni de soucis au cœur, et pour leur travail, ils le font en riant... Je les admirais quand ils se redressaient pour aiguiser leur lame émoussée, bien serrés dans leur ceinture rouge et hâlés à l'ombre des grands chapeaux, la poitrine dilatée sous leur chemise de lin largement ouverte, buvant l'air à longs traits... Les faneuses aussi sont agréables, quand elles leur versent le vin qui ranime ou l'eau qui scintille dans le gobelet. Vous en avez peint d'heureux tableaux, où elles ont toutes l'esprit d'être belles... C'est à donner envie !

— Tu te moques, repartit le marquis. J'ai voulu les voir telles !... Je n'aurais su m'arrêter aux laides autrement qu'avec une compassion offensante, et qui n'est pas de mon goût.

— Du mien non plus, dit en riant François. Aussi les regardai-je avec plaisir... La pierre sur les faux, les faux dans l'herbe, le cri aigu et tremblotant des milans qui planaient là-haut dans l'air éblouissant, sur leurs ailes bronzées, s'alliaient bien aux voix et aux yeux brillants, ainsi qu'au babil fuyant du gué, sous les arbres aux bras entre-croisés des deux berges. Je reviens les oreilles encore remplies de bourdonnements et de chants d'oiseaux, et les narines de senteurs agrestes, rôti mais imbibé de splendeurs... Que disiez-vous de moi? conclut-il...

— Que je t'emmène après-demain matin voir la mer...

— Où cela?... A Capbreton ou Biarritz, ou à Saint-Jean-de-Luz, je le veux bien !... La mer est une amie ! Nous en avons vécu trop loin peut-être. Un marin, dans notre lignée de terriens, aurait été de temps en temps le bienvenu à y réchauffer l'esprit d'aventure.

— Raymond Daste nous attend tous les deux.

— Il est donc ici?...

— Rencontré d'hier... Il s'excuse de ne t'en avoir pas averti... Je rêvassais, au vieux parc de Pau. C'est ma promenade préférée, une manie que j'ai de songer là, quand je suis à la ville... Je remontais donc vers le château par la ligne de faîte, sous les hêtres et les chênes royaux que tu sais, en pensant aux cavaliers du vieux temps. Je m'amusais à y voir passer en idée, sous les feuillages naissants, sur des pelouses d'avril, au départ des belles chasses d'alors par les nobles collines, toute la cour en fête, et d'abord la reine Marguerite, raide et gracieusement imposante, en sa fraise gaufrée, en robe somptueuse de velours rouge, sous son toquet à rubis, et Catherine, la sœur du bon roi, et à la suite la jeune Fosseuse et les autres belles du bercail d'Henri... Ton ami Daste s'est rencontré là, qui partait pour sa villa de Bayonne... Nous avons parlé de toi longuement.

François remarqua certain sourire plissé en discrétion du marquis. Il remarqua surtout le regard, tendre et heureux comme à l'ordinaire et plus grave pourtant, que sa mère attachait sur lui.

— Quelque complot? dit-il.

— D'où le prends-tu?

— Un complot contre la sûreté de mon état, ma liberté intime et civique... Il y a donc anguille sous roche?

— Si tu le veux...

— Jolie, fine à souhait?

— On la dit telle...

— A la bonne heure, vous savez mes justes exigences... Oh! je ne prétends pas à d'éclatantes beautés!... Je m'arrangerai très volontiers de la désirable harmonie du corps avec quelque grâce de défaut dans des traits heureux. On voit parfois de si jolies laides!... De l'esprit? marquis...

— Beaucoup! dit-on.

— Vous me flattez! Du sérieux aussi?...

— Comment l'entends-tu? Si c'est dans le caractère et l'intelligence, à toi d'y voir clair... Si c'est, comme on l'entend d'habitude, d'une façon plus concrète, il y a du sérieux, beaucoup même, un beau poids de lingots.

— A la bonne heure, répéta François, car j'en ai bon besoin! Je vois que vous m'avez préparé là une compagne pétrie d'agréments, et moi-même j'ai dû lui être dépeint en partenaire accompli, c'est dans l'ordre... Eh bien! je ne vous dis pas non, pour l'amitié de Daste et de vous... Mais je n'y pensais guère... J'ai bien le temps!...

— François, trente ans bientôt, dit sa mère. Les occasions du bonheur sont plus rares qu'on ne se l'imagine à ton âge, et quand

l'une d'elles est présentée, il faut voir ou tout au moins y tâcher, si c'est la Providence qui la propose. Le cœur et la raison tombent d'accord, pourvu qu'on se consulte exactement... Je l'aurai bien trouvé pour mon compte et Dieu en soit béni !... S'il permet donc que tu sois aimé, saisis-en la grâce, cède au bonheur et rends-en la douce gratitude !... Différer en alléguant ta jeunesse ou de l'incertitude dans le marché, le plaisir de rester libre, la fierté d'un avenir à te faire ou quelque raison de cette espèce serait trop hasarder... C'est jouer avec sa fortune ou perdre au moins du temps qui nous est donné...

— Bah ! tu l'as dit, je n'ai pas trente ans. Et mes jours coulent si facilement dans ma maison que j'aime, qu'en vérité je n'y pensais pas... Qu'une jeune amie veuille être mienne, qui soit amène de visage et de cœur, je la prendrai aussi dans mon cœur, en la baisant doucement aux lèvres. C'est une bonne fortune, je sais, un beau privilège que de s'aimer... Je n'en suis pas trop pressé encore... Aux mariages où j'assistai jusqu'ici, je n'enviai point du tout l'époux triomphant, pour radieuse que fût l'épousée. Aux noces paysannes où je fus aussi, j'ai vu plus d'un couple enamouré et j'enviai la foi qu'ils ont au bonheur, dans leur ferveur naïve. Mais je suis peu pressé...

— On t'entend de reste, dit M. d'Andouins. Mais tu n'es pas dans l'ordre, mon cher ami.

— Vous devenez sévère !

— Oh ! je ne fus que trop indulgent à moi-même, et je sais comme on vit !... Tu n'es pas dans l'ordre, je le répète. Marie-toi donc sans tarder !... C'est le conseil que donnait à Panurge ce bon père Hippotadée, rappelle-toi !

— Et frère Jean aussi ; mais, marquis, ce bon conseil-là...

— J'en aurai fait un beau cas, c'est vrai !... Aussi me vois-je passer tristement... Ma solitude?... Vous n'êtes pas toujours là, et mes nièces ont peur de se morfondre à m'ennuyer... Ma solitude, à de certains soirs, me semble un désert hanté seulement par des ombres, et qui ne sont pas toutes amicales...

— Vous en avez peu à fuir, marquis !...

— Non, je me juge comme il faut, crois-moi. Et c'est pourquoi je me fuis moi-même, pourquoi je promène dans les salons ce personnage d'un vieillard qu'on y veut bien prendre indulgemment. Mais on ajoute, j'ai l'oreille fine, que mon esprit est un peu bien vieux, comme ma grâce fut un peu futile, et je ne nie point qu'il ne soit vrai... Voilà ce que l'on gagne à vieillir seul... Si je ne veux pas dire de mourir seul, c'est qu'en effet on ne meurt point seul, en s'en allant à Dieu.

— Voyons, marquis ! dit François, ému...

— Une chose, poursuivit M. d'Andouins, me console un peu de finir le dernier de mon nom. Quelle place auraient en ces temps hostiles des enfants qui seraient attachés par leur titre, par une loi de naissance, à une religion de traditions, de préjugés périmés si l'on veut, mais où l'honneur reste intéressé? N'en seraient-ils pas bornés dans l'action, les relations, le bonheur peut-être, jusque dans l'étendue de l'esprit?... J'aurais pu mieux m'accommoder à mon temps. Je ne sus faire jamais qu'un marquis teinté d'une goutte de sang royal, c'est-à-dire le plus inutile, le plus anachronique des hommes chez mes contemporains, et des rejetons nés de ce sang m'auraient ressemblé trop, j'en ai peur... Pour toi, dont la noblesse est moins lourde et surtout faite par une lignée de savants, tu t'accordes sans peine avec les exigences de notre époque subtile entre toutes. Tu dois donc transmettre un beau nom qui n'opprimera aucun de tes fils et je crois belle l'occasion ici.

— Je vieillis, François, reprit sa mère. Tu peux avoir à me dire adieu, avant longtemps peut-être, ne sois pas alors seul !... Quelque tendresse qui nous unisse, ton bonheur n'est pas complet, mon cher fils ! Sois heureux si tu me veux pleinement heureuse et ne tarde pas trop. Le temps court !...

— Nous aurons ensemble bien des années, rien ne presse vraiment, dit François. Néanmoins, puisque vous le désirez tous les deux, je n'oppose aucune répugnance. Et je ne demande pas mieux que de donner, avec reconnaissance, un cœur que vous savez simple et droit. Je sais que le bonheur est un ami qu'il ne faut pas faire attendre à la porte, quand il y vient frapper. Mais on ne peut le prendre en ami ni le garder chez soi, par conséquent, sans s'en être fait digne, et je pensais devoir m'y préparer. Je voulais faire œuvre auparavant, me gagner quelque honneur. J'ai des devoirs à rendre à mon nom, car je ne veux pas qu'il m'humilie. Et je veux, à celle qui prendra ce nom, apporter la fierté de moi qui lui est due aussi...

— C'est une exigence de bon aloi, une ambition que j'aime, dit le marquis... Après cela, dit-il en souriant, fais-toi voir en beau comme tu pourras, de la façon qui plaise... Tu seras alors le phénix des hommes.

CHARLES DE BORDEU.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA TÂCHE FUTURE DE LA FRANCE EN ORIENT

On n'éprouve qu'une joie médiocre à lire ce qu'on a publié depuis quatre années sur l'Orient. S'il est vrai, comme le dit Renan, qu'il n'y a de fécond que la tristesse, l'immense déception que nous ressentons depuis 1918 à l'occasion de Constantinople, de Jérusalem, d'Alexandrette, de Damas, de Beyrouth, d'Angora, d'Alep, devrait aboutir à une fertilité laissant loin derrière elle les meilleures réussites en ce genre. Tous les écrivains qui nous parlent aujourd'hui de ces lieux célèbres, mêlés depuis tant de siècles et de si près à nos fibres nationales, ressemblent à des scaphandriers voués à la recherche de trésors perdus. Supposez Paris submergé par une inondation marine de huit à dix mètres d'épaisseur. Ce qui subsisterait de la France écouterait avec une invincible mélancolie les nouvelles que les plongeurs nous rapporteraient de la place Vendôme ou de la rue du Bac.

L'Orient maintenant, pour nous, c'est un peu cela. Depuis un nombre raisonnable de siècles, depuis Charlemagne, depuis les Croisades, qui furent surtout françaises, depuis Henri IV, François Ier, Louis XIV, depuis Napoléon, les deux Napoléon, nous avions pris, conservé et renforcé l'habitude d'être un peu chez nous dans cette Turquie si peu turque, si on la compare à celle d'aujourd hui. Actuellement, si nous portons le regard de son côté, nous ne voyons plus rien des tableaux jadis familiers à nos pères, et aux pères de nos aïeux. Une épaisse couche d'ottomanisme, de sionisme, d'anglicisme, d'arabisme, durcie par un enduit poisseux, nauséabond, de venin wilsonien, défigure la Turquie — j'allais dire de Joinville ! — non, mais la Turquie de Chateaubriand, de Lamartine, de Renan,

de Loti, de Barrès, qui demeurait la Turquie de la Convention et de Louis XIV, du général Brune et de Richelieu.

Comment un pareil changement s'est-il effectué? On ne le sait pas encore bien. Un mot émerge de la fange et jette quelque lumière sur l'horizon : « C'est une histoire de curés. Vous ne me voyez pas sacristain du Saint-Sépulcre? » aurait dit Clemenceau. S'il en est ainsi, l'origine de ce lâchage extraordinaire, le plus étourdissant qu'ait consenti une nation victorieuse, serait à chercher dans le laïcisme contemporain. Appuyée traditionnellement sur l'idée religieuse, encore que distincte — très distincte — d'elle, notre influence orientale s'effondre, une fois l'appui retiré. Pendant un certain temps les gestes antiques ont survécu, mais le moment vint où la revision inévitable se produisit.

Évidemment la question est plus complexe que cela. Plusieurs de nos laïcisateurs auraient désiré conserver à la France ce patrimoine d'une espèce unique, procuré par la religion. Ils n'ont pu y réussir. Peut-être ont-ils « voulu », mais voulu trop faiblement? C'est probable. Peut-être n'ont-ils pas pu? Pourquoi? On allègue toujours notre infériorité démographique. C'est oublier que l'Angleterre ne nous dépasse sur ce point que de très peu, qu'elle ne disposait en Orient d'aucun des avantages séculaires que nous détenions et qu'elle possède par ailleurs un empire colonial où le nôtre valserait commodément.

Il n'y a pas eu seulement les idées. Il y a eu les hommes et des hommes singulièrement débiles et maladroits. Qu'il s'agisse de Briand ou de Clemenceau, tous ont accumulé les sottises. La première fut peut-être le partage de la Turquie, vieille, très vieille idée, puisque le prototype s'en trouve chez Pierre du Bois, qui était le conseil de Philippe le Bel, et qu'on a pu, partant de cette base, analyser plus de cent projets de même ordre. Néanmoins, les chefs d'État ou politiciens responsables n'avaient, chez nous surtout, que peu de part à ces fantaisies. Il fallut attendre 1910, 1911, 1912, 1913, pour voir poindre, avec le système des zones, un acheminement vers l'irréparable.

Partager la Turquie, c'était dépouiller la France et de ce qu'elle abandonnait aux autres et de ce qu'elle gardait pour elle-même. Avec le système d'une façade turque, la substance intellectuelle, une grande partie du ressort commercial provenaient de nous. N'affleurant personnellement nulle part, la France d'Orient demeurait invulnérable. Du jour où l'on jetait à bas ce profitable simulacre, la France, découverte, prêtait le flanc non seulement aux attaques des co-partageurs, mais des Turcs frustrés.

Lausanne fut pour nous un immense fiasco. N'ayant réussi à enfourcher ni la selle kémaliste, ni la selle hellénique, ni la selle anglaise, nous touchions par terre de la façon la plus piteuse : 410 voix contre 171 à la Chambre, 270 contre 20 au Sénat ont pourtant ratifié, à un an de distance, notre capitulation. Le rapporteur du traité, à la Chambre, M. Albert Milhaud, qui n'est pas une bête et qui se vante de posséder la tradition jacobine, a dû convenir qu'on ne pouvait comparer notre situation d'hier à celle d'aujourd'hui qu'en un style d' « oraison funèbre ».

« Il nous faut autre chose », a-t-il ajouté. Rien de plus exact, mais quoi? Que M. Albert Milhaud me permette de lui indiquer un livre particulièrement suggestif. Oh ! je m'excuse d'avance auprès de M. Albert Milhaud. Il n'y trouvera aucune des cadences propres aux réunions électorales ou parlementaires, mais des faits, des vues de bon sens, un appel à l'action, non seulement conservatrice, mais conquérante.

Il ne s'agit pas seulement de sauvegarder ce qui nous reste, et ce qui nous reste est d'ailleurs considérable, d'abord notre créance, ensuite nos écoles. M. Herriot n'a prononcé que des paroles vagues, optimistes, dans la tradition peu reluisante de nos successifs désaveux. Là où il est évident qu'on se moque de nous d'une façon concertée, M. Herriot, voué au bleu et au blanc, n'a voulu voir que de la précipitation et de l' « imprudence ».

Aimables paroles. Pourtant, il y a des faits, des faits convergents, répétés, qui réalisent des desseins avoués, lesquels ne tendent à rien de moins qu'à la ruine de notre enseignement. Le procédé est simple : on fait un règlement inacceptable et l'on ferme l'école, coupable de ne l'avoir pas accepté. Les Italiens, pris comme nous, n'en reviennent pas. M. Herriot, lui, en revient. De même pour la Dette. Petit à petit le gouvernement kémaliste a mis la main sur tous les revenus, encaissés jadis par une administration spéciale pour le compte des créanciers turcs.

Ce serait déjà quelque chose que la sauvegarde de ces deux considérables intérêts, quelque chose de très rémunérateur par rapport à la veulerie et à l'abandon actuels, quelque chose d'insuffisant par rapport à cette politique d'action que M. Milhaud appelle de ses vœux et dont M. Laurent-Vibert trace heureusement le schéma.

M. Laurent-Vibert est allé en Orient, non pas une fois, mais plusieurs ; il a voyagé en Mésopotamie, en Égypte, en Syrie, en Palestine, en Turquie, et il nous rapporte « ce qu'il y a vu (1) ». Comme

(1) *Ce que j'ai vu en Orient* (chez Crès).

tout le monde, il a contemplé un immense désastre, mais la poésie des ruines ne l'enchante pas et il songe à rebâtir. Comment cela?

D'abord, il nous met en garde contre les idées qui nous ont vaincus, en premier lieu celle du mandat. L'idée de mandat, c'est l'idée de table rase. Excellente pour créer un droit, au nom d'abstractions grandiloquentes, universelles, pour une nation démunie de passé oriental, elle était et elle demeure funeste pour un pays comme la France, dont toute la force résidait dans l'histoire et dans les positions traditionnellement occupées.

L'embûche est particulièrement grave, parce qu'elle dure encore et que, en 1926, notre mandat n'étant accordé que pour trois ans (on voit d'ici tous les marchandages à venir), la question se posera à nouveau de savoir à quel titre nous nous trouverons à Beyrouth, à Alep et à Damas. Or, dans le document qui nous installe en Syrie, « tout se passe comme si la France, parfaitement absente de la Syrie jusqu'au 24 juillet 1922, attendait dans la pièce à côté que la *Société des Nations* lui proposât le mandat sur la Syrie et le Liban. Aucune allusion à l'œuvre antérieure de la France dans ce pays. Quand on parle des missions religieuses à l'article 10, on se garde d'indiquer qu'elles sont françaises. Rien, vous entendez, rien sur les droits acquis. L'histoire est totalement, intégralement niée. Il y aurait, à la place des mots gouvernement de la République française, gouvernement de la République de Honduras, qu'il n'y aurait pas une ligne, pas une syllabe à changer dans cet étonnant papier. Vous croyez être, mes chers compatriotes, les membres d'un grand pays, ayant derrière lui un passé magnifique, et ayant par suite droit de parler haut. Quelle erreur ! C'est la Bolivie, le Nicaragua et autres puissances, que je respecte certes, mais enfin qui n'ont rien à faire chez nous, et dont certains n'existaient pas il y a deux siècles, qui nous donnent gravement le droit de continuer en Syrie l'œuvre de Raymond de Toulouse et de Louis XIV ! Ce serait bouffon, si ce n'était infiniment triste, car ce mandat, par son incertitude, ouvre les portes à toutes les espérances des ennemis de la France et à toutes les déceptions de ses amis.

Ainsi donc, la première chose à faire sera de liquider l'idée de mandat, puis sa réalité. Le président Wilson ne sera plus là, le 29 septembre 1926, pour en vanter la gloire, mais la ruse du *Foreign Office* et le laisser-aller du radicalisme pour tout ce qui concerne ces « histoire de curés », seront toujours de redoutables adversaires. La façon dont notre occupation syrienne évoluera juridiquement a une grande importance, car nous avons dépensé en Syrie un nombre

respectable de milliards, que le précédent de la Dette ottomane nous avertit de ne pas perdre de vue.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de notre administration syrienne. Il ne semble pas que nous ayons particulièrement brillé dans la mise en œuvre des ressources du pays ou leur exploitation. Seule l'installation militaire est parfaite. Grâce à elle, l'Oronte ne voit plus l'Arabe vagabond prélever sur les voyageurs un *blackmail* (il faut dire ces choses en anglais), rendu particulièrement onéreux par la hausse de la livre sterling, ces messieurs n'estimant pas les monnaies dépréciées. Nous avons également erré, semble-t-il, dans le compartimentage administratif récemment institué, qui aboutit à former des morceaux de pays intégralement arabes, musulmans. Enfin peut-être nous ingérons-nous de trop près dans la gestion locale, ce qui provoque des froissements et des prétextes à critique.

Voilà pour la Syrie. Ne nous y trompons pas : c'est une tâche de géant à laquelle nous convie M. Laurent-Vibert. Il y faudrait d'autres hommes, d'autres méthodes et une autre continuité de vues que celle dont nous pouvons disposer. Et puis, mal vus par l'Islam, la politique anticléricale du cartel risque très fort de nous priver du seul appui, au moins sentimental, qui nous reste, celui des catholiques. Qui vivra verra, mais je doute fort que le régime et le gouvernement soient de taille à réussir dans une reconquête pareille.

Quant à la Palestine, M. Laurent-Vibert ne saurait non plus s'accommoder du sort qui lui est fait. Non qu'il fasse spécialement grief à l'Angleterre de pourvoir par les moyens les plus pratiques à la sécurité du canal de Suez, puisque c'est une affaire jugée que ce canal, et jugée contre nous, depuis le ministère de M. Decazes. Non. Il admet fort bien que les Anglais s'installent à Jérusalem et y déploient tout le génie militaire qui leur plaira. Mais il nie que cette préoccupation doive nécessairement provoquer, comme elle le fait, notre expulsion morale, religieuse, intellectuelle. Il croit qu'avec des raisonnements fondé sur une reconnaissance de la primauté politique anglaise, on pourrait, à la longue, avec beaucoup d'obstination, aboutir à une réunion des articles 13 et 22 du mandat britannique sur Jérusalem, qui sont les plus terribles pour notre influence, en ce qu'ils nous dépouillent du protectorat des Latins et des lieux saints.

Mais comment espérer que nous aurons, nous, l'énergie, les Anglais, eux, l'intelligence, d'apporter cette retouche aux accords disparates, déplorables de 1922 et 1923 sur le statut syro-palestinien? M. Laurent-Vibert compte beaucoup sur la solidarité européenne en face de l'Islam et principalement sur la conscience de cette solidarité. Le fait est que les Anglais n'ont réussi ni avec les Juifs, qui

ont constitué, en marge du gouvernement palestinien officiel, un gouvernement purement sioniste, ni avec les Arabes, pas plus ceux de l'Irak que de la Palestine ou de la Transjordanie. Sans qu'il y paraisse, l'Angleterre a plus besoin, militairement, de nous, que nous d'elle. La Syrie évacuée, la Palestine serait indéfendable contre une avance turque. L'Irak évacué, rien n'est changé à notre situation. Par contre l'appui politique, diplomatique anglais nous faciliterait notre tâche d'une façon générale, et à un degré inouï.

Deux grandes leçons ressortent de ce livre remarquable :

1° Il faut, avec les Orientaux, être forts, d'abord et avant tout, faire voir sa force et montrer qu'on s'en servira. Ce n'est qu'à cette condition que vous pourrez collaborer avec eux. Un ressortissant italien ayant été molesté à Constantinople, les kémalistes arguèrent d'une *erreur*. Quelques jours plus tard, une canonnière italienne envoya un obus sur un des quais de la Corne-d'Or. Explosion, fracas, démolition, branle-bas énorme. Demande d'explications : « C'est une erreur », répondit le commandant italien. Résultat : il n'y eut plus d'Italiens malmenés.

2° Il faut maintenir, entre la France, l'Angleterre et l'Italie, un front commun qui est, d'ailleurs, dans la nature des choses. A l'heure actuelle, ce n'est plus par Constantinople qu'on va à Bagdad, c'est par la côte syrienne et Damas, grâce à un service régulier d'autos qui traverse le désert en droite ligne. Demain un chemin de fer remplacera la piste routière. Nous tenons donc les abords immédiats de l'Irak, mieux que les Anglais, et par là les abords lointains de l'Inde. Cette imbrication se répercute sur une foule de choses, les rapports douaniers, par exemple, qui gagneraient à faire bloc pour assurer la prospérité de l'ensemble des anciennes possessions turques.

Il n'est pas jusqu'à l'Égypte qui ne doive bénéficier de cette revision morale du régime oriental d'après-guerre. M. Laurent-Vibert n'a pas confiance dans l'avenir de la tolérance islamique envers les Occidentaux. Une occupation quelconque de l'Égypte par l'Angleterre lui semble préférable de beaucoup, même pour la France, au régime de l'indépendance totale. Mais encore faut-il que l'Angleterre comprenne cette nouvelle solidarité ajoutée à tant d'autres et la traduise par un appui réciproque.

Comme on le voit, c'est le fonds qui manque le moins, à condition qu'on sache l'exploiter. J'ai peur que le génie du cartel n'y soit diablement déficitaire. Attendons quelques années. Nous reprendrons la conversation.

René Johannet.

LES LETTRES

A TRAVERS LA POÉSIE

M. Pierre Lièvre a réuni, dans ses *Esquisses critiques*, un certain nombre d'articles, dont quelques-uns, consacrés à la poésie, firent jadis quelque bruit. M. Lièvre est un des rares critiques qui, parlant de poésie, se fassent lire jusqu'au bout, et qu'on l'approuve ou qu'on ne soit pas avec lui, il faut reconnaître son grand talent. Chez lui le juste, le délicat, le subtil sont tantôt purs, tantôt se mêlent à l'artificieux. Comme la langue est élégante, le trait bien choisi, l'art d'avoir raison bien conduit, c'est un plaisir que de lire l'écrivain, quand il juge bien. Quand il se trompe, comme il le fit pour Moréas, si nous ne méprisons pas son irritante argumentation, c'est qu'il a un singulier talent. Telles autres pages ne méritent pas d'être moins remarquées. Ce sont morceaux de critique venant d'un esprit indépendant. Or, il n'est pas facile de l'être. Reconnaissons-le : celui qui a écrit ces articles aime la poésie. Tombe-t-il toujours juste? Je crois que non : nous verrons pourquoi. Les articles de M. Lièvre qui, en revue, se faisaient lire jusqu'au bout, se font relire en volume. Quelquefois un serpent s'y cache sous des fleurs.

*
* *

Quelle est la forme d'art qui plaît à M. Lièvre? Jadis puriste, il l'est devenu moins. S'il se contredit quelquefois, avec beaucoup de perspicacité, vite il le reconnaît. Il est pour le vers régulier ;

mais il se laisse aller au charme du vers libre quand un Tristan Klingsor se sert si finement d'un outil qui d'habitude ne produit rien qui vaille. L'étude de M. Lièvre sur Tristan Klingsor est particulièrement réussie. C'est un excellent morceau de critique. Pourquoi donc M. Klingsor a-t-il créé de jolis poèmes qui ont survécu, tandis que d'autres poètes du même temps...?

Il faut ici aborder une question technique : la poésie est faite de phrases d'un rythme complet appelées vers. On peut se servir du grand alexandrin qui, par l'enjambement, permet d'atteindre à toute la souplesse, à toute la fantaisie voulue (voyez l'exemple de Tristan Derème) ; mais il est possible d'atteindre à de délicats effets par le passage d'un rythme à l'autre. Seulement il faut toujours passer d'un vers à un autre vers, et que le poème ne tombe pas dans la prose, grâce à la constante apparition, à chaque ligne, d'un vers dont on puisse définir le rythme, qui ajoute à la beauté de l'ensemble et vaille par lui-même. Tous les vers libres français ont leur source chez La Fontaine. On pourra ajouter aux vers de 6, 7, 8, 10, 12 pieds dont il a joué, aux vers de 4 et de 5, des vers neuvains, des vers de onze syllabes même, mais des vers. C'est ce qu'a fait Tristan Klingsor. Ainsi M. Lièvre qui se contredisait, ou croyait se contredire, s'aperçoit qu'il ne le fait pas. Il ajoute : « *Aucune* des critiques que l'on a coutume d'adresser aux vers libres ne porte contre ceux de M. Tristan Klingsor, et tout d'abord, tandis que l'on dit que les vers libres ne sont pas des vers, on n'en peut dire autant des siens : ce ne sont point des fragments d'une prose arbitrairement dépliée ; ce sont vraiment des vers et, quand on les isole, ils continuent, au contraire de tels récents vers libres, de demeurer des choses musicales et sonores. »

Toute cette belle étude de M. Lièvre sur Tristan Klingsor est à lire. Elle m'amène à m'étendre sur l'art d'un poète de grand talent dont, je le confesse, je n'ai pas assez parlé dans mes précédentes chroniques. Aujourd'hui l'école fantaisiste a grandi, et l'école ayant ses règles et sa façon, la fantaisie risque bien de disparaître. Mais quel fut un des premiers fantaisistes? M. Klingsor inventa de subtils accords, mêla, dans ses petits tableaux d'une si fine couleur, la poésie, l'humour et la peinture. Il eut de l'esprit quand personne n'en avait encore. M. Lièvre fait justement remarquer que le poète de *Shéhérazade* inventa les modes qui firent, plus tard, fureur. Aussi bien dans ses fantaisies persanes que dans ses courts poèmes français, il a combiné mille petites images, vives et d'un tour leste. On doit aussi le louer d'avoir ressuscité, avec une harmonisation bien personnelle, des rythmes de chansons populaires. Ce sont qualités bien innées, et de

peintre et de musicien. On sait d'ailleurs que, dans chaque art, Klingsor excelle. Quant aux chansons populaires que l'on entend, au loin, tandis que le poète s'amuse, et pleure (une larme séchant vite à ses cils), ce sont chansons du Nord. M. Klingsor est un trouvère plein d'esprit. Il faudra le situer, avec sa malice, sa couleur, son émotion toute cachée qui sont à lui, entre un Paul Fort et un Toulet. Il tient des deux, son humour lui est propre, comme la forme où il l'enferme pour qu'il s'évade. Il sait que ce qu'il faut :

C'est simplement regarder près de soi
Toute l'humaine comédie.

Ne sont-ce pas vers de l'auteur des *Fables*?

Ailleurs M. Lièvre nous définit l'auteur d'*Humoresques* par ces vers où le poète lui-même semble avoir désigné son art :

O mystérieuse fée des choses,
Les faux lettrés te croient bien loin, quand tu reposes
Souriante auprès de nous.

Voyez le joli arrangement de 8, 12, 7 pieds ; et voyez comme dans l'*Escarbille d'or*, Klingsor, avec son rythme, et bien avant Derème (au beau talent), mêlait déjà les larmes et les fins tableaux.

Voici venir Novembre, avec ses vieilles pies
Dans l'arbre et ses grises couleurs.
Voici venir le temps des pluies
Et des pleurs.

A peine, ai-je disposé les vers, non sur cette monotone ligne verticale comme le firent les vers-libristes, mais comme La Fontaine, et voyez le miracle. M. Lièvre nous dit encore : *En se soumettant à de plus nombreuses obligations, La Fontaine n'en usait pas autrement et M. Klingsor ressemble à quelque La Fontaine déréglé.* J'avoue que ce dernier mot me paraît aller plus loin que la pensée du critique. Il y a toujours, même quand il est caché, le sens des règles chez M. Klingsor. Sa fine fantaisie fait seulement semblant de les ignorer, mais il les connaît mieux que personne. L'art de Klingsor, c'est l'art d'un raffiné.

* * *

M. Lièvre a écrit une étude fort remarquable aussi sur Mme de Noailles. Lisez-la. On ne peut être admirateur des vraies qualités avec plus de justes éloges ; critique des défauts, avec plus d'impartialité. C'est un morceau de premier ordre. Une parfaite étude sur

Klingsor et une autre sur Mme de Noailles, c'est beaucoup. Mais, quant au Moréas, je suis de ceux à qui le morceau ne plut pas et se trouvèrent à côté de M. Eugène Marsan qui répondit, mieux que je n'aurais souhaité le faire... Mais il est des points sur lesquels toujours revenir est toujours utile. Moréas représente chez nous une tradition, la meilleure et la plus haute, qui ne part pas seulement de la Pléiade, mais même du moyen âge. Il a maintenu chez nous, et retrouvé, avec du Plessys, La Tailhède et Maurras, un ton classique, et il a fait des alexandrins, parmi les plus beaux qui soient. C'est défendre une thèse aventurée que de prétendre que Moréas a rarement atteint la perfection et « qu'il n'a pas de souffle ».

D'abord, qu'est-ce que le souffle? C'est un terme dont on a fait au dix-neuvième siècle beaucoup d'usage. Michelet, dans ses poèmes historiques, Hugo, dans sa *Légende des siècles*, ont eu beaucoup de « souffle »; mais un passage d'un historien bénédictin a plus de vraie beauté qu'un écrit de Michelet. Quant à Hugo (celui de la *Légende*), est-on familier de la *Chanson de Roland*, on le trouve faux et gonflé. Il n'a pas de mouvement; il gesticule. Si c'est cela que M. Lièvre appelle du souffle, Moréas n'a pas de souffle; mais il a une étonnante harmonie, une perfection, un chant qui le mettent bien haut. Quel est le poème qui atteigne la perfection en des points aussi nombreux que les *Stances*? Libre à M. Lièvre de préférer Toulet à Moréas. Pourquoi ces vaines comparaisons? Toulet, que j'admire, s'en serait défendu.

M. Lièvre voit « de la lourdeur et de la gaucherie » chez Moréas. Mettons que l'on sente chez lui une difficulté parfois à enfermer dans huit vers le drame de son cœur, mais ensuite quel bel élan, et quelle absence de rhétorique usagée! Moréas se sert de la tradition, mais il utilise le plus pur de ce sens : l'imitation, et toujours l'imitation des maîtres, vole d'un vol rapide, d'un élan brûlant et raccourci, où l'on sent l'art et la volonté; quant à la gaucherie dans l'expression, où M. Lièvre, sur sept cents vers, en trouve cinquante qui pourront survivre, le contraire serait plus vrai. Cinquante, considérons-nous, ont moins de beauté. Dix, peut-être, ne sont pas bons.

Quant au sentiment de Moréas dans les *Stances*, à son pessimisme, à cette solitude qu'il a éprouvés, ce n'est pas petit sentiment. Il a pressé une corde sombre qui a l'accent d'une souffrance plus grande que le poète ne l'a dit. Un jour, Raymond de la Tailhède, autre grand poète dans cette époque que M. Lièvre trouve pauvre, disait qu'il ne faut pas lire les *Stances* comme une suite de pièces détachées; il y voyait un seul poème dont les vers sont magnifiquement enchaînés, des versets d'une œuvre où la composition vient du ton.

Ce sombre goût du malheur, dans sa perfection classique, rejoint quelquefois Lamartine, parfois Vigny. Voilà pourquoi Fagus (lui aussi grand poète) a peut-être tort, quand il dit, parlant de Moréas, qu'il préfère lire Malherbe dans le texte. C'est vite jugé ; mais Moréas a un accent à lui. Non, ce n'est pas un rossignol ; le rossignol chante sans fin. Son chant, la nuit, devient excédant par sa beauté qui ne cesse pas. Moréas se tait, quand il faut ; et son silence donne un sens à sa plainte.

Où l'on sent qu'un poète est grand, c'est quand on peut réciter ses vers devant les lieux de la nature qui inspirèrent son chant. On peut réaliser l'expérience, avec la fin de la *Maison du berger;* je l'ai fait jadis dans mes voyages à pied et mes ascensions dans les Pyrénées. Au-dessus des nuages, quand le soleil se lève, le chant de Vigny ne faiblit pas. J'ai été aussi réciter les vers de Moréas, un jour d'automne, quand bientôt les forêts vont jaunir, devant cette coupe d'arbres dans les monts, devant la Grésigne :

Chênes mystérieux, forêt de la Grésigne,
Qui remplissez le gouffre et la crête des monts...

Que M. Lièvre fasse cette expérience. Il verra qu'il a commis une erreur sur la profondeur de Moréas, sur son sens grandiose de la nature. Dois-je dire que, quand pour rabaisser Moréas, celui du début, M. Lièvre le compare à Delacroix, il ne fait que l'élever. D'ailleurs Moréas ne ressemble en rien à Delacroix et celui-ci, si grand, n'est pas atteint quand M. Lièvre parle *de son hellénisme gesticulant et coloré.* Delacroix, c'est la grandeur, la profondeur, le génie. Baudelaire a vu cela comme personne. Mais ne quittons pas Moréas.

Quel besoin, direz-vous, est-il de défendre le grand maître des *Stances* ou celui des chœurs d'*Iphigénie*? Il est toujours utile de se rattacher aux vérités de l'école romane, sur qui un Moréas s'est appuyé. Sans elle, aurions-nous un Fleuret, un Muselli? L'école romane a ramené à l'étude des maîtres, aussi bien de La Fontaine que de Malherbe, de du Bellay et des plus anciens.

Il y a encore une véritable erreur, c'est de faire un reproche à Moréas de s'être détaché de l'étude des poètes du moyen âge (poètes que M. Lièvre appelle romans), pour revenir à l'étude de Malherbe et de l'antiquité. Mais, répondrai-je, il n'y a aucune rupture, aussi brusque que l'on veut bien le dire, entre le moyen âge et la Renaissance. A chaque instant les poètes du moyen âge sont pleins d'allusions aux fables antiques. La poésie de la Renaissance est en germe, chez les courtois troubadours. Il y a, même chez Chrestien de Troyes, des vers sur la rose qui annoncent Ronsard. Quant à La Fontaine,

il sort de notre fond français. Libre donc à Moréas de s'en tenir à nos origines françaises ; ou de prendre plus tard la perfection classique. Le génie de la France se tient, des origines à nos jours.

*
* *

Mais voici l'automne. Je vais aller retrouver la prairie et les peupliers au bord de la Garonne. J'emporterai ce Ronsard qui, comme Charles Maurras l'a dit, se lit si bien, sous les peupliers au bord de l'eau courante. J'emporterai les *Stances* de Moréas et le *Livre des regrets* de Pierre Camo. Quand on s'endort au bruit léger des feuilles, il est doux de se réciter un beau vers et de s'en réciter d'autres, en s'éveillant. J'emporterai aussi un volume d'Aubanel. Qui peut se plaire à la lecture de ce grand Provençal est sûr de bien comprendre de beaux vers français. Par Mistral et Aubanel, on arrive aux mêmes conclusions que par l'école romane. Plusieurs chemins mènent à la sagesse.

MARC LAFARGUE.

LES BEAUX-ARTS

QUELQUES LIVRES SUR LA MUSIQUE

Le temps est enfin révolu où le souci de la petite science détournait nos musicologues du sentiment de l'art. Il n'y a pas très longtemps encore, on se prenait à souhaiter qu'ils fussent un peu moins savants et un peu plus délicats. Or, en voici quelques-uns qui nous donnent plus que nous ne demandions, car ils ont su allier la délicatesse de la sensibilité, la fermeté du jugement et l'ampleur des connaissances.

Un splendide témoignage en est donné par le président de la *Société de musicologie*, Lionel de la Laurencie, avec son monumental ouvrage d'histoire et d'esthétique : *l'Ecole française de violon de Lully à Viotti* (Delagrave), dont le troisième tome ne le cède en rien, pour la sûreté de la documentation et l'intelligence des interprétations, aux deux premiers volumes dont on a dit déjà, ici même, toute l'excellence. Cette troisième partie décrit les premières méthodes de violon, définit la technique de l'instrument d'après les traités didactiques et d'après les œuvres musicales, étudie les genres, les formes et la composition de la musique pour violon, confronte celle-ci avec la critique du dix-huitième siècle, établit enfin de précieux catalogues et une bibliographie qui n'occupent pas moins de cent pages de grand format. Dans cet ouvrage qui est la somme de longues années de recherches, nul pédantisme, nulle suffisance doctorale ; l'abondance des citations et des références n'obnubile en aucun moment la clarté de la pensée, ni ne ralentit la verve de l'écrivain.

C'est l'œuvre d'un maître, et la science musicologique française en peut à bon droit tirer gloire.

Elle peut s'enorgueillir aussi du *Monteverdi* que vient de publier Henry Prunières dans la collection des *Maîtres de la musique* (Alcan). Ce n'est qu'un abrégé (en attendant un ouvrage plus considérable qui doit paraître prochainement en langue anglaise), mais il nous satisfait mieux que bien des gros livres. Il est petit, mais lourd de sens et plein d'enseignements donnés avec la plus aimable aisance. Tous les arguments portent ; tous les faits interprétés ont une résonance ; c'en est fini du système des énumérations empruntées aux lexiques, qui furent si souvent, pour tant d'historiens de la musique, la seule raison d'être de leurs écritures. Ici, en chaque œuvre, l'historien psychologue découvre les confidences d'une âme tourmentée, détermine la nature des expériences musicales du compositeur, observe les sentiments à travers les faits et, par delà les dates et les manuscrits poudreux, ressuscite un passé de gloire. Il faut reprendre, pour louer cette intelligence qui sait tirer de la donnée historique toute sa substance d'art, une jolie formule d'André Pirro : « Personne ne saurait mieux introduire l'homme de goût dans un domaine souvent gardé par les Cerbères à l'érudition rageuse. »

Après les recherches si complètes et les livres si vivants d'Adolphe Boschot sur Berlioz, il pouvait paraître téméraire d'entreprendre à nouveau une étude sur le musicien romantique. Paul-Marie Masson l'a cependant tenté, et avec succès. Plutôt que de vouloir à tout prix apporter de l'inédit (et d'ailleurs çà et là il en apporte) en une biographie si souvent décrite, il s'est engagé dans la voie où l'on voudrait voir plus souvent flâner les musicologues : celle de la psychologie esthétique. Le détail inconnu, le petit fait ignoré, un fragment d'autographe retrouvé, tout cela est bien peu de chose, si l'esprit du chercheur ne vient pas les interpréter et replonger ces petitesses mortes dans une atmosphère d'intelligence humaine. C'est à quoi P.-M. Masson réussit et sa reconstruction du « phénomène » Berlioz fait apparaître un type d'artiste intégral nourri de littérature, écrivain de talent lui-même, et, tout compte fait, plus artiste que musicien. Si son harmonie n'évite, ne sait pas éviter les gaucheries, par contre, elle sait toujours être expressive. Si Berlioz n'a écrit que trois fois pour la scène, toute son œuvre est pénétrée de l'esprit du théâtre. Il a, comme dit très heureusement P.-M. Masson, « porté le drame au concert » et « mimé par la mélodie les sentiments les plus divers ».

Pas plus que celle de Berlioz, l'œuvre de Saint-Saëns n'est aisée à définir : M. Georges Servières a su le faire en un livre équitable où il juge aussi bien l'homme que le compositeur. De même qu'il a abordé

tous les genres de musique, Saint-Saëns a voulu que rien ne lui fût étranger dans le domaine littéraire, artistique et scientifique ; tour à tour il fut poète, dramaturge, philosophe, journaliste, critique, astronome, acousticien. Mais son influence n'aura pas été aussi grande que le fut son activité. Ce musicien considérable, qui, pendant un demi-siècle, a incarné la musique française aux yeux de l'étranger, n'a pas eu de disciples. On parle du « franckisme », du « debussysme », mais on ne peut dire qu'il y ait une « école Saint-Saëns ». Il a occupé une place de premier plan dans l'*histoire* de notre musique ; M. Servières le marque fort bien. Peut-être eût-on souhaité qu'il marquât plus fortement encore pourquoi Saint-Saëns n'a joué aucun rôle dans son *évolution*. La raison doit en être cherchée dans son esthétique qui est, comme son activité critique, fille d'un éclectisme constant. Il lisait tout, retenait tout ; c'est le plus prodigieux assimilateur qui ait jamais paru en musique. *Ascanio* montre comment il sut utiliser les procédés wagnériens. « J'en ai fait autant, disait-il, avec Sébastien Bach, avec Haydn, Beethoven, Mozart et tous les maîtres de toutes les écoles. » Entre tous ces apports divers, il a su maintenir un parfait équilibre et donner à tout ce qu'il écrivait une apparence élégante et classique. Sa personnalité n'était pas formée d'une pensée neuve et originale ; elle résidait dans la netteté, la clarté et la conception de la forme. C'est en ce sens que cet artiste, très instruit, d'une culture encyclopédique, peut être considéré comme le représentant, au dix-neuvième siècle, de l'esprit classique français. Mais, par là même, sa musique était tournée vers le passé plus que vers l'avenir. Cette circonstance explique l'exceptionnelle valeur de sa forme musicale, dont la pureté restera inimitable, mais elle restreint, et elle restreindra de plus en plus son rôle dans la musique de l'avenir. La nouvelle édition du livre de M. Jean Bonnerot, *Saint-Saëns, sa vie et son œuvre* (Durand), complète heureusement cette étude par une abondance de documentation vraiment remarquable. L'auteur a réalisé très exactement son but qui fut d'écrire « moins une étude critique qu'un scrupuleux et sobre mémorial destiné à préciser et classer des événements, des dates, des faits, en écartant d'avance toute étude des idées, toute analyse d'art, toute généralité. » Nul n'était mieux placé que l'exécuteur testamentaire du maître pour remplir ce rôle d'historiographe ; son livre rendra les plus grands services aux historiens du théâtre lyrique depuis 1870.

Le livre de Paul Landormy sur Bizet n'est pas moins intéressant. Son impartialité rigoureuse sait ne voir en Bizet que ce qu'il fut : grand musicien, esprit médiocre ; une sensibilité de génie, mais sans aucune grandeur intellectuelle et sans beauté de caractère. Mais en

dépit de ses faiblesses — et c'est ce que l'auteur marque avec force et avec bonheur dans ses analyses très poussées de toutes les œuvres du compositeur — la musique de Bizet reste l'une des plus significatives de l'école française ; elle a eu la force et la couleur, elle a eu aussi, avant Debussy, cette simplicité qui l'opposa à la musique wagnérienne, qui lui valut l'approbation de Nietzsche et qui contenait en germe l'art dépouillé d'aujourd'hui.

Dans son étude sur Schubert (Alcan), M. Théodore Gerold, professeur à l'Université de Strasbourg, a bien vu qu'en un aussi petit volume c'était folie que de vouloir chercher à résoudre le problème psychologique de la vie sentimentale du musicien viennois ; plusieurs explications sont possibles, mais toutes demanderaient de longs développements où l'art tortueux de Proust serait de mise. Aussi a-t-il été bien avisé en consacrant à l'étude de l'œuvre musicale elle-même les trois quarts du volume. Comme il se doit, c'est Schubert musicien du lied qui occupe le premier plan. M. Gerold a eu l'heureuse idée de grouper les lieder — avant d'en étudier les « genres » — d'après les poètes qui les ont inspirés. C'est l'occasion de fines remarques sur les rapports entre la musique de Schubert et les textes de Gœthe, de Schiller ou de Claudius. L'attention est adroitement attirée sur Hölty, le Hainbund et la valeur particulière des commentaires musicaux écrits par Schubert pour ces poètes. La rapide analyse des œuvres orchestrales et de la musique de chambre met en évidence les traits du style schubertien : lyrisme intime, absence de virtuosité gratuite et d'emphase, simplicité tour à tour enjouée et émue où l'effusion ne recourt jamais à la rhétorique, richesse du discours musical et de la modulation, caractère essentiellement viennois de la pensée. Il y a beaucoup d'idées en ce livre dont elles dépassent le cadre étroit et l'on doit regretter que cette étroitesse ait obligé l'auteur à ne consacrer que huit pages à peine aux essais dramatiques si peu connus, et pourtant, quand on les confronte avec la doctrine théâtrale du romantisme, si riches d'enseignements.

De Belgique nous vient, par les soins pieux de Mlle Marthe Lorrain, professeur d'histoire de la musique au lycée Warocqué à Morlanwelz, la publication de la *Correspondance de Guillaume Lekeu* (chez l'auteur). C'est un des livres les plus riches qui aient paru depuis longtemps ; il intéresse non seulement les musiciens, mais les psychologues et les philosophes, les lettrés et les amateurs d'âmes. Toutes ces missives, spontanées et claires, retracent la genèse d'une vocation passionnée, où la plus vive sensibilité est étayée par une belle intelligence ; elles révèlent une étonnante maturité d'esprit, une rare connaissance de soi-même et une romantique volonté « d'idéal ». « Je ne veux

pas que mes productions rappellent quelque chose de quelqu'un, » écrit Lekeu à dix-sept ans, et, nourri de Beethoven — « le Vieux » — qu'il admire, de Wagner qui le fait pleurer à Bayreuth, de Franck et de d'Indy dont il devient l'élève, il meurt à vingt-quatre ans au moment où il a trouvé un style et une forme. La publication de cette correspondance avive plus que jamais l'amertume d'une fin si prématurée : qu'auraient été ces *Paysages d'Ardenne*, cette *Légende éternelle*, et ces « douze ou quinze œuvres projetées » dont il parle dans une lettre à sa mère en 1893? A quelle hauteur ne serait-il point parvenu, ce musicien si cultivé (les petits poèmes qu'il a écrits ont des échos mallarméens), cet esprit compréhensif qui voulait faire de la musique un « art central » duquel eussent procédé tous les autres? Toutes ces lettres révèlent une inépuisable richesse, et l'on ne saurait trop remercier Mlle Lorrain de nous avoir permis, par son zèle éclairé, d'en mesurer toute l'ampleur et toute la diversité, tour à tour poétique, prime-sautière ou douloureuse.

Sur les confins de la musique et des autres arts, quelques livres projettent des lumières parfois nouvelles. Celui de M. Pierre-Louis Duchartre, qui traite de *la Comédie italienne* (Librairie de France), passe en revue l'improvisation, les canevas, vies, caractères, portraits et masques des illustres personnages de *la Commedia dell'arte;* ouvrage magnifiquement présenté et orné d'illustrations nombreuses qui nous rendent présents ces grands artistes que furent Harlequin (S. B. Andreini), ou Scaramuccia (Tiberio Fiorelli). Le rôle de la musique était fort important dans les représentations de certaines troupes : il est à souhaiter que l'érudition de M. Duchartre s'applique à ce point particulier en un second volume.

La librairie Champion a réédité — et l'idée est des plus heureuses — le gros volume de Maurice Grammont sur *le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie.* Plein d'idées ingénieuses et de remarques convaincantes, il captivera les musiciens par l'habile emploi qu'il fait d'observations d'ordre musical pour expliquer l'harmonie du vers, notamment en ce qui touche à la classification des voyelles, et au problème controversé de l'hiatus. Ayant cité quelques vers fameux pour leur harmonie, Grammont pense avec raison que la généralité du sentiment qui considère ces vers comme particulièrement harmonieux doit reposer sur quelque chose de réel; en les examinant de près on doit pouvoir trouver en eux « en quelque sorte le substratum de ce sentiment ». Procédant alors par élimination, il en vient à conclure que le seul élément qui leur soit commun est la musique : une musique vague et rudimentaire, mais pourtant délicieuse. Elle est produite évidemment par les voyelles qui peuvent,

dans une certaine mesure, être considérées comme des notes. Mais tous les vers de douze syllabes ont douze de ces sortes de notes; comment se fait-il qu'ils ne soient pas tous également harmonieux? C'est que ces notes-voyelles — et voici la très féconde découverte de Grammont — ne sont pas disposées de la même manière. Il faut que ces voyelles se suivent *dans un certain ordre;* c'est là tout le secret de l'harmonie du vers français. Dans quel ordre, l'auteur l'établit avec toutes ses modalités et ses possibles variantes au cours d'un développement que seul pouvait écrire un homme qui fût parfaitement conscient des ressources du langage et de la musique : à la fois dualité qui ne manque que trop souvent à nos versificateurs.

Un autre aspect des rapports de la musique et de l'intelligence littéraire ne sera enfin signalé ici que comme indication bibliographique : c'est celui que j'ai tenté de mettre en lumière dans le recueil *Musique et littérature* (Bloud et Gay) où sont groupés des essais sur des écrivains de divers temps et de divers pays, qui, à des titres dissemblables, ont côtoyé la musique, soit qu'ils aient été eux-mêmes musiciens, soit qu'ils aient porté spécialement leur attention sur les choses de la musique, soit qu'ils aient mêlé à leur œuvre de poète (et c'est le cas le plus intéressant) des éléments empruntés à la musique. On s'est proposé de persuader aux écrivains que l'idée musicale n'est pas négligeable, aux musiciens que la littérature n'est pas une tour d'ivoire, à tous les intellectuels que la musique n'est pas en marge de l'esprit. On s'estimerait heureux si cette proposition hardie ne faisait pas lever trop haut les épaules.

ANDRÉ CŒUROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PAUL VALÉRY

M. Paul Valéry, qui naguère encore n'obtenait partout que des louanges, commence à être furieusement malmené par la critique. M. Alfred Droin ne voit dans ses vers qu'obscurité, afféterie, galimatias. M. Pierre Lièvre lui consacre tout un ouvrage, à la vérité, des plus minces, pour expliquer que Valéry sait comme personne, de chacun des arts où il lui a plu de s'appliquer, tout ce qui peut s'apprendre; mieux encore, que, de quelque art que ce soit, sa merveilleuse intelligence pourrait à son gré s'annexer tout ce qu'il comporte de technique commune et transmissible; et que la poésie ne s'apprend pas. De moindres seigneurs, à l'occasion, dardent sur lui des flèches obliques. Il n'en garde pas moins ses fidèles, qui le tiennent pour un des quatre ou cinq grands poètes de ce temps, et sa prose pour l'une des plus riches de pensée et des plus sonores qui aient paru.

Ne lui demandez pas de se soucier de ces attaques, de s'en défendre ou d'y parer. Il n'a jamais désiré une gloire qui brillât à d'autres yeux que les siens; ce n'est pas aujourd'hui qu'il commencera de faire des concessions pour plaire à un plus grand nombre. Dans un de ses Cahiers, *Péguy cite avec admiration un trait qu'on rapporte de saint Louis de Gonzague. Etant novice, pendant une récréation, on lui demanda : « Si nous apprenions tout d'un coup que le jugement dernier aura lieu dans vingt-cinq minutes, qu'est-ce que vous feriez? — Je continuerais à jouer. » Et Péguy, tout de même : « Si la guerre menaçait, je continuerais les* Cahiers. » *La guerre vint, et Péguy partit. (Ce mois-ci, déjà dix ans*

qu'il est mort! Les menues querelles de la critique sont moins exigeantes. M. Valéry continue de travailler, ou de jouer, comme on voudra. Il vient de recueillir quelques articles, et c'est un des beaux livres de l'année.

Peut-être aura-t-il triomphé trop vite, si l'on peut dire que ce soit connaître de la gloire que de l'attendre jusqu'environ la cinquantième année de son âge. Mais l'écrivain, en lui, eut une destinée si singulière qu'on hésite à lui appliquer les mesures communes.

Ses premiers vers datent de son extrême jeunesse. Avait-il vingt ans, vingt-deux ans quand il renonça de se plier aux dures lois du langage mesuré, non par mollesse, mais bien pour se soumettre tout entier à de plus sévères disciplines? Les derniers poèmes de Mallarmé lui avaient paru décisifs. Quand il le connut personnellement, vers 1894, pour être aussitôt son plus cher disciple (c'est à lui, le premier, qu'*Un coup de dés* fut montré), avant de devenir son continuateur, déjà il n'écrivait plus de vers. Et de prose, guère davantage. Parfois seulement, par gentillesse, quand des amis le pressaient : sur commande, comme sur commande furent écrits tous ses récents ouvrages. Ainsi naquirent alors la *Soirée avec M. Teste*, écrite pour le *Centaure*, et pour la *Nouvelle Revue*, sur l'avis perspicace de Léon Daudet, l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*; et aussi quelques notes, curieuses à relire aujourd'hui, encore que sa sévérité souhaite qu'on les oublie, sur des sujets étrangers à la littérature, qu'il réunit, dans le *Mercure de France*, du titre significatif de *Méthodes*.

Déjà, sa pensée était formée, et depuis elle n'a fait que se développer et s'approfondir, sans dévier d'une ligne. Déjà, plus que toute autre chose, son esprit exigeant poursuivait des rapports et des enchaînements nécessaires, et se montrait prompt à dénoncer partout quelque postulat déguisé en axiome; en même temps, ambitieux d'exceller en toute chose, il souffrait péniblement « qu'on laissât des fonctions oisives pendant qu'on exerce les autres ». Imaginons-le pareil à ce Léonard idéal qu'on entrevoit à l'horizon de son esprit comme une limite à approcher d'une différence aussi petite que l'on voudra, et dont il a dit magnifiquement que « c'est à l'univers qu'il songe toujours, et à la rigueur ». Et voici que les lettres qui d'abord l'avaient séduit de leurs grâces, à la réflexion le scandalisent doublement : « par ce qui leur manque de rigueur, et de suite, et de nécessité dans les idées » et parce « qu'elles ne satisfont jamais l'ensemble de l'esprit ». Leur méthode seule le retient encore. « Ce qui m'intéresse, écrit-il alors, ce n'est pas l'œuvre, c'est la recette. » et il va jusqu'à dire « qu'il n'estime que les œuvres qu'on peut refaire ». Le mystère que les esprits légers vantent comme une révélation dernière et qui n'est qu'une ignorance, l'attire et

l'irrite tout ensemble, comme un ennemi qu'il ne veut pas tant détruire que dominer, à force de le comprendre et d'élucider ses prestiges « presque au point de les reproduire ». En ce temps-là, dit-il encore, « je ne mettais rien au-dessus de la conscience ; j'aurais donné bien des chefs-d'œuvre que je croyais irréfléchis pour une page visiblement gouvernée ».

Bientôt, il cessa complètement d'écrire, sans arrière-pensée de reprise, peu soucieux de gloire, acceptant volontiers d'être ignoré. La littérature n'était qu'un cas particulier de la méthode dont il rêvait et qu'il voulait également applicable aux « opérations de l'art » et « aux entreprises de la connaissance ». Il ne souhaitait que de posséder cette méthode, ou de l'approcher, ou du moins d'en concevoir clairement les principes, quitte à ne l'appliquer jamais, — détail indifférent. On sut quelque temps qu'il s'occupait passionnément de mathématiques, un peu plus tard qu'il était parti pour l'Angleterre. Puis cela même fut oublié. Au début de la guerre, qui donc l'aurait compté parmi nos gloires? Il semblait définitivement perdu pour les lettres.

Il fallut une circonstance extérieure pour l'y ramener. En 1915, des amis lui offrirent de réimprimer ses premiers vers. Il consentit de les relire, les retoucha çà et là, et se proposa d'y ajouter une conclusion où seraient exprimées musicalement les recherches qui l'avaient occupé pendant son silence. Au lieu du fragment projeté, d'une vingtaine ou d'une trentaine de vers, ce fut plusieurs qu'il écrivit. Péniblement, pendant des mois, il s'étudia à les mettre bout à bout, à les organiser en poème, peinant sur les transitions, sur ces « parties grises » que, depuis lors, il tient pour les plus difficiles de l'art des vers, cette langue où « tout ce qui est nécessaire à dire est presque impossible à bien dire ». Et ce fut la Jeune Parque, *« exercice ».*

C'est probablement le poème le plus difficile de la langue française, mais on aurait tort de le tenir pour indéchiffrable, étant donné la probité du poète, et son amour de la précision. Encore exigeait-il de nous cette fois un peu plus de persévérante attention qu'on n'a coutume d'en accorder aux poètes, et quelque familiarité avec sa pensée. Même des habiles peuvent être déconcertés, si du moins l'extraordinaire beauté de certains fragments force d'emblée l'admiration. Souhaitons qu'une minutieuse exégèse nous en soit un jour donnée; la tâche, pour une fois, ne serait pas superflue. Cela viendra peut-être.

La Jeune Parque *était écrite en alexandrins à rimes plates. Quoi qu'en pensent les jeunes gens, il n'y a pas de forme plus difficile à manier, pour qui du moins se propose d'éviter la platitude et de ne cheviller qu'avec bonheur. Quand, un peu plus tard, M. Valéry écrivit* Aurore *et* Palme *(qui, à l'origine, ne formaient qu'un poème et qu'il sépara quand il y eut reconnu deux groupes d'images distinctes), il lui*

sembla, dit-il parfois, faire enfin de l'escrime au fleuret après avoir eu dans les mains un bâton de plomb.

D'autres poèmes suivirent, plus abordables que la Jeune Parque, *et plus beaux encore, quelques-uns dignes du plus magnifique poète, comme cette* Etude pour Narcisse *où les trompeuses délices des amants sont chantées en vers d'une force et d'une pureté qui forcent de penser à Racine, à Baudelaire, ou au La Fontaine* d'Adonis. *Puis ce furent les dialogues, beaux fruits d'une extraordinaire richesse intérieure, et de gênes précises, qui la limitent et la définissent, en lui évitant de se dissiper tout entière en molles possibilités. Un trait montrera l'arbitraire de ces contraintes considérées par M. Valéry comme des* données *qui créent à la fois le problème et permettent de le résoudre.* Eupalinos, *destiné au recueil* Architectures, *y avait droit à une étendue rigoureusement fixée :* 115 800 *lettres. Loin de reculer devant la difficulté, ou d'y sacrifier les proportions de l'œuvre qu'il souhaitait d'écrire, M. Valéry chercha une solution convenable à son dessein : la forme du dialogue, la plus souple de toutes, fut l'artifice qui lui permît d'observer le pacte sans qu'en souffrissent l'ordonnance ni la composition.*

A plus d'un égard, il ne serait pas illégitime de rapprocher la pensée de M. Paul Valéry de celle de Charles Maurras, si du moins la diversité de leurs langages ne doit pas cacher l'accord profond de leurs conclusions. L'un et l'autre doués au plus haut degré de l'esprit de synthèse, et possesseurs d'une richesse spirituelle illimitée, ils ont compris qu'ils ne pouvaient la rendre transmissible qu'en l'incarnant dans des œuvres finies ; *et que, l'esprit ne trouvant point en lui-même de borne aux jeux de la pensée, il fallait de toute nécessité que la limite vînt du dehors, d'une discipline extérieure, imposée. Ainsi leur critique de la liberté est identique en son fond; ni l'un ni l'autre ne consentent à s'incliner devant cette idole parce que, sous couleur d'affranchir, elle rend esclave, et sacrifie l'œuvre aux fantaisies et aux caprices de l'auteur. « La liberté heureuse, dit Charles Maurras, est celle qui marie à l'entrain du héros une sagesse, une science qui, en le limitant, le conduise et le serve : c'est l'art de la vie, c'est l'art même... Les intérêts de l'œuvre sont seuls à consulter. Ils donnent au poète le droit d'associer à sa convenance toutes les sources d'enchantement, mais ils ne lui permettent aucune liberté de les corrompre ou de les troubler. Une liberté positive est ainsi accordée, une liberté négative est ainsi refusée sur les mêmes principes... La liberté vaut par l'usage et par le fruit. Elle n'est due qu'au bien, et le mal est sans droits. Pourquoi? Parce que l'un fait et l'autre défait le Poème. »* (Romantisme et révolution, *nouvelle préface.) Et M. Paul Valéry : « La rigueur instituée, une liberté positive est possible, tandis que la liberté apparente n'étant que de pouvoir obéir à chaque impulsion*

de hasard, plus nous en jouissons, plus nous sommes enchaînés autour du même point, comme le bouchon sur la mer, que rien n'attache, que tout sollicite et sur lequel se contestent et s'annulent toutes les puissances de l'univers. »

Mais M. Valéry, qui écrit comme personne, s'accommode aussi, mieux que personne, de n'écrire point. Nul démon ne le presse, sinon dans ces entretiens solitaires qu'il a avec lui-même et qui sont le travail naturel de son esprit, mais qu'il ne livre pas au public. Ce grand écrivain est indifférent au sort de ses écrits, et souhaite peu d'y ajouter. Et c'est une partie de sa grandeur sans doute que de préférer ainsi son esprit à son œuvre. Mais ceux qui l'aiment n'en peuvent prendre leur parti, et souffrent qu'un pareil architecte, qui a donné de sa maîtrise des preuves éblouissantes et que chaque occasion montre possesseur absolu de son art, ne sente pas en lui un plus vif désir de construire.

★★★

La tragédie au Théâtre-Français.

Au temps où tout chôme, la Comédie-Française ne se relâche jamais de son activité. En plein été, elle vient de jouer l'*Iphigénie* de Racine avec une distribution nouvelle, de monter *Andromaque* avec une mise en scène rajeunie, et de donner la première représentation d'une tragédie, *Œdipe à Colone*, traduite de Sophocle par M. P. Rivollet.

Cette activité est fort louable. Elle est naturelle, puisque la Comédie-Française dispose d'une troupe assez nombreuse et d'un public assez fidèle pour ne fermer jamais ses portes. Tout sera pour le mieux si Racine et Sophocle sont traités dignement. La Comédie-Française est le premier théâtre du monde. Aucun autre ne dispose d'un répertoire, d'une troupe ou d'un prestige qui puissent entrer en comparaison avec les siens. En fait, la troupe du Théâtre-Français excelle dans la comédie, et joue Molière comme on ne le joue nulle part ailleurs, pas même au Vieux-Colombier. Mais la tragédie? Que devient-elle en notre temps?

Elle ne traverse pas une période de prospérité exceptionnelle. Mais enfin elle n'est point morte. Le Théâtre-Français ne dispose pas d'une troupe tragique complète, cohérente et parfaite en tous ses éléments. Il ne dispose pas non plus en ce moment d'un de ces acteurs de qui le talent extraordinaire suffit pour ranimer un temps le génie tragique, comme Rachel ou Mounet-Sully. Mais elle possède encore assez de tragédiens pour donner d'une pièce de Racine une interprétation très honorable. Et elle pourrait faire beaucoup mieux encore

si sa constitution lui permettait de donner le pas aux éléments jeunes et actifs de la maison.

Un de ses malheurs est de composer une gérontocratie, comme presque tous les corps qui se recrutent par cooptation. Les vieux acteurs qui ont rendu autrefois des services sont indéracinables, et l'on voit à la Comédie-Française des jeunes premiers sexagénaires déclarer une flamme à des amoureuses qui ont passé le temps d'aimer. Les uns gardent encore jusqu'aux limites de leur carrière des dons que prolonge et soutient l'expérience du métier. Mais ceux qui avaient trop tendance à n'utiliser que les dons physiques, forte prestance et voix, deviennent exécrables aussitôt que l'âge a parlé. C'est ainsi que nous avons vu une Andromaque inadmissible. Au contraire. Mlle Roch, qui est à la maturité de son talent, tient le rôle d'Hermione d'une façon remarquable et M. de Max, en prenant de l'âge, s'est amélioré. Ses moyens physiques, dont il abusait, ont baissé, il ne reste qu'une diction sourde et saccadée, mais qui porte et un jeu souvent étrange et barbare, mais intelligent et saisissant.

Ces acteurs appartiennent à une génération déjà ancienne, celle des lyriques qui jouaient la tragédie avec l'emportement et l'emphase qui conviennent au drame romantique. Près d'eux commence à paraître une école nouvelle de tragédiens. Par l'âge ils appartiennent aux générations qui ont retrouvé le goût des œuvres classiques. Ils se gardent de la gesticulation ou du rugissement comme de fautes de goût, particulièrement quand ils interprètent les ouvrages classiques. D'ensemble, ils sont plus intelligents et plus cultivés que leurs prédécesseurs. On a dit qu'ils réduisaient la tragédie aux proportions d'un drame intime ; et on les a baptisés, d'un mot très vilain, les « intimistes », par opposition avec ceux qu'on appelait les « gueulards ». Est-il nécessaire de dire à qui vont nos préférences? Ces jeunes gens nous rendent la tragédie, non pas intime, mais intérieure, avec sa décence, sa tenue, sa distinction. M. Albert Lambert roule des yeux blancs, se frappe sur le torse et accompagne le vers d'une respiration en coup de pompe qui fait penser aux défauts qu'on reprochait, au dix-septième siècle, à Montfleury. Au contraire, M. Gaillard ou M. Fresnay ont l'air de jeunes princes pleins de fougue, de naturel et de vie. Nous ne savons si ces jeunes acteurs deviendront des tragédiens illustres, car l'intelligence ou le goût ne suffisent pas pour s'égaler aux héros tragiques. Il faut encore avoir reçu du ciel des dons physiques, et l'art du tragédien n'est pas un art seulement intellectuel. Mais nous sommes assurés que c'est la méthode que suivent ces jeunes gens qui est la meilleure pour ne pas gâcher les dons d'exception, à l'heure où il plaît aux dieux de les dispenser.

Le singulier est qu'on voit aujourd'hui côte à côte sur la scène du Théâtre-Français les représentants des deux générations. Dans *Iphigénie*, par exemple, M. Gerbaut ou M. Dorival s'efforçaient de

jouer leur rôle avec tout ce qu'on peut mettre de naturel dans la majesté, tandis que Mme Weber ou M. Fenoux croient que ladite majesté tragique consiste à se donner des airs de Croquemitaine solennels. Si bien qu'on avait ce spectacle comique d'un Agamemnon qui répondait en hurlant à un Ulysse qui lui parlait d'un ton posé et raisonnable, et que le roi des rois avait l'air un peu fou, et pour le moins fort agité, auprès d'un interlocuteur si lucide.

Sur un autre point important, la jeune école, à force de patiente obstination, a obtenu qu'on lui laissât rajeunir la mise en scène. On joue les tragiques au Théâtre-Français dans des décors dont la convention nous semble aujourd'hui archaïque. Sans doute, tout au théâtre est convention, mais enfin il en est de la convention scénique comme de la convention poétique, il y a des décors de mauvais goût comme il y a de méchants vers. Le moins qu'on puisse dire des décors qui servent ordinairement à la Comédie-Française est qu'ils ne sont plus du tout accordés à notre goût.

Comme, au milieu des difficultés financières de notre temps, la Comédie-Française a du mal à vivre, elle utilise ses anciens décors, ceux qui étaient à la mode il y a trente ans. Il en est comme de toutes les modes, celles-là sont déjà assez loin de nous pour nous paraître vieilles et risibles, elles ne sont pas encore assez loin pour avoir le charme du passé historique. Elles participent de l'état d'esprit contre lequel nos générations sont en réaction et en lutte ; ces décors sont à l'échelle des grands drames démesurés des dernières écoles romantiques. La scène de la Comédie-Française est très vaste, on l'emplit par un morceau de carton peint gigantesque, dont la disproportion avec les acteurs est flagrante. Les arbres, en particulier, balancent dans les airs leurs ramures à des hauteurs qui gênent l'esprit par leur criante invraisemblance. L'éclairage direct par la rampe baigne ce froid carton d'une lumière crue, criarde, cruelle. Nous ne donnons pas très volontiers dans les systèmes, mais nous pensons que cette esthétique, qui remonte au grand opéra du second Empire, est au nombre des choses qui ont besoin d'être changées.

C'est pourquoi nous avons accueilli avec intérêt la tentative de M. Granval. Il a composé pour *Andromaque* un décor stylisé simple et mystérieux. Entre quatre hautes colonnes fortement éclairées, de vastes tentures grises ménagent des zones baignées d'ombre, où les personnages du drame passent ainsi que dans des sortes de chambres sans cesse évanouies et recomposées devant nous. Les avantages de ce système sont multiples. D'abord, il permet aux personnages d'évoluer au milieu de jeux de lumière et d'ombres dont la vertu poétique est autrement souple et variée que le faux jour cru de la rampe à découvert. Par exemple, le dénouement d'*Andromaque* se déroule dans les salles d'un palais déjà envahies par les ombres de la nuit, où la folie d'Oreste prend, sans aucun romantisme, le caractère saisissant d'une hallucination. Puis, ces tentures mobiles

permettent de découvrir soudain des parties de la scène et de ménager ainsi des effets très heureux. Par exemple, Oreste, sur le devant de la scène, attend que Pyrrhus le reçoive ; un rideau s'entr'ouvre dans le fond, et l'on voit le souverain, installé en majesté sur son trône, ainsi qu'il convient pour écouter un ambassadeur. L'audience terminée, le rideau est tiré à nouveau, la vision s'efface, et Oreste peut continuer de parler avec Pylade à l'avant-scène, comme s'ils s'étaient retirés, ainsi qu'il est vraisemblable, dans une partie du palais autre que la salle du trône. Tout l'acte prend ainsi un mouvement, une véracité et cependant les personnages ont à peine eu l'air de bouger. Avec les anciens systèmes, il fallait ou que le roi et l'ambassadeur eussent l'air de se rencontrer par hasard dans une pièce, et qu'une audience de cette importance se déroulât debout, sans préparation ni majesté ; ou bien qu'Oreste et Pylade fussent introduits à l'avance dans la salle du trône où Pyrrhus entre après eux, les écoute, puis les oublie pour qu'ils aient le loisir de terminer leurs confidences.

Mieux encore, certaines scènes sont difficiles à admettre si elles se déroulent dans une seule pièce : celles de la fin du second acte où Andromaque et Céphise parlent dans une partie du théâtre, tandis que Pyrrhus et Phœnix parlent dans une autre, et les deux groupes se voient parfaitement, et jouent l'un pour l'autre, en ayant l'air de ne pas se voir. S'ils sont dans une même chambre éclairée sans mystère, l'invraisemblance est forte. Rien au contraire ne paraît plus naturel quand le metteur en scène donne l'impression, au moyen d'un simple rideau qui coupe la moitié de la scène, que les deux femmes sont dans une pièce et que les deux hommes passent dans une pièce voisine disposée en enfilade, topographie si naturelle dans un palais étendu comme doit être celui du roi d'Épire.

L'initiative de M. Granval est donc intéressante et louable. Les chefs-d'œuvre tragiques souffrent d'avoir été empaillés au temps du romantisme. On convint à ce moment-là que classique, perruque et pompier étaient synonymes. On a vu depuis longtemps qu'il n'était pires pompiers que les lions superbes et généreux, tandis que les héros tragiques sont aussi jeunes et bien portants qu'au temps où les peignaient Racine, Corneille, Sophocle, Eschyle. Il suffit que M. Granval donne à la routine un coup de plumeau pour que les tragédies retrouvent l'éclat de la vie et la fraîcheur de la jeunesse. Cela prouve une fois de plus que les tragédies sont immortelles. Mais cela prouve aussi que les idées de M. Granval, qui sont celles de sa génération, ne sont pas si mauvaises.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Après la conférence de Londres. — *Le 16 août, après que l'accord de Londres a été paraphé, M. Herriot exprime aux représentants de la presse sa satisfaction : « La France, dit-il, n'est plus isolée. »*

Cependant, le même jour, M. Ramsay Macdonald lui adresse une lettre pour « préciser » la position du gouvernement anglais dans l'affaire de l'évacuation de la Ruhr. Le Premier anglais, tout en prenant note de l'accord intervenu, proclame l'illégalité de notre occupation et insiste de nouveau pour que nous hâtions notre départ.

Le 18 août, nous évacuons Offenburg et Appenweier.

Le 21, les Chambres françaises commencent la discussion des accords de Londres. M. Herriot défend sa politique.

La Chambre des députés lui exprime sa confiance, par 336 voix contre 204 (24 août); le Sénat en fait autant, malgré une forte critique de M. Poincaré, par 204 voix contre 40 (26 août).

Cependant, M. Snowden, chancelier de l'Echiquier, déclare qu'il fera tout ce qui est en son pouvoir pour entraver l'application du plan Dawes, et M. Macdonald, dans une lettre au Daily Express, *annonce son intention de contrôler les arrangements commerciaux de la France avec l'Allemagne. M. Herriot, dit-il, lui a promis de lui communiquer les propositions qui seront faites à l'Allemagne, afin de permettre à M. Macdonald de présenter ses « observations » (22 août).*

Ratifié par le Parlement français, l'accord de Londres se heurte, au Reichstag allemand, à la vive opposition des nationalistes. Le vote du Reichstag n'est acquis définitivement qu'en troisième lecture, le 29, après des tractations sur les droits qui permettront au chancelier Marx d'arguer des difficultés rencontrées pour demander de nouvelles concessions et qui donnent aussitôt au gouvernement du Reich l'occasion d'une proclamation dans laquelle l'Allemagne nie sa responsabilité dans la guerre.

L'accord de Londres est signé définitivement le 30 août, au Foreign Office, par les représentants des puissances intéressées.

France. — *Germaine Berton et Cottin bénéficient de la grâce amnistiante et sont remis en liberté (16 et 21 août).*

— La France accepte le projet d'assistance mutuelle de la Société des Nations repoussé par l'Angleterre (25 août).

— La Chambre des députés vote la ratification du traité de Lausanne (26 août). Le Sénat ratifie également ce traité (27 août).

Italie. — *Le cadavre du député Matteotti est découvert, à Castelnuovo di Porto, près de Sorofano (16 août). Les funérailles ont lieu, le 21, à Fratta Polesine, sans incidents (21 août).*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME XVIII — Juillet-Septembre 1924

Paul BALLAGUY	*Jean-Jacques en Dauphiné*	417	**10**
Lucien BEC	*Quelques aspects du conflit américano-japonais*	574	**11**
René BENJAMIN	*Valentine ou la folie démocratique.* I.......	513	**11**
—	— II........	641	**12**
Gabriel BONVALOT........	*Le premier voyage de Marco Polo*.........	719	**12**
Henry BORDEAUX........ de l'Académie française.	*Saint François de Sales* .	707	**12**
Paule HENRY-BORDEAUX.	*La reine de Palmyre : lady Stanhope en Orient*..............	61	**7**
Charles de BORDEU.......	*François de Port-Hault* (roman).	736	**12**
Paul BOURGET............ de l'Académie française.	*Le Couvent désaffecté* (nouvelle)	1	**7**
Augustin COCHIN..........	*Les Sociétés de pensée et les clubs sous la Révolution*..............	19	**7**
Maurice DENIS	*Notes de voyage : Venise et Padoue*...........	50	**7**
Louis-Henry DESTEL	*Le 10 000 mètres*.......	194	**8**
Lucien DUBECH et Ph. d'ESPEZEL........	*Paris sous le second Empire*................	277	**9**

Lucien FABRE...............	*Peut-il y avoir une « morale scientifique »?....*	536	**11**
Edmond JALOUX	*L'Alcyone* (roman). I.	81	**7**
—	— — II.	207	**8**
—	— — III.	331	**9**
—	— — IV.	465	**10**
—	— — (fin).	580	**11**
Roger LABONNE	*Moderne Byzance.* I...	143	**8**
—	— II...	297	**9**
—	— III (fin).	438	**10**
LONGWORTH CHAMBRUN.	*L'existence de Shakespeare prouvée par ses contemporains.......*	163	**8**
Albert MARCHON	*La nuit des Echarennes.*	565	**11**
MEMINI	*Les catholiques et l'idée laïque en France depuis les origines de la République* I.......	257	**9**
—	— II.......	396	**10**
Henri MOREL...............	*Chatterton ou le romantisme militaire.......*	322	**9**
Fernand NEURAY	*Le mirage russe.......*	385	**10**
Paul VALÉRY	*Caractères de l'esprit européen.............*	129	**8**
Georges VALOIS...........	*Les Deux théologies....*	689	**12**

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

René Johannet............	*Le nouvel aspect des relations franco-allemandes ....*	104	**7**
—	*Avant la conférence...............*	230	**8**
—	*L'affaire Matteoti.................*	356	**9**
—	*Les rois d'aujourd'hui vus par un Américain....................*	482	**10**
—	*Pronostics sur l'avenir militaire de l'Europe......................*	612	**11**
—	*La tâche future de la France en Orient.*	755	**12**
Philippe Doré	*Au pays de la monnaie de singe.....*	617	**11**
Paul Le Faivre	*La question irlandaise et l'intérêt français.......................*	233	**8**

LES LETTRES

Robert Kemp	Livres nouveaux : *l'An prochain à Jérusalem; le Vicomte; Complices; le Conte du triolet*	109	7
—	Livres nouveaux : *l'Esprit de France, le Perroquet vert, la Maison de Patrice Perrier, Deux hommes, Purgatoire*	362	9
—	*Deux romans historiques*	622	11
Marc Lafargue	*A travers la poésie*	761	12
Henri Massis	*Raymond Radiguet*	488	10
Edmond Pilon	*« Miracles » par Alain-Fournier*	237	8

L'HISTOIRE

Paul Ballaguy	*Le baron François d'Yvoire*	115	7
Robert Bourget-Pailleron	*L'Œuvre de M. G. Lenôtre*	369	9
B. Combes de Patris	*M. de Serre et la Restauration*	496	10
Pierre Gaxotte	*Rome et la Grèce*	627	11

LES BEAUX-ARTS

Roger Allard	*Le Salon des Tuileries*	243	8
André Coeuroy	*Quelques livres sur la musique*	767	12

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

***	*M. René Renoult*	121	7
—	*Le général Nollet*	247	8
—	*M. Raynaldy*	377	9
—	*M. Charles Seignobos*	635	11
—	*M. Paul Valéry*	773	12
André Cœuroy	*La jeune musique française : « Salade, les Biches, les Fâcheux »*	380	9
Lucien Dubech	*Le théâtre : Si je voulais*	125	7
—	*Le romantisme de M. Lenormand*	252	8
—	*Le théâtre : la saison 1923-1924*	637	11
—	*La tragédie au Théâtre-Français*	777	12
Lucien Fabre	*Le centenaire de J.-H. Fabre*	504	10
Henri Rambaud	*Le théâtre : le Triomphe de saint Thomas d'Henri Ghéon*	507	10

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31260.